



Gérard DUFOUR, « "Roucouler la guerre; vociférer la paix" : les événements d'Espagne de 1820 à 1823 dans les poèmes publiés par la presse française de l'époque », *El Argonauta español*, n° 13 (janvier 2016).

<https://argonauta.revues.org/2311>

APPENDICE

POEMES SUR LES EVENEMENTS D'ESPAGNE PARUS DANS LA PRESSE FRANCAISE (1820-1823)

Pour la retranscription de ces textes, nous avons suivi les règles suivantes :

- modernisation de l'orthographe (sauf si celle-ci affecte la rime ou une volonté manifestement délibérée de l'auteur) ;
- respect absolu de l'emploi des minuscules et majuscules.

1

Avril 1820

LE MULOT ET LA TAUPE

Fable

Par DUMAS

Toutes grandes mutations ébranlent l'Etat
et le désordonnent. – MONTAIGNE

Les rats, les souris, les belettes,
Avaient convoqué leurs états :
Ces nations sont inquiètes,
Presqu'autant que la nôtre. Il s'émut des débats
Sur le choix du monarque et l'état de l'empire.
On veut des constitutions ;
Pour bien régler nos actions,
Vive la liberté ! tout grand cœur la désire,
Et le peuple a des droits que l'on doit respecter.
On était las de discuter
Quand un Mulot à barbe grise
Cria : « Point d'innovations.
« Réformer la loi, c'est sottise ;
« Observons-la plutôt. De vos prétentions
« Vous verriez naître un jour de publiques misères.
« Aimons-nous, craignons Dieu, vivons comme nos pères,
« Voilà nos droits, voilà notre devoir. »
Mais une taupe, en manteau noir,
Par un chemin couvert s'élançant de ses terres,
Vint lui donner un brevet d'éteignoir.
« Ecoutez-vous cette vieille cervelle ?
« C'est un obscurantin, dit-elle ;
« On opprime la nation :
« Le plus saint des devoirs est l'insurrection.

« Méfiez-vous des gens qui soufflent les lumières,
« Ils veulent vous voler, vous asservir ; mais moi
 « J'aime à voir clair dans les affaires,
 « Et je puis vous conduire en roi.

On l'écoute, on la suit, et droit à la rivière
 Elle les mène aveuglément.

Du peuple souriquois la disgrâce est entière :
 Le vieux Mulot périt également ;
 La Taupe y passa la première.

Il faut le répéter aux peuples turbulents
Qui sans cesse du sort s'en vont agiter l'urne :
Les révolutions ressemblent à Saturne,
 Elles dévorent leurs enfants.

Journal de Lyon et du département du Rhône du vendredi 28 avril 1820, n° 38,
p. 2b.

2

Novembre 1820

POÉSIE ESPAGNOLE
Ode patriotique

!Oh nave ! tu en los siglos poderosa
Que dos mundos tuviste en homenaje,
Que alzaste tu bandera victoriosa
Con tanto honor del ibero linaje,
Desde el primer oriente
Al más remoto y último occidente!

¡Que a través de las sirtes y tormentas
La primera rodeaste el mar tempestuoso,
Que desde antiguo tantos triunfos cuentas
Contra el Normando, el Anglo valeroso,
Que fuiste eterno espanto
De la Africa y del Asia allá en Lepanto!

O Navire! c'est toi qui puissant tous les siècles, as reçu l'hommage des deux mondes ; c'est toi dont les pavillons victorieux ont volé avec tant d'honneur pour les enfants de l'Ibérie, depuis les contrées les plus reculées de l'aurore jusqu'aux extrémités du couchant.

C'est encore toi qui, à travers les syrtes et les tempêtes, a le premier franchi le redoutable océan, et qui dans les temps antiques comptes des triomphes sur les fiers Anglais et les Normandes indomptés ; c'est toi qui dans la seule journée de Lépante, t'es rendu un objet immortel d'effroi pour l'Asie et l'Afrique conjurés.

Tablettes universelles, novembre 1820, tomes I- II –III, pp. 308-309.

Ce poème était introduit en ces termes : « Cette ode, dont nous ne pouvons offrir qu'un fragment, est une composition allégorique. L'auteur imite une ode d'Horace *O navis referent*, et compare sa patrie à un vaisseau ; mais avec cette différence que loin de déplorer, comme le poète latin, les tempêtes essuyées par le navire espagnol, et de craindre pour lui l'avenir, il célèbre sa gloire et chante son bonheur futur. Cette ode est pindarique, le style en est élevé, la versification harmonieuse, les sentiments pleins de chaleur et d'énergie. »

3

Décembre 1820

EPÎTRE AU ROI D'ESPAGNE
[extrait]

par J. P. G. VIENNET

Telle est la liberté, quand au sein de la paix,
Sur un peuple qui l'aime, elle étend ses bienfaits.
Ses jours sont arrivés ; son ère vient de naître.
Malheur aux imprudents qui l'osent méconnaître !
Ce n'est pas un Tribun qui lui prête sa voix ;
Je ne suis l'ennemi ni le flatteur des Rois.
Du repos des Etats j'estime en eux le gage,
Et les vois à regret préférer le langage
De ceux qui, les armant contre la liberté,
D'un triomphe impossible abusent leur fierté.
Dussent-ils m'en punir, ma muse leur révèle
Qu'il faut ou prospérer ou succomber par elle.
C'est le torrent fougueux qui, du sommet des monts,
Du fermier de ses bords menace les moissons.
S'il ouvre vingt canaux à cette onde indocile,
S'il lui creuse des lits et de mousse et d'argile,
Et, trompant avec art son cours impétueux,
La divise et l'égare en détours sinueux,
Ce torrent adouci va féconder la plaine ;
Du fermier vigilant enrichit le domaine ;
Et ses fertiles bords, aimés des voyageurs,
Se couvrent de verdure, et de fruits, et de fleurs.
Mais s'il croit, par une digue impuissante,
Refouler vers les monts cette onde menaçante,
Sur la foi des étés, il goûte un vain repos ;
Quand l'orage et l'hiver auront grossi les flots,
Il verra tout périr sous la vague irritée ;
Et, parmi les débris de la vague emportée,
Ne laissant après eux que des ravins déserts,
La ferme et les habitants rouleront dans les mers.

Journal des Théâtres, de la Littérature et des Arts, vendredi 22 décembre 1820,
p. 3 (compte rendu d'une séance à l'Athénée Royal).

4

Mars 1821

CHANSON.
LE PATRIOTE PAR EXCELLENCE,
OU
LE BON FRANÇAIS COMME NOUS EN CONNAISSONS TANT

Par E. L****
Auteur du Chevalier de la Liberté

AIR : Du Vaudeville des Amazones

On nous l'a dit : *C'est avec répugnance*
Que nous avons accueilli les Bourbons !
Je sais pourtant qu'ils sont les fils de France,
Qu'ils sont vaillants, qu'ils sont justes et bons ! (*bis.*)
De les aimer vainement je m'efforce,
Je ne puis pas les trouver à mon goût ;
Pour souverain je préférais un *Corse* ;
Je suis Français, mon pays avant tout (*bis*)

Ce Corse est mort ; mais son enfant respire ;
De ma patrie il sera le soutien ;
Nous bénirons son *légitime* empire ;
Rien n'est plus doux que le joug autrichien ! (*bis.*)
De sang français s'il n'a pas une seule goutte,
Comme son père il nous aime beaucoup ;
Voilà pourquoi j'en veux quoi que qui [sic] coûte !
Je suis Français, mon pays avant tout (*bis.*)

J'y réfléchis... de peur qu'on ne me taxe,
De le vouloir au prix de cent combats,
Faute de lui, prenons le roi de Saxe,
Le roi de Prusse, ou bien des Pays-Bas ! (*bis.*)

Hors les Bourbons, que sans pitié j'attaque,
Tout me convient, et mon cœur se résout
A choisir même un Chinois, un Cosaque.
Je suis Français, mon pays avant tout (*bis.*)

Impunément, je dis ce que je pense ;
Impunément, je dis ce que je veux ;
La liberté ne vaut pas la licence,
Et la licence est l'objet de mes vœux ! (*bis.*)
Des citoyens l'*énergie* est tranquille ;
Excitons-les à porter un grand coup !
Leur bonheur tient à la guerre civile ;
Je suis Français, mon pays avant tout (*bis.*)

Fiers révoltés de l'*héroïque* Espagne,
Vous qu'autrefois je traitais de brigands,
Passez les monts ! mettez-vous en campagne,
Pour nous aider à chasser nos tyrans ! (*bis.*)
La fièvre jaune est un présent funeste ;
Mais votre but à mes yeux vous absout ;
Je serai *libre*, et nous aurons la peste.
Je suis Français, mon pays avant tout (*bis.*)

L'Album. Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, n° 65, p. 423 (30 mars 1821, d'après la lithographie jointe à ce numéro).

Avril 1821

EPÎTRE AU ROI D'ESPAGNE
[extrait]

par J. P. G. VIENNET

Sans crainte et sans regret supporte sa victoire ;
Elle fit ton salut, elle fera ta gloire.
Loin d'attaquer les rois, elle seule aujourd'hui
Des trônes ébranlés peut devenir l'appui ;
Ses amis sont les tiens, vos intérêts vous lient ;
De ses ennemis seuls que les rois se méfient.
Je sais par quels discours ils ont pu t'égarer,
De l'intérêt public adroits à se parer ;
« Des états disent-ils, les nouvelles doctrines
« Les couvrent tôt ou tard de sang et de ruines.
« Un roi ne peut borner, sans trahir des aïeux,
« Cet absolu pouvoir qu'il a reçu des cieux.
« Le peuple en ses désirs, toujours insatiable,
« Ne tient pas compte aux rois des biens dont on l'accable ;
« Il n'arrache un bienfait que pour en abuser,
« Il n'affaiblit les rois que pour les écraser ;
« C'est pour briser l'autel qu'il réforme l'église,
« Et Dieu même, bientôt, est un frein qu'il méprise. »
C'est ainsi, Ferdinand, qu'abusant ton esprit,
De mensonges adroits s'est voilé leur dépit.
Avec la liberté, confondant la licence,
Ils t'auront rappelé les malheurs de la France ;
Ces malheurs furent grands ; et, loin de les nier,
Je hais trop les forfaits pour les justifier.
Mais qui fit tous ces maux ? d'où vinrent tous ces crimes ?
Ce peuple n'exprimait que des vœux légitimes.
Par un facile accord, l'empire était sauvé,

L'orgueil refusa tout, tout lui fut enlevé, etc.

Revue encyclopédique, avril 1821 (28^o cahier), tome X, pp. 140 – 141.

Ces vers furent publiés dans le compte rendu de *Epîtres et poésies* suivies du poème *Parga* par J. P. G. Viennet. Ils étaient introduits par ces mots : « M. Viennet s'adresse au roi d'Espagne qu'il cherche à prévenir contre les flatteurs et contre les perfides conseillers. 'C'est Dieu, lui dit-il, qui t'inspira le dessein d'asseoir la *liberté sur le trône*' ».

6

Septembre 1821

LE RUISSEAU ET LA PRAIRIE

Fable

par J. H. BELLOC

Un ruisseau, faible, obscur, après mille détours,
 Rencontre la prairie et demande passage.
 « A mes eaux, lui dit-il, laissez libre cours ;
 « Le ciel m'amène ici, le ciel est bon et sage.
 « Vous rendre plus heureuse, ah ! voilà mon dessein,
 « D'herbe et de serpolet j'emplirai votre sein ;
 « Par moi, Flore, sur vous, versera ses corbeilles. »
 Enfin, à la prairie, il promettait merveilles.
 (Cortez aux Mexicains en promettait autant...)
 Cependant le ruisseau minait, en serpentant,
 La trop faible prairie, et las de se contraindre,
 En gagnant du terrain, bientôt il se fit craindre.
 Le hasard quelquefois seconde les méchants.
 Celui-ci profita du plus affreux orage ;
 Puis devenu torrent, il usurpe, il ravage.
 Adieu l'herbe touffue, adieu la fleur des champs :
 Rien ne peut résister aux efforts de sa rage.

Ce ruisseau n'est-il pas l'image des tyrans ?
 De rendre heureux le peuple, ils font tous la promesse :
 Néron par des vertus signala sa jeunesse
 O combien de ruisseaux se changent en torrents !

Le Miroir des Spectacles, des Lettres, des Mœurs et des Arts, dimanche 9
 septembre 1821, pp. 3-4.

Novembre 1821

PANORAMA D'ATHENES
[extrait]

La peste au loin a déployé ses ailes,
Soudain, rare et sublime effort,
Ils vont chercher des victoires nouvelles,
Donner la vie, et recevoir la mort.

Le Miroir des Spectacles, des Lettres, des Mœurs et des Arts, 21 novembre 1821
(n° 281), p. 3.

Ces vers furent publiés dans le compte rendu de la première représentation du *panorama d'Athènes* et étaient introduits par ce commentaire : « Un seul couplet du *Panorama d'Athènes* a mérité les honneurs du *bis* ; il a même été interrompu au quatrième vers. La pensée et l'expression en sont dignes d'éloge, et rappellent le dévouement des médecins français ».

8

Décembre 1821

LES SŒURS DE SAINTE-CAMILLE

Par M. J. BRISSET

LA RELIGIEUSE

Ce sentier qui serpente au pied de la montagne
 Nous conduit-il au pays étranger ?
 Sommes-nous loin encor des frontières d'Espagne ?...
 Guide nos pas, jeune berger !

LE BERGER

Mes sœurs, car on appelle ainsi dans la chaumière
 Ces anges qui, cachés sous votre simple habit,
 Du pauvre et du malade, à son heure dernière,
 S'en viennent visiter le lit !
 Ma sœur, tout près d'ici l'autre terre commence :
 Suivez votre sentier jusqu'au détour des bois...
 De loin, parmi les pins, vous voyez une croix,
 Et cette croix n'est plus en France.

LA RELIGIEUSE

Quoi !... si tôt !... adieu donc, ô notre beau pays
 Soyez toujours heureux, triomphant et fidèle !
 Que l'ange du Seigneur vous couvre de son aile,
 Vous et l'enfant qui dort à l'ombre de nos lis !

LE BERGER

Pourquoi donc les quitter... et suivre cette route ?
 Dans les champs catalans, vous l'ignorez sans doute,
 Ainsi qu'un moissonneur qui rit près de sa faux,
 La mort, lasse une fois, s'assied sur des tombeaux.

LA RELIGIEUSE

Barcelonne, mon fils... ses mourants nous demandent :
Une voix nous appelle, et nous obéissons....

LE BERGER

Savez-vous quels dangers dans ces lieux vous attendent ?

LA RELIGIEUSE

Nous les bravons, mon fils, et nous les connaissons.

LE BERGER

A ses tristes remparts le démon de la peste
A suspendu son voile noir,
Et la terreur a lu sur l'étendard funeste :
« La mort ! la mort ! et plus d'espoir ! »

LA RELIGIEUSE

La croix est devant nous ! sur son bois tutélaire
Le chrétien lit, mon fils : « va soulager ton frère ! »

LE BERGER

Sublime dévouement ! je suis à vos genoux...
Bénissez-moi, pèlerine pieuse !
Chaque soir au hameau nous prierons pour vous...
Nous avons... du Seigneur la volonté soit faite

LA RELIGIEUSE

Et vous n'oubliez pas la cité malheureuse !

LE BERGER

Lorsque vous reviendrez (reviendrez-vous ? hélas !)
Vous verrez, ô mes sœurs, les enfants du village,
Guidés par moi, se presser sur vos pas ;
Dans les jours de bonheur, conter votre passage,
S'attendrir au récit de vos pieux travaux,
Sous leurs rustiques toits vous offrir le repos,
Et sur votre chemin arrondir le feuillage,
Et former de riants berceaux.

LA RELIGIEUSE

Nous avons... du Seigneur la volonté soit faite !
Sans songer au retour, quitté notre retraite...
S'il veut pour nous, désarmant le danger
Nous rendre quelque jour à notre belle France,

Puissions-nous y trouver, pour toute récompense,
D'autres malheurs à soulager.

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, n° 43 [2 décembre 1821], pp. 327-329.

Décembre 1821

STANCES

par Prosper CHALAS

Quel fléau destructeur du monde,
 Barcelone, a frappé tes murs ?
 Qui pourra du noir fils de l'Onde
 Arrêter les progrès impurs ?
 O revers ! ô Ville éplorée !
 Où court cette foulé égarée,
 Pâle et muette de terreur ?
 Maudissant l'antique Hespérie,
 De la terre de la patrie
 Elle s'éloigne avec horreur !

Le ciel qui connaît leurs misères
 Rejette leurs vœux impuissants ;
 Les bras inhumains de leurs frères
 Repoussent leurs bras suppliants ;
 En vain leurs ardentes prières
 Des cabanes hospitalières
 Implorent les toits protecteurs ;
 L'effroi qu'inspire leur présence
 Veut que l'inflexible prudence
 Ne réponde que par des pleurs.

O Barcelone infortunée !
 Les peuples ont su tes malheurs :
 Un seul, ô ville abandonnée,
 Un seul secourut tes douleurs ;
 Les plus chers fils de la science
 Ont quitté le beau ciel de France,
 Et par un généreux effort,

Ils vont d'une gloire nouvelle
 Conquérir la palme immortelle
 Jusque dans le sein de la mort !

Couvre-toi d'un crêpe, ô ma lyre !
 Suspends tes funèbres accords :
 Mazet, du ténébreux empire
 Vient de toucher les sombres bords !
 Avant d'abandonner la terre,
 Quand déjà l'airain funéraire
 Marque le dernier de ses jours,
 Tournant les yeux vers sa patrie,
 D'une voix éteinte il s'écrie :
 « Ma mère ! es-tu donc sans secours ?... » (1)

(1) *Le Miroir* a ouvert, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 40, une souscription en faveur de M^{me}. Mazet.

L'Album. Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, 12 décembre 1821, 31^{ème} livraison, tome II, pp. 381-382.

10

Décembre 1821

REVIENDREZ-VOUS !

Stances

par DÉSAUGIERS

Quelle furie étend ses ailes ?
 De l'Ebre elle infecte les bords ;
 Chaque jour, mille morts nouvelles
 Viennent prédire mille morts...
 Orgueil, espoir de leur patrie,
 Cinq Français vont braver ses coups,
 Sourds à notre voix qui leur crie :
 Vous nous quittez !... Reviendrez-vous !

Partez, héros de bienfaisance,
 Consolateurs d'un peuple en deuil,
 Allez le rendre à l'existence,
 Fermez un immense cercueil...
 Sauvez l'ami, le fils, le père ;
 Mais pour prix d'un bienfait si doux,
 Près d'une épouse, d'une mère,
 Mortels chéris !... Reviendrez-vous !

Ah ! redoutez la noble envie
 Qui vous dit d'affronter le sort.
 Leurs bouches implorent la vie,
 Et leur souffle exhale la mort.
 Mais soudain, moment plein de charmes !
 Enfant, vieillard, sœur, frère, époux,
 De l'espoir ont connu les larmes,
 Vous arrivez... Reviendrez-vous !

Des monceaux de victimes
 Succombant au fléau mortel,
 Retrouvent, à vos noms sublimes,
 La force de bénir le Ciel.

Volez, de Dieu nouveaux apôtres,
 Ils vous attendent à genoux...
 Mais si leurs mains pressent les vôtres,
 Infortunés... Reviendrez-vous !

O vertu, force plus qu'humaine,
 « Où précipites-tu tes pas,
 « Malheureux ? Une mort certaine
 « A-t-elle pour toi des appas ?
 « Arrête... » A la nuit de la tombe
 Il voudrait les arracher tous !
 Vains efforts ! il chancelle, il tombe...
 Mazet n'est plus... Reviendrez-vous !

Respect, amour, gloire éternelle
 Au martyr de l'humanité,
 Que, sous la couronne immortelle,
 Dieu fait asseoir à son côté.
 Amis, sa dernière prière
 Fut que, d'un saint devoir jaloux,
 Votre cœur prît soin de sa mère...
 Pour l'exaucer... Reviendrez-vous !

Salut ! vierges dont l'âme sainte,
 Appui fidèle du malheur,
 Osa pénétrer dans l'enceinte
 Des tombeaux et de la douleur.
 La terre a donc aussi ses anges !
 Ah ! pour entendre parmi nous,
 Retentir vos noms, vos louanges,
 Filles du Ciel... Reviendrez-vous !

Oui, s'écrie une voix céleste,
 Le fléau suspend ses fureurs,
 La Parque son ciseau funeste,
 Le peuple, ses cris et ses pleurs !...
 Et bientôt enfin rassurée,
 Du sort oubliant le courroux,
 La France de joie enivrée,
 Ne dira plus : Reviendrez-vous !

Annales de la Littérature et des Arts et Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
 1821, 61^e livraison, tome V, pp. 286-287.

11

Décembre 1821

LA PESTE DE BARCELONNE
OU LE DEVOUEMENT DES FRANÇAIS
[extraits]

Par M. OURRY

En parlant du cordon sanitaire, l'auteur dit :

Ce cercle où la prudence enferme le trépas

Et du malade atteint de la contagion :

Je crois voir sur le lit un cadavre animé.
En combien de douleurs son sort est transformé !
Témoin de son trépas lentement il succombe,
Et se voit par degrés descendre dans la tombe.
Ah ! de l'humanité que deviendront les lois ?
De la nature même on méconnaît la voix.
Le fils épouvanté fuit les bras de son père,
Et le frère a tremblé de rencontrer son frère.

Le Journal des dames et des modes, 20 décembre 1821, n° 70, pp. 552-553
(compte rendu – annonce de l'ouvrage d'Ourry).

12

Janvier 1822

ODE
SUR LA FIEVRE JAUNE
QUI DEVASTE L'ESPAGNE

par LE BRUN DE CHARMETTE

Qui fait hurler d'effroi ces villes éperdues ?
Les yeux étincelants, les ailes étendues,
Où court, le glaive en main, l'Ange exterminateur ?
Envoyé du très-Haut au jour de sa colère,
Il va frapper l'Ibère
D'un geste exterminateur.

Des profondeurs du Ciel, celui dont l'œil embrasse
Et les soleils sans nombre entraînés dans l'espace,
Et le chétif insecte invisible à nos yeux,
A vu l'antique Espagne, à ses serments parjure,
Boire à la coupe impure
De l'ennemi des Cieux.

« De Pélage et du Cid l'héroïque patrie
« Viole ma loi sainte ; et son idolâtrie
« Rend à Demorgogon (1) des honneurs solennels.
« Chassé des champs français, qu'ensanglanta sa rage,
« Ce monstre, au bord du Tage,
« A trouvé des autels.

« A mes antiques lois les Pontifes fidèles,
« Persécutés, proscrits, de ces rives cruelles
« Vers la terre des lys ont fui pleins de terreur :
« Mes temples sont déserts, et la tribune sainte
«Garde, en proie à la crainte,
« Un silence d'horreur.

« Ils ont dans leur monarque outragé mon image :
 « A longs cris, sur son trône, objet d'un long hommage,
 « Un peuple furieux ose porter ses mains ;
 « Et de la Royauté, honteusement trahie,
 « La puissance envahie
 « Passe aux plus vils humains.

« Mais le Seigneur a dit : j'en jure par moi-même !
 « Je vengerai des Rois la majesté suprême ;
 « Je couvrirai ces bords d'épouvante et de deuil :
 « Et la Guerre civile, et la Peste (2) homicide
 « De ce peuple perfide
 « Humilieront l'orgueil ;

« Ange terrible, pars ! » Dieu dit : l'ange s'élance,
 Impassible et sévère, il approche en silence,
 Et de la Catalogne, il a touché les bords.
 Des murs de Barcelone un cri d'effroi s'élance :
 Un invisible glaive
 Y sème mille morts.

De l'art aimé du Ciel qui dispute à la tombe,
 Et rend à ses amis le mortel qui succombe,
 Tous les secrets sont vains, tous les soins impuissants :
 Quiconque est frappé, meurt, et l'air qu'il évapore
 Autour de lui dévore
 Ses amis gémissants.

Aux lèvres d'un mourant, le prêtre qui présente
 La manne qu'implorait sa voix agonisante,
 Tombe, et, frappé de mort, le précède au cercueil (3).
 D'Hippocrate fuyait le disciple livide :
 La mort s'élance, avide,
 Et l'étend sur le seuil.

Ailleurs, un jeune amant, dans un affreux délire,
 S'approche de la couche où sa maîtresse expire,
 Sur son sein déchiré la presse avec transport,
 Enivre ses baisers du souffle qu'elle exhale,
 Et sur sa bouche pâle,
 Puisse à longs traits la mort.

Une mère, tremblant pour l'enfant qu'elle allaite
 Avec un cri d'effroi de son sein le rejette ;
 Elle a senti la mort dans ses veines courir :
 Elle fuit, égarée, et détournant la vue,
 Du poison qui la tue
 Loin de lui va mourir.

Sous son toit renfermée, une autre se soulève,
 Gémit, retombe et meurt. Deux fois, le jour s'achève.
 Aux cris de son enfant, on ouvre, on entre enfin:
 O spectacle d'horreur ! l'enfant couché près d'elle,
 Epuisa sa mamelle
 Et dévore son sein (4) !

Les cercueils aux cercueils succèdent à toute heure
 Et des morts étonnés assiègent la demeure
 L'airain sacré se tait, et l'Eglise est sans voix.
 Bientôt l'espace manque au fossoyeur livide,
 Et l'indigence avide
 Aux funestes convois [sic] (5) !

Des esprits consternés le délire s'empare ;
 Le désespoir aveugle et la peur rend barbare :
 Le père craint du fils le souffle empoisonné ;
 L'épouse sur l'époux jette un regard farouche ;
 Le vieillard sur sa couche
 Expire abandonné.

Sûr que pour les humains ces lieux n'ont point d'asile,
 Tout un peuple éperdu de ses remparts s'exile,
 Et veut fuir, mais trop tard, l'implacable fléau.
 O douleur ! à ses yeux faisant briller leurs armes,
 Cent bataillons en larmes
 Le chassent au tombeau (6).

Oh ! qui peindra le frère armé contre le frère ;
 D'un homicide acier le fils frappant le père ;
 Au glaive de l'époux l'épouse offrant son sein ;
 Son enfant dans ses bras, la mère échevelée
 Bravant la balle ailée
 Et le fer assassin ?

Barbares par devoir, ceux-là sont inflexibles ;

Par crainte audacieux, par désespoir terribles,
 Du mousquet menaçant ceux-ci cherchent les coups ;
 D'autres, voyant partout la mort inévitable,
 D'une voix lamentable
 L'implorent à genoux.

Elle accourt. L'éclair luit, l'airain tonne, la foudre
 Frappe ces suppliants prosternés dans la poudre.
 Ils rentrent tout sanglants dans leurs murs enflammés.
 La Famine y descend, et dispute à la Peste
 Le déplorable reste
 De leurs rangs décimés.

Tout ordre cesse alors ; dans cette immense ville
 Plus de chefs, plus de lois ; et la Guerre civile
 Vient joindre à tant de maux les horreurs de l'Enfer.
 Pour conquérir du pain, cent hordes dévorantes
 Arment leurs mains mourantes
 De la flamme et du fer (7).

Cependant, de ces murs en secret échappée,
 La Peste prend son vol, et Malaga frappée,
 Couvre d'un voile noir son front déjà flétri.
 Majorque au sein des mers pousse une horrible plainte ;
 Et Séville est atteinte
 Et Tortose a péri.

De ces grands châtiments l'agile Renommée
 Sème d'affreux récits dans l'Europe alarmée :
 Avec elle en tous lieux voyage la Terreur.
 O France ! tu parus à tes ennemis même [sic]
 Digne du rang suprême
 En ce moment d'horreur.

De la terre des Lys quels mortels intrépides
 Vers ces champs infestés portent leur pas rapides ?
 C'est vous, ministres sacrés d'un art généreux (8),
 Vous qui, bravant la mort, actives sentinelles,
 Des ombres éternelles
 Bornez l'empire affreux.

Dédaignant les lauriers d'une vertu vulgaire,
 Ils vont chercher le monstre et lui faire la guerre,

Aux lieux où sa fureur triomphe en liberté :
 O noble ambition ! dévouement magnanime,
 Que soutient et anime
 La tendre Humanité !

Plein d'une noble ardeur, Bailly marche à leur tête.
 Conseils, prières, pleurs, dangers, rien ne l'arrête (9) :
 Dans son âme sublime un doux espoir a lui.
 Il court... Avec respect des hautes Pyrénées
 Les cimes étonnées
 S'abaissent devant lui.

De ces nobles Français l'arrivée imprévue
 Semble un prodige heureux. Barcelone à leur vue
 S'écrie ; un peuple en deuil se traîne à leurs genoux.
 L'Espérance a soumis la Discorde muette,
 Et la Mort inquiète
 A suspendu ses coups.

Hommes vraiment héros ! vous à qui d'âge en âge
 L'humanité doit rendre un immortel hommage
 Oh ! puissiez-vous vous-même échapper au trépas !
 Puissiez-vous l'écarter de ces vierges modestes (10)
 Qui, dans ces murs funestes,
 Devancèrent vos pas.

Salut, filles du Ciel aux malheureux si chères,
 Des maux de l'indigent servantes volontaires,
 De tout infortuné tendres et chastes sœurs,
 Qui partout prodiguez dans cette horrible enceinte
 D'une charité sainte
 Les soins pleins de douceurs !

Le rosaire à la main, loin de votre patrie,
 Elle vous fit chercher dans la triste Ibérie
 Des cœurs à consoler, des maux à secourir.
 Abandonnés d'amis, de parents et de frères,
 Les mourants solitaires
 Vous virent accourir.

Oh ! quelle douce aurore éclaira leurs ténèbres,
 Quand ces infortunés, de leurs lits funèbres,
 Aperçurent du Ciel ces envoyés nouveaux !

Après un long silence, oh ! quel bonheur d'entendre
 Une voix douce et tendre
 Interroger vos maux.

Toi qui, l'arc à la main, plane sur ces enceintes,
 O Mort ! oseras-tu frapper ces vierges saintes ?
 Ne verront-elles plus leur asile pieux,
 Leur autel protecteur, leurs fidèles compagnes,
 Et les humbles campagnes
 Où dorment leur aïeux ?

Que dis-je ? En vain tes traits s'étendraient dans la poudre
 Ces fronts qui tant de fois détournèrent la foudre,
 Toute prête à frapper un peuple criminel :
 Ne crois pas leur ravir l'espérance chérie
 De revoir leur patrie ;
 Leur patrie est au Ciel.

Mais le monstre, bravé par leurs efforts sublimes,
 Semble, en frappant d'abord de moins saintes victimes,
 A ce dernier forfait chercher à s'enhardir.
 Tremblez, ô vous dont l'art veut borner ses conquêtes !
 Aux dépends de vos têtes
 Il veut les agrandir.

Son arc au loin résonne et dans l'ai étincelle.
 Tous se sentent frappés (11). Mazet pâlit, chancelle,
 Et vers son lit de mort se traîne en soupirant (12).
 De son dernier soleil, errants sur sa fenêtre,.
 Les feux vont disparaître
 A son regard mourant.

« O champs délicieux de ma douce patrie !
 « Amis chers à mon cœur ! Mère tendre et chérie !
 « C'est en donc fait, dit-il, je ne vous verrai plus !
 « Mes veilles, mes travaux sont perdus pour ma mère !
 « A la douleur amère
 « Ses jours sont dévolus

« A la fleur de ma vie, il faut donc que je meure !
 « Adieu, ma mère, adieu !... Peut-être qu'à cette heure
 « Tu contemples ce Ciel qui peut me secourir ;
 « Tu demandes pour moi son appui tutélaire...

« Et l'astre qui t'éclaire
« Me regarde mourir ! »

Le soleil disparaît ; l'infortuné retombe...
Attendris tes accents, ô lyre, sur la tombe
De ce jeune martyr au dévouement si beau !
Que la patrie en deuil de ses larmes l'arrose !
 Qu'une immortelle rose
 Parfume ce tombeau !

Non, non, jeune héros, ta mère infortunée
Ne demeurera pas au deuil abandonnée,
Et, sans secours, livrée à des ennuis profonds :
J'en atteste les vœux de la reconnaissance,
 Les larmes de la France
 Et le cœur des Bourbons (13).

Mais tu n'es pas le seul qui demande nos larmes :
Peut-être en ce moment, ô trop justes alarmes !
Jouarry va te suivre, atteint des mêmes coups (14).
O Dieu ! que de l'Ibère ont irrité les crimes,
 Puissent tant de victimes
 Assouvir ton courroux.

Mais non : le crime dure, et ta colère encore.
Ce peuple aveugle et sourd, que ta colère dévore,
Persiste dans la voie où s'égarent ses pas.
Il menace son Prince, et son fougueux délire...
 O ma fidèle lyre,
 Pleure, et n'achève pas !

NOTES

- (1) Démon de l'anarchie. Voyez l'*Orléanide*, chant II.
- (2) La *Peste* n'est pas le mot propre ; mais ceux de *fièvre jaune* ne peuvent entrer dans le style élevé, et la poésie est en possession du droit d'employer, en pareil cas, des expressions équivalentes. Toute contagion, au reste, était la peste aux yeux des peuples anciens, et la fièvre jaune pourrait très bien s'appeler la peste d'Amérique.
- (3) Ce fait n'est point une invention.
- (4) Tous les journaux ont fait mention de ce fait épouvantable.

- (5) On a bientôt été réduit à consumer les cadavres dans la chaux vive.
- (6) Cordon militaire établi autour de Barcelone. Il y a eu en effet des engagements meurtriers entre ce cordon et la population de cette malheureuse ville.
- (7) L'anarchie qui a régné un moment dans Barcelone est un fait consigné dans toutes les relations.
- (8) MM. Les docteurs Bailly, Mazet, François et Pariset. M. le docteur Audouard est venu depuis se joindre à ces courageux médecins, et n'a pas témoigné moins d'intrépidité et de zèle. Un jeune chirurgien de Perpignan, nommé Jouarry, a montré le même dévouement.
- (9) Sa famille s'était en vain jetée à ses pieds pour qu'il renonçât à son dessein.
- (10) Les sœurs gardes-malade de l'Ordre de Sainte-Camille.
- (11) Tous les médecins français ont éprouvé plus ou moins gravement les effets de la contagion.
- (12) En partant de France, M. Mazet avait eu le pressentiment de sa mort, et avait exprimé les plus grandes craintes sur le sort de sa mère.
- (13) Depuis que ces vers sont écrits, les journaux ont fait connaître que S. A. R. MONSEIGNEUR a daigné envoyer un secours provisoire de 2 000 fr. à madame Mazet. La lettre de M. le duc de Fitz-James, qui annonce ce bienfait à M. le préfet de l'Isère, se termine ainsi : « vous pouvez assurer à cette malheureuse mère que le dévouement héroïque de son fils lui a acquit un droit éternel à la protection de MONSIEUR. »
- (14) M. Jouarry, atteint de la contagion, était mourant à la date du 13 novembre.

Tablettes du clergé et des amis de la religion (janvier 1822), pp. 9-15.

Le poème était précédé de la notice suivante : « Notre intention était de publier dans notre premier numéro une pièce manuscrite intitulée *Les bienfaits de la révélation*, ode et une [sic] *Hymne à la Vierge*. Si nous avons été détournés dans ce projet, c'est pour offrir à nos lecteurs une production nouvelle, qui semble acquérir un nouveau degré d'intérêt au moment où l'Espagne, en proie à des maux inouïs, essuie les désastres dont cette ode offre la peinture. L'auteur de cette pièce intéressante, M. des Charmettes, déjà connu avantageusement par son *Orléanide* et son *Histoire de Jeanne d'Arc*, y fait entendre *la voix du Très-Haut qui, irrité par l'impiété de la nation espagnole, ordonne à l'ange exécuteur des justices divines, de frapper ce peuple violateur de ses saintes lois*. Il rend ensuite hommage au généreux dévouement des médecins français, et à *l'ardente piété de ces vierges modestes, les sœurs garde-malades de l'ordre de sainte-Camille*, qui ne consultant que la tendre humanité qui les anime, s'éloignent de leur patrie, et volent sur un sol dont l'air infecté fait respirer la mort, pour y

porter secours à des malheureux, abandonnés aux horreurs du trépas » (p. 9-10) ».

Cette *Ode sur la fièvre jaune qui ravage l'Espagne* par Le Brun de Charmettes, à Paris, chez Audin, libraire, quai des Augustins, n° 25, 1821 avait été annoncée dans *Bibliographie de la France...*, n° 52, Samedi 29 décembre 1821, p. 711 (n° 5348). *La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles, des Arts*, n° 46, pp. 394-397, en publia de larges extraits avec, en guise d'introduction, ce commentaire : « Cette ode, pleine de vers remarquables et de grandes pensées, ne peut être sortie que d'une plume monarchique car ce n'est que dans l'honneur que l'on peut puiser de telles inspirations.»

13

Avril 1822

CHANT PATRIOTIQUE

Vaya haciendo la Parca su oficio
 Y aunque aumente su furia y rigor,
 No por eso desmaya el que es libre,
 Antes bien da realce a su ardor;
 Poderoso al contrario es por cierto
 Y capaz de infundir el terror,
 Pero un cuerpo que es libre y valiente
 Ni por sombras conoce el temor.

Traduction: « Que la parque fasse son office, qu'elle augmente même sa furie et sa cruauté, l'homme libre ne se laisse point abattre ; il donne avant de mourir un nouvel éclat à son ardeur. Un puissant adversaire est sans doute bien capable d'imprimer la terreur ; mais à l'homme qui est libre et vaillant, la mort même ne peut inspirer de la crainte. »

Tablettes universelles, avril 1822 (tomes XIX, XX et XXI), pp. 146-147.

Cette strophe a été publiée dans l'annonce que fit cette revue de l'ouvrage de M.-D.-M. J. Henry, archiviste de la préfecture des Pyrénées-Orientales intitulé *Relation historique des malheurs de la Catalogne ou Mémoires de ce qui s'est passé à Barcelone en 1821 pendant que la fièvre jaune y a exercé ses ravages, suivies de pièces officielles communiquées par MM. les préfets, les consuls, les intendants et les médecins de Catalogne* (Paris, Audot, lib., rue des Maçons-Sorbonne, n. 11).

Mai 1822

PROCLAMATION AUX FRANÇAIS

Français Vraiment Français
qu'un courroux anime
Enfante de héros
contre qui nous opprime
et Sachons entasser
de funèbres moissons
dans le sang de nos traîtres
Lavons tous nos affrons
Je vous porte ce drapeaux
Chérie de nos victoires
Balancerai-vous français
a venir l'embrasser.

La Foudre. Journal de la littérature, des Spectacles et des Arts, 1822, n° 76,
p. 254.

Le poème était précédé de ces mots : « Nous apprenons, par une voix sure, que le nommé Adolphe Maillard, ex-adjutant major à l'ex-brigade impériale [...] a été surpris sur notre territoire dans la nuit du 17 au 18 mai par un détachement du 38° de ligne et arrêté avec une partie de sa bande [...] Voici une des proclamations imprimées que l'on a trouvées sur lui ; nous la transcrivons sans en changer une seule lettre ».

Mai 1822

LE RETOUR DE BARCELONE
Hommage au docteur Bally

Par B. ANTIER

La renommée et la puissance
L'ont enrichi de leur tribut ;
Les vœux de la reconnaissance
Pourraient suffire à ses vertus.
Que Mars couronne au Capitole
Les héros dont le fer immole
L'ennemi qui les a bravés ;
Bally, tranquille dans sa gloire,
A pour consacrer sa mémoire
Les citoyens qu'il a sauvés.

Tablettes universelles, 1822 (tomes XIX, XX et XXI), tome XX, p. 282.

Ces vers furent publiés dans la rubrique « Musique vocale » à l'occasion du compte rendu signé J. A. L. de la pièce intitulée *Le Retour de Barcelone. Hommage au docteur Bally*, paroles de M. B. Antier, musique et accompagnement de piano ou de harpe de M. Wilhem (3 fr., chez Henz-Jouve, Palais-Royal, galerie du Péron, n° 96). Ils étaient introduits par ce commentaire : « Les lettres et les arts se sont réunis et toute l'Europe n'a eu qu'une voix pour célébrer le généreux dévouement des médecins français. Animés par l'enthousiasme qu'inspirent les belles actions, l'auteur et le compositeur de l'ouvrage que nous annonçons ont exprimé noblement leurs sentiments dans ce patriotique hommage. Un seul couplet que nous citerons les encouragera à les citer tous. »

16

Juin 1822

RÉGULUS

[extrait]

Par ARNAULT fils]

De semblables vainqueurs sont à moitié vaincus ;
Carthage a des soldats ; Rome a des citoyens ;
On détruit une armée ; un peuple est éternel

Le Constitutionnel, 9 juin 1822, p. 4.

Ces vers furent cités par Evariste D... [Evariste Dumoulin] dans le compte rendu qu'il donna dans le feuilleton de ce journal de *Régulus*, tragédie en trois actes de M. Arnault fils. De longs extraits de cette pièce de théâtre furent également cités dans *Le Diable rose* du vendredi 28 juin 1822, pp. 250-252.

17

Août 1822

LE DEVOUEMENT DES SŒURS DE SAINT-CAMILLE
DANS LA PESTE DE BARCELONE
[Fragments]

par M^{lle} GAY

Dans l'invocation, après s'être adressée aux Séraphins, l'auteur dit :

Et toi, reine du ciel, vierge mystérieuse,
Prépare pour tes sœurs la palme glorieuse,
Et les robes d'azur, et les manteaux de feu
Qui ceint le chaste front des épouses de Dieu !
Mais pour les célébrer, dis-moi, m'as-tu choisie ?
Vierge, m'enverras-tu l'ange de poésie ?
Viendra-t-il de son souffle inspirer mon sommeil,
Et me dictera-t-il des vers à mon réveil ?

[...]

Pour de plus humbles faits mon luth est réservé :
Leurs soins compatissants, leur zèle inimitable,
La tendre pitié d'une âme charitable,
Je vais les célébrer, ou plutôt les trahir,
Car louer la vertu, c'est lui désobéir.

Au récit du désastre, à leur devoir propice,
Deux femmes en priant ont quitté leur hospice :
D'un ordre révééré ce sont deux pauvres sœurs,
Qui, de la charité pratiquant les douceurs,
Renoncent à vingt ans au bonheur d'être aimées,
Et du nom le plus doux ne sont jamais nommées

.....
Bientôt les habitants de la riche Aquitaine
Les ont vu [sic] cheminer avec recueillement ;
Le Tarn a réfléchi leur simple vêtement ;

Leurs pas ont réveillé l'écho des Pyrénées ;
Vers Barcelone en deuil, elles sont entraînées.

.....
Au devant du fléau, toutes deux ont marché ;
Comme on fuit le péril, ces femmes l'on cherché.

.....
Quel spectacle ! à leurs yeux s'offrent de toutes parts
Des spectres, des lambeaux sur les chemins épars ;
Des mourants arrachés de leurs couches sanglantes,
Traînant leurs corps meurtris sur des dalles brûlantes ;

.....
Voyez sur les parvis cette mère éplorée,
Tremblante, elle rassure une fille adorée,
Et d'une mort moins lente implore la faveur ;
Et cet enfant si jeune, il prie avec ferveur ;
L'effroi fait à l'enfant deviner la prière !
Et cet autre orphelin qui franchit la barrière :
Des soldats, plus cruels encore que le fléau,
Le repoussent vivant dans l'immense tombeau ;
Aux pleurs de l'orphelin, leur cœur est insensible,
Rein ne peut désarmer leur prudence inflexible.
Dans ces temps de désastre, il n'est plus de pitié ;
Entre les vieux amis, il n'est plus d'amitié.
Au soin de l'étranger, le fils livre son père ;
Et la nouvelle épouse a frêmi d'être mère.

.....
..... Quel désert dans le port !
On croirait visiter l'empire de la mort.
Immobile comme elle, en cette affreuse enceinte,
Le désespoir muet a remplacé la crainte :
On n'entend même plus la cloche du trépas,
Pour tinter tant de morts elle ne suffit pas.

L'air redevient pur ; les sœurs de Saint-Camille quittent Barcelone.

.....
Peuvent-elles rester où le danger n'est plus ?
Non, ans nos hôpitaux règne encor la souffrance,
Et de plus chers devoirs les rappellent en France.
La même piété les rendit tour à tour
Sublimes au départ, modestes au retour ;
Et tandis que d'un Roi la puissance suprême
Pour les récompenser devançait le ciel même,

Tandis que par ce Roi leur éloge dicté
Allait vouer leur nom à l'immortalité,
Le Rosaire à la main, l'œil baissé vers la terre,
On les vit en priant rentrer au monastère.
C'est là que chaque jour ce charitables Sœurs
D'un saint recueillement savourent les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

Le Journal des dames et des modes, 31 août 1822, n° 48, pp. 382-383 (compte rendu – annonce de l'ouvrage de M^{lle} Gay).

18

Septembre 1822

LE DEVOUEMENT DES MEDECINS FRANÇAIS
[extraits]

par A. BIGNAN

Un fils vient d'apprendre qu'une maladie contagieuse s'est déclarée à Barcelone :

.....
De quel soudain effroi palpite sa tendresse !
Qu'est devenu le père appui de sa jeunesse ?
Le sort a-t-il déjà marqué son dernier jour ?
Etranger à lui-même et tout à son amour,
Au mépris des périls, au mépris de sa vie,
Il repart, vole, s'élançe et revoit l'Ibérie.
Ces lieux, jadis riants, gémissent désolés ;
Ces temples, ces palais, ces ports sont dépeuplés
Et quelques malheureux, tristes débris d'eux-même [sic],
A l'œil sombre et farouche, au front livide et blême,
Transfuges animés de la nuit des enfers,
Apparaissent errants dans ces mornes déserts.
Partout Alvar, frappé de surprise et de crainte,
D'un ravage récent trouve l'image empreinte.

Un vieillard était en prière sur un tombeau sans faste, Alvar reconnaît son père :

Quels doux épanchements ! que de pieuses larmes !
Quand d'un même transport ils ont goûté les charmes,
Alvar brûle d'apprendre à quel puissant secours
Dans le commun désastre son père a dû ses jours.
« Mon fils dit le vieillard, une main étrangère
« Etendit sur mes maux son appui tutélaire ;
« Si je respire encor, tu le dois aux Français...
« A ce nom, le courroux éclate dans tes traits ;
« Ton généreux orgueil et s'indigne et s'étonne

« Que d'anciens ennemis aient sauvé Barcelone.
 « Ecoute : dans ces jours de combats et de deuil
 « Où leur char triomphal foulait notre cercueil,
 « Je plaignais, comme toi maudissant leur furie,
 « Homme, l'humanité, citoyen, ma patrie.
 « Mais quand je t'apprendrai par quels pieux bienfaits
 « Leur sublime héroïsme expia leurs succès,
 « Admirant un courage égal à nos misères
 « Dans nos libérateurs tu chériras des frères
 « Et ton cœur désarmé changera sans retour
 « Le reproche en éloge, et la haine en amour. »

Le vieillard raconte comment la peste s'est introduite dans Barcelone. Vient ensuite la description du mal, de ses effets,

« Je te vois tressaillir... Alvar, retiens tes pleurs.
 « Si le ciel nous trahit, la terre a des sauveurs.
 « Tandis qu'en sourds accents la cloche sépulcrale
 « D'un peuple tout entier sonne l'heure fatale,
 « Et que les noirs drapeaux, à nos tours suspendus,
 « Balancent le trépas, sur nos fronts éperdus,
 « Quels mortels, étrangers à la commune crainte,
 « D'une ville expirante osent franchir l'enceinte ?
 « Quand tout fuit Barcelone, ils en cherchent l'accès.
 « N'en sois pas étonné, mon fils, ils sont Français.
 « Les Français autrefois faisaient trembler nos armes,
 « Les Français aujourd'hui viennent sécher nos larmes ;
 « Nos rivaux en bravoure aux plaines de l'honneur,
 « Nos vainqueurs en constance aux champs de la douleur,
 « Ils savent allier dans leur cœur magnanime
 « Et la valeur guerrière et la pitié sublime.
 « Si Mars a ses héros, Esculape a les siens.
 « Et tous les malheureux sont leurs concitoyens.
 « Quand le devoir l'ordonne, au salut de leurs frères
 « Dévouant leurs secours saintement téméraires,
 « Comme ils réclament tous dans un rival transport
 « La faveur du péril et le droit de la mort ! »

Le vieillard parle es sœurs de Saint-Camille qui

Mettent sans hésiter leur bonheur à souffrir,
 Leur orgueil à prier et leur gloire à mourir.

Les docteurs Pariset, Bally et Mazet avaient précédé ces charitables sœurs. C'est aux soins de Mazet que le vieillard doit la conservation de son existence, mais son sauveur a succombé.

A l'exemple du père, Alvar s'élance sur sa tombe.

Tous deux, associant leurs touchantes douleurs,

La couvrent de baisers et l'inondent de pleurs.
Cet asile où repose une cendre si chère,
Paraît aux yeux d'Alvar un divin sanctuaire.
Quel Dieu puissant l'agite ?... Il se lève ; soudain
Les élans du génie ont fait battre son sein.
Un peuple immense accourt, le poète s'écrie :
« France, je te salue au nom de l'Ibérie !
« France, de l'univers le modèle et l'appui,
« Jadis notre terreur, notre idole aujourd'hui,
« France, riche en vertus et féconde en victoires,
« Combien ton front superbe a rassemblé de gloires ! »

Journal des dames et des modes, 20 septembre 1822, n° 52, pp. 415-417.

Ces extraits et les quelques lignes d'introduction des passages cités ont été publiés dans le compte rendu que la revue fit de ce « poème qui a obtenu une mention honorable à la séance publique de l'Académie française le 24 août 1822 ».

19

Septembre 1822

LE DEVOUEMENT DES MEDECINS FRANÇAIS
ET DES SŒURS DE SAINT-CAMILLE
[Fragment]

par Edouard ALLETZ

M. Alletz a donné à son poème la forme d'un récit ; c'est un jeune Barcelonais qui raconte les malheurs de la Catalogne :

.....
Ce peuple, hélas ! n'est plus que l'ombre de lui-même ;
C'est un spectre vivant, à l'œil creux, au teint blême,
Qui fuit de l'amitié le doux épanchement,
Recherche, par terreur, un triste isolement,
Et de ses frères morts, foulant aux pieds la cendre,
Habite le cercueil même avant d'y descendre.
Atteints d'un feu secret, dans l'humide chemin,
Quelquefois, pour l'éteindre, ils se couchent en vain ;
Leurs corps, loin d'y puiser la fraîcheur salubre,
De ses propres ardeurs va dessécher la terre.

Soudain des cris de joie, élanés jusqu'aux cieux,
Interrompent les pleurs qui coulaient de nos yeux.
De toutes parts, bientôt j'entends bénir la France.
Cinq mortels, dont la vue est comme l'espérance,
Approchent, et, bravant le danger du trépas,
Fendent les flots du peuple accouru sur leurs pas.
Ces étrangers, fuyant le sol qui les vit naître,
Leurs amis, leurs parents, une mère, peut-être,
Ont des fils de Pélage embrassé les malheurs,
Et volé vers ces murs qu'habitent les douleurs.
Des nouveaux Curtius la troupe magnanime,
Descend, pour nous sauver, dans le fond d'un abyme.
Par des vœux éternels au malheur enchaînés,

Leurs vrais concitoyens sont les infortunés ;
 Et ces bords, où la peste exerce sa furie,
 A leurs cœurs généreux sont une autre patrie.

Plus loin, le front voilé, deux filles du Seigneur,
 Qui de suivre leurs pas ont envié l'honneur,
 Marchaient, la croix en main, et la foule attirée,
 De pleurs mouillaient leur voile et leur bure sacrée.
 De la religion le céleste pouvoir
 A changé l'héroïsme en un pieux devoir.
 La gloire et son éclat ne les ont point touchées ;
 Fuyant le bruit du monde, et sous le lin cachée,
 Leur espoir, ici bas, est d'essuyer des pleurs,
 Et leur gloire se borne à calmer les douleurs.

.....

Journal des Dames et des modes, 25 septembre 1822, n° 53, pp. 423-424.

Ces extraits et les quelques lignes d'introduction des passages cités ont été publiés dans le compte rendu que la revue fit du poème d'Edouard Alletz « qui a remporté le prix extraordinaire de poésie fondé par le Roi et décerné par l'Académie française dans sa séance du 24 août 1822 ».

Septembre 1822

LE DEVOUEMENT DES MEDECINS FRANÇAIS
 ET DES SŒURS DE SAINT-CAMILLE
 DANS LA PESTE DE BARCELONE
 [Fragment]

par M. PICHAT [sic]

L'un de ces malheureux, sur sa couche de mort,
 Mêlait au mal cruel les tourments du remord.
 O Delmance ! ô Français ! que ma fureur impie
 Massacra sans pitié, c'est ta mort que j'expie !
 Disait-il ; et ces mots, et ce nom répété,
 De la sœur qui le sert troublent la charité,
 Font trembler dans ses mains la coupe salutaire...
 Mais bientôt, de son Dieu baisant le signe austère,
 Elle poursuit sa tâche, et son zèle obstiné
 Veille pieusement près de l'infortuné ;
 Lui parle d'espérance et d'avenir prospère
 Lui dérobe ses pleurs... Delmance était son père.

Revue encyclopédique, 44^e cahier (septembre 1822), pp. 596-597.

Ces vers furent reproduits dans l'article que E. Héreau consacra aux poèmes sur le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille ayant concouru sur ce sujet au prix décerné par l'Académie française.

21

Juillet 1822

Le TRAPISTE
Poème

[par Alfred de VIGNY]

Je suis devenu étranger à mes frères parce
que le zèle de votre maison m'a dévoré, et
que les outrages de ceux qui vous insultaient
sont tombés sur moi.

Ps. C. LXVIII v. 8

En spectacles pompeux la nature est féconde ;
Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le monde.
Quelquefois tout un monde endormi dans ses maux
S'éveille, et, saisissant le glaive des hameaux,
Maudissant la révolte impure et tortueuse,
Elève tout à coup sa voix majestueuse :
Il demande à Dieu ses autels profanés,
Il rappelle à grands cris ses Rois emprisonnés ;
Comme un tigre il arrache, il emporte sa chaîne ;
Il se lève, il grandit, il s'étend comme un chêne,
Et de ses mille bras il couvre en liberté
Les sillons paternels du sol qui l'a porté.
Ainsi, terre indocile, à ton Roi seule constante,
Vendée, où la chaumière est encore une tente,
Ainsi de ton bocage aux détours meurtriers
Sortirent en priant les paysans guerriers,
Ainsi, se relevant, l'infatigable Espagne
Fait sortir des héros du creux de la montagne.

oooooooooooooooo

Sur des rochers, non loin de ces antres sacrés
 D'où les Goths foudroyaient leurs vainqueurs massacrés,
 D'où sort toujours la gloire, et qui gardent encore
 Hélas ! les os français mêlés à ceux du More,
 Au dessus de la nue, au dessus des torrents,
 Viennent s'assembler les montagnards errants :
 La pourpre du réseau dont leur front s'environne
 Forme autour des cheveux une noble couronne,
 Et la corde légère, avec des nœuds puissants,
 S'est tressée en sandales à leurs pieds bondissants.
 Le silence est profond dans la foule attentive ;
 Car la hache pesante, avec la flamme active,
 D'un chêne que cent ans n'ont pas pu protéger
 Ont fait pour leurs prières un autel passager.

oooooooooooooooo

Là, ce chef dont le nom sème au loin l'épouvante
 Dépose devant Dieu son oraison fervente ;
 Triomphateur sans pompe, il va d'une humble voix
 Chanter le *Te Deum* sous le dôme des bois.
 Est-ce un guerrier farouche ? est-ce un pieux apôtre ?
 Sous la robe de l'un, il a les traits de l'autre :
 Il est prêtre, et pourtant promptement irrité ;
 Il est soldat aussi, mais plein d'austérité ;
 Son front est triste et pâle, et son œil intrépide ;
 Son bras frappe et bénit, son langage est rapide ;
 Il pense, et du tumulte aime à sauver ses pas ;
 Un pain noir et grossier compose ses repas ;
 Il parle, on obéit ; on tremble s'il commande,
 Et nul sur son destin ne tente une demande.
 Le Trapiste est son nom : ce terrible inconnu,
 Sorti jadis du monde, au monde est revenu ;
 Car, soulevant l'oubli dont ces couvents funèbres
 A leurs moines muets imposent les ténèbres,
 Il reparut au jour, dans une main la croix,
 Dans l'autre secouant, au nom des anciens Rois,
 Ce fouet dont Jésus Christ, de son bras pacifique,
 Du haut des longs degrés du temple magnifique,

Renversa les vendeurs qui souillaient le saint mur,
 Dans les débris épars de leur trafic impur.
 Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire,
 Le condamne à la gloire, ou l'élève au martyr,
 S'il vit, il reviendra, sans plante et sans orgueil,
 D'un bras sanglant encore achever son cercueil,
 Et reprendre, courbé, l'agriculture austère
 Dont il s'est trop longtemps reposé dans la guerre.
 Tel un mort évoqué par de magiques voix,
 Envoyé du sépulcre, apparaît pour les Rois,
 Marche, prédit, menace, et retourne à sa tombe,
 Dont la pierre éternelle en gémissant retombe.

oooooooooooooooo

Parmi ces montagnards, ces robustes bergers,
 Aventuriers hardis, chasseurs aux pieds légers,
 Qui rangent sous sa loi leur troupe volontaire,
 Nul n'a voulu savoir ce qu'il a voulu taire.
 Dieu l'inspire et l'envoie, il le dit : c'est assez
 Pourvu que leurs combats toujours leur soient laissés.
 Joyeux, ils voyaient donc l'instrument de leur gloire
 Lui-même offrir à Dieu leur première victoire.
 Pour lui, vêtu de l'aube et de l'étole orné,
 Devant l'autel agreste il s'était retourné.
 Déjà, soldat du Christ, près d'entrer dans la lice,
 Il remplissait son cœur des baumes du calice :
 Mais des soupirs, des bruits s'élèvent ; un grand cri
 L'interrompt ; il s'étonne, et, lui-même attendri,
 Voit un jeune inconnu, dont la tête est sanglante,
 Traînant jusqu'à l'autel sa démarche faible et lente,
 Montrant un fer brisé que soutenait sa main,
 Qui défendit sa fuite et fraya un chemin.
 C'est un de ces guerriers dont la constante veille
 Fait qu'en ses palais d'or la Royauté sommeille.
 Il tombe, mais il parle, et sa tremblante voix
 S'efforce à ce discours, entrecoupé trois fois :
 « Pour qui donc cet autel au milieu des ténèbres ?
 N'y chantez pas, ou bien dites des chants funèbres.
 Quel Espagnol ne sait les hymnes du trépas ?
 Les nouveaux noms des morts ne vous manqueront pas :

J'apporte sur vos monts de sanglantes nouvelles !
 – Quoi ! le Roi n'est-il plus ? disaient les voix fidèles.
 – Pleurez ! – Il est donc mort ? – Pleurez, il est vivant ! »
 Et le jeune martyr, sur un bras se levant,
 Tel qu'un gladiateur dont la paupière errante
 Cherche le sol qui tourne et fuit sa main mourante :
 « Nos combats sont finis, dit-il, en un seul jour ;
 Les taureaux ont quitté le cirque, et sans retour,
 Puisque le spectateur à qui s'offrait la lutte
 N'a pas daigné lui-même applaudir à leur chute.
 Pour vous, si vous savez les secrets du devoir,
 Partez, je vais mourir avant de les savoirs.
 Mais si vous rencontrez, non loin de ces montagnes,
 Des soldats qui vont vite à travers les campagnes,
 Qui portent sous leurs bras des glaives renversés,
 Et passent en silence et leurs fronts abaissés,
 Ne les engagez pas à cesser leur retraite ;
 Ils vous refuseraient en secouant la tête :
 Car ils ont tous besoin, mon Père, ainsi que moi
 De retremper leur âme aux sources de la foi.
 Nul ne sait s'il succombe ou fidèle ou parjure
 Et si le dévoûment [sic] ne fut pas une injure.
 Vous, habitant sacré du mont silencieux,
 Instruit des saintes morts que préfèrent les Cieux,
 Jugez-nous, et parlez... Vous savez quelle proie
 Le peuple osa vouloir dans sa terrible joie ?
 Vous le savez, un Roi ne porte pas des fers
 Sans que leur bruit s'entende aux bouts de l'univers.
 Nous qui pensions encore, avant l'heure où nous sommes
 Qu'un serment prononcé devait lier les hommes,
 Partant avec le jour qui se levait sur nous,
 Brillant, mais dont le soir n'est pas venu pour tous,
 Au palais, dont le peuple envahissait les portes,
 En silence, à grands pas, marchaient nos trois cohortes.
 Quand le balcon Royal à nos yeux vint s'offrir,
 Nous l'avons salué, car nous venions mourir.
 Mais comme à notre voix il n'y paraît personne,
 Aux cris des révoltés, à leur tocsin qui sonne,
 A leur joie insultante, à leur nombre croissant,
 Nous croyons le Roi mort, parce qu'il est absent ;
 Et, gémissant alors sur de fausses alarmes,
 Accusant nos retards, nous répandions des larmes.
 Mais un bruit les arrête, et, passé dans nos rangs,

Fait presque de leur mort repentir nos mourants.
 Nous n'osons plus frapper, de peur qu'un plomb fidèle
 N'aille blesser le Roi dans la foule rebelle.
 Déjà nos feux éteints nous font voir ses amis
 Par nos bourreaux sanglants à être tués admis.
 Nous recevons leurs coups longtemps avant d'y croire,
 Et notre étonnement nous ôte la victoire :
 En retirant vers nous nos rangs irrésolus,
 Nus combattions toujours, mais nous ne pleurons plus. »

oooooooooooooooo

Il se tut. Il régna, de montagne en montagne,
 Un bruit sourd qui semblait un soupir de l'Espagne.
 Le Trapiste incliné mit la main sur ses yeux.
 On ne sait s'il pleura ; car, tranquille et pieux,
 Levant son front creusé par les rides antiques,
 Sa voix grave apaisa les bataillons rustiques :
 Comme la molle neige au vent du sud se fond,
 La rumeur s'éteignit dans un calme profond.
 La lune alors plus belle éclairait un nuage,
 Et du moine héroïque éclairait le visage ;
 Troublé sur ses sommets et dans sa profondeur,
 Le mont de tous ses bruits déployait la grandeur.
 Aux mots entrecoupés du vainqueur catholique
 Se mêlaient d'un torrent la voix mélancolique,
 Le froissement léger des mélèzes touffus,
 D'un combat éloigné les coups longs et confus,
 Et le cri des vautours volant dans les ténèbres,
 Et réclamant déjà leurs aliments funèbres.

oooooooooooooooo

« Frères, s'il faut mourir, qu'importe le moment !
 Et si de notre mort la cause et l'instrument
 Est cette main des Rois qui, jadis salutaire,
 Touchait pour les guérir les peuples de la terre ;
 Quand même, nous brisant sous notre propre effort
 L'arche que nous portons nous donnerait la mort ;

Quand même par nous seuls la couronne sauvée
 Ecraserait un jour ceux qui l'ont relevée,
 Seriez-vous étonnés ? et vos fidèles bras
 Seraient-ils moins vaillants à servir les ingrats ?
 Vous seriez-vous flattés qu'on trouvât sur la terre
 La palme réservée au martyr volontaire ?

[...]

Plaignons notre nature et les fronts couronnés ;
 Mais servons les pour Dieu qui nous les a donnés.
 Notre cause est sacrée, et dans les cœurs subsiste.
 En vain les Rois s'en vont : la Royauté résiste ;
 Son principe est en haut, en haut est son appui ;
 Car tout vient du seigneur, et tout retourne à lui.
 Dieu seul est juste, enfants ; sans lui tout est mensonge,
 Sans lui le mourant dit : « tout n'est qu'un songe. »
 Nous allons le prier et pour le prince absent,
 Et pour tous les martyrs dont coule encore le sang.
 Je donne cette nuit à vos dernières larmes :
 Demain nos chercherons, à la pointe des armes,
 Pour le Roi, la couronne, et des tombeaux pour nous. »

Amen, dit l'assemblée en tombant à genoux.

Le mois littéraire et historique. Littérature, Beaux Arts, Voyages du mois de novembre 1822, pp. 309- 313.

Ces passages étaient précédés de cette note (p. 309): « Le poème intitulé *Le Trapiste* prouve, dit la *Quotidienne*, l'heureux emploi que nos jeunes officiers savent faire des loisirs que leur donnent la paix et la prospérité de la patrie. Ces beaux vers consacrés à la cause sainte de la monarchie et de la religion, fournissent en même temps une application de ce mot du poète grec : *Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre*. Cette pièce intéressante est de l'auteur d'*Hélène* ».

La fin du poème fut également publiée dans les *Lettres champenoises*, tome X (1822), pp. 180-182.

Août (?) 1822

L'AIGLE ET SES SUJETS.
FABLE TRADUITE DE L'ESPAGNOL

par UN ROYALISTE DE LA ROCHELLE

Un aigle, roi d'une forêt,
Qui de l'Espagne avait visité le rivage,
Trouva tous ses sujets, au retour d'un voyage,
Contre lui révoltés. Tout haut on l'accusait
D'avoir eu le dessein de rétablir l'esclavage.
C'est en vain qu'il s'en excusait,
Les factieux lui prodiguaient l'outrage.
Et jusques aux frelons, chacun d'eux l'insultait.
Contre tant d'ennemis, que pouvait son courage ?
Sur un arbre du voisinage
Quand par hasard il se perchait,
La canaille emplumée aussitôt l'entourait,
Et, poussant mille cris de rage,
A son gîte royal soudain le ramenait.
D'autres maux étaient son partage.
Plus d'un conseiller chaque jour
Travaillait à sa perte en lui faisant la cour.
Tantôt d'affreux corbeaux, tout couverts de souillures,
L'accablaient sous le poids des plus viles injures.
Tantôt, non moins cruels, les geais, par leurs clameurs,
Insultaient lâchement à ses nobles douleurs.
Tantôt enfin trahi... (dans le siècle où nous sommes,
En parlant des oiseaux, je crois parler des hommes),
Trahi, dis-je, des siens, cet aigle infortuné
Sur son trône asservi languissait enchaîné.
Il lui restait pourtant des amis véritables :
Les sensibles ramiers, les colombes aimables,
Dont les tendres accents répétés des échos,

Lui faisaient quelques fois oublier bien des maux.
 Mais il avait surtout une garde fidèle ;
 C'étaient d'intrépides aiglons
 Que les oiseaux et les frèlons [sic]
 Voulaient mettre à l'écart, tant ils craignaient leur zèle.
 Ils s'approchent du roi : « Pour vos jours nous tremblons,
 Lui disent-ils ; venez, que rien ne vous arrête ;
 Quand vous serez à notre tête,
 D'autres aigles viendront se mêler dans nos rangs,
 Sire, et malheur à vos lâches tyrans. »
 Le monarque d'un mot pouvait briser sa chaîne,
 Il hésita pourtant ; sa pensée incertaine
 Voyant, de tous côtés, périls nouveaux,
 N'osait se décider. Tantôt c'était la plaine
 Tantôt les monts, tantôt les flots,
 Qui s'opposeraient à sa fuite :
 Et puis des mais, et puis de si...
 Et puis, que dira-t-on d'une telle conduite ?
 Si bien qu'il n'osa prendre assez tôt le parti
 Qui pouvait le sauver. On devine la suite
 De ces retardements et de ces vains détours ;
 Un pivert, qui venait d'entendre les discours
 De l'aigle et des aiglons courut en rendre compte
 Aux cruels éperviers, aux voraces vautours.
 Des méchants la pensée est prompte,
 Et dans le sommeil même elle veille toujours.
 On se lève, on s'assemble, on court vers le monarque ;
 Les cris de mort sont proférés,
 A verser un sang pur mille becs préparés
 S'aiguisent au tranchant des ciseaux de la parque,
 Et les pauvres aiglons, en donnant mainte marque
 De courage et d'honneur... sont bientôt massacrés.

Jupiter punira ce trait de barbarie
 Mais en attendant je dirai
 Que pour avoir trop différé
 Plus d'un prince a perdu sa couronne et la vie.

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, [1822], n° 90,
 pp. 154-156.

23

Août 1822

LA JOURNEE DU 7 JUILLET, A MADRID
Ode

par E. MICHELET

... Je voudrais flétrir les bourreaux qu'on célèbre
Et venger la cause de morts.
(Victor Hugo, *Quiberon.*)

Honte, honte au parjure, au crime qui prospère,
Aux cruels dont la joie insulte à notre douleur,
Dont le chant de triomphe, et lâche et sanguinaire,
 Applaudit aux bourreaux vainqueurs !
De fidèles soldats une troupe aguerrie
 Tombe dans les champs d'Ibérie,
 Invoquant les droits les plus saints ;
Et de vils Espagnols vantent cette victoire !
Et Madrid les entend pousser un cri de gloire
 Autour du char des assassins !

Que dis-je ? consacrant le lieu des funérailles,
Un pontife, avec eux, aux yeux de l'univers,
N'ose-t-il pas offrir, à l'Ange des batailles,
 Un encens digne des enfers !
Parmi d'affreux drapeaux, associés au glaive,
 La croix du rédempteur s'élève...
 Qu'ils sont pieux ces meurtriers !
Ils appellent, remplis d'ivresse et de démence,
Les bénédictions du Dieu de la clémence
 Sur leurs homicides lauriers.

Ces lauriers font horreur. Ce Christ que l'on promène
Au milieu de ces rangs tout hérissés de dards ;

Ces bannières de paix se mêlant dans l'arène
 A d'effroyables étendards ;
 Ces cantiques divins et ces clameurs atroces
 Ce prêtre, ces brigands féroces,
 Quel contraste plus odieux !
 Ainsi, sont profanés les augustes mystères ;
 Ainsi, des scélérats, teints du sang de leurs frères,
 Prétendent honorer les cieux.

Malheureux ! c'en est trop ; respectez la vaillance
 De ces nobles martyrs descendus au cercueil :
 Vous outragez un roi désormais sans défense ;
 Vous outragez la France en deuil !
 La France, interrogeant ses funestes annales,
 A l'hymne de vos saturnales
 Ne répond que par des sanglots.
 Pourrait-elle oublier de récentes tempêtes ?
 Ah ! dans nos murs aussi l'anarchie eut ses fêtes,
 Et la révolte ses héros.

Les leçons du passé sont-elles donc perdues ?
 Faudra-t-il voir toujours, féconde en attentats,
 La discorde, ce monstre aux ailes étendues,
 Changer la face des états ?
 L'Espagne, ô Castellans ! à genoux vous implore !
 Les enfants du vainqueur du Maure
 Doivent-ils s'égorger entre eux ?
 O honte ! démentant vos aïeux intrépides,
 La hache des licteurs, en vos mains parricides,
 Remplacerait le fer des preux !

Ceux-là, ceux-là du moins, méritent notre hommage,
 Dont le bras s'est armé contre un pouvoir cruel ;
 Le sort les a trahis ; ces vrais fils de Pélage ,
 Défendant le trône et l'autel.
 Le sort les a trahis, mais leur mémoire est pure.
 De la haine et de l'imposture
 Qu'importe le lâche courroux !
 Près du sanglant théâtre où leur destin s'achève,
 Transfuge de la tombe, aux vainqueurs qui se lèvent
 Le Cid a donné rendez-vous.

Ce rendez-vous d'honneur ne sera pas stérile.

De tous côtés déjà des Vendéens nouveaux
Attestent leur épée et le saint évangile ;
 Déjà s'agitent leurs drapeaux.
Un autre *labarum* brille au sein de l'orage...
 Cénobite-guerrier (1), courage !
 Marche, les temps sont arrivés,
Invoque Jeanne d'Arc, et l'on dira peut-être :
« Par la main d'une vierge et par la main d'un prêtre,
 » Deux empires furent sauvés. »

(1) Le Trapiste.

La Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, 1822, n° 91, pp. 180-181.

1822

PETITION
des Artistes décrotteurs de Paris au comité directeur
des libéraux.

Les députés des décrotteurs,
Les plus zélés admirateurs
De vos doctrines libérales,
Viennent aujourd'hui, sans détours,
Pour faire cesser maints scandales,
S'appuyer de votre secours
Contre certains de vos confrères,
Qui, se moquant de nos misères,
Nous ont volé notre métier.
Dès que le moindre personnage
S'est enfoncé dans un borbier,
On dirait qu'ils prennent à gage
Aussitôt de le nettoyer.
Alors la tache la plus noire
Par un prodige merveilleux,
Devient une source de gloire
Dont on serait ambitieux.
Vous connaissez tous les souillures
Des *Riégos* et des *Pépés* ;
Ils les ont lavés des ordures
Dont ces messieurs étaient trempés ;
Et se servant d'une recette
Trouvée au code libéral,
Ils osent blanchir Lafayette,
Qui n'a de blanc que son cheval. ?
Pour ménager votre patience,
Nous devons passer sous silence
Le nom de bien d'autres clients
Que tous les savons de Marseille,

Malgré tous leurs soins et leurs veilles,
Ne pourront jamais rendre blancs.
Remplis d'un zèle infatigable,
Qui nous est préjudiciable,
Nos malins rivaux, par dépit,
Paralysent notre crédit ;
Et nous enlevant nos pratiques,
Qu'ils s'empressent de décrotter,
Ils nous feront tous désert
Insensiblement nos boutiques.
Même, qui sait si par leur art,
Ou par tout autre stratagème,
Ils n'enverront pas à Colmar,
A Béfort [sic], Saumur, Poitiers même,
Un cirage si fort luisant
Qu'on en ait la vue éblouie,
Et que cette entreprise hardie,
Du succès le plus séduisant
Bientôt après ne soit suivie... ?
Ah ! daignez, frères, nos amis,
Ecouter notre doléance,
Afin qu'il ne soit plus permis
Qu'à nous de décrotter en France.

(Suivent les signatures.)

*La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, 1822, n° 92,
pp. 215-216.*

Octobre 1822

LE DEVOUEMENT DES MEDECINS FRANÇAIS
ET DES SŒURS DE SAINTE-CAMILLE
[Fragment]

par M^{me} DUFRENOY

Un long cri de douleur descend les Pyrénées.
Fléau de Nouveau-Monde, un mal contagieux,
Sur les ailes du vent, porté vers d'autres cieux,
Est sorti tout à coup de sa prison flottante,
Au milieu de l'Espagne, héroïque et tremblante,
De ses noires vapeurs empoisonne les airs.
Dans Barcelone en deuil les temples sont déserts :
Sa voix et ses regards se tournent vers la France,
Vers ce pays d'honneur, de gloire et d'espérance.

Revue encyclopédique, 46^e cahier (octobre 1822), tome XVI, p. 176 (annonce de l'ouvrage de M^{me} Dufrenoy).

Octobre 1822

[COUPLET]

Chanté « à l'occasion de la fête civique qui a eu lieu à Madrid
le 24 [septembre 1822] pour célébrer l'anniversaire
de l'installation des cortès à l'île de Santo-Fernando »

Pour défendre la liberté chérie
Nous avons résisté à la bande parjure,
Et la victoire, fidèle à notre épée,
A couronné les défenseurs des lois.
Si l'odieux despotisme, vaincu par nous,
Ose élever une autre fois sa tête impie,
Oh ! ma patrie, nous volerons à ta défense,
Ou nous mourrons, ou nous te promettrons le triomphe.

Le Constitutionnel, 9 octobre 1822, p. 2.

Décembre 1822

CHANT D'UN ESPAGNOL
ODE

par L. M. FONTAN,
de Lorient

Entendez-vous gronder les foudres de la guerre ?
Espagnols, Espagnols, volez à la frontière,
L'étranger a paru :
Il croit entrer vainqueur dans l'Espagne asservie,
Qu'il en sorte vaincu !

Qu'il en sorte, emportant la haine de la terre,
Poursuivi par le ciel dont la sainte colère
Brisera son orgueil ;
Qu'il apprenne à ses rois, qu'il apprenne aux esclaves,
Qu'il n'est que deux destins lorsqu'on s'attaque aux braves,
La fuite ou le cercueil !

Partout a retenti le signal des alarmes,
Espagnols, levez-vous et saisissez vos armes,
Honte au lâche oppresseur !
Que de vos rangs serrés la masse impénétrable
Offre à l'indépendance un rempart formidable
De force et de valeur !

Des flancs du Nord vomie (1), une horde sauvage
Comme un torrent fougueux roule, inonde, ravage,
Souille vos champs sacrés ;
Opposez une digue à sa rapide course.
Que le torrent dompté rappelle vers leur source
Ses flots déshonorés.

O spectacle d'horreur ! le monstre des batailles
Se promène en hurlant parmi les funérailles

Et les glaives brisés.
 Jetant sur le combat des lueurs effrayantes,
 L'incendie, à grand bruit, de ses ailes ardentes,
 Fend les airs embrasés.

Voyez-vous des autels les farouches ministres ?
 Arrachons le bandeau qui de leurs fronts sinistres
 Voile la nudité :
 Quelle pâleur ! Lisons ces sanglants caractères :
 Oh ! que va découvrir de terribles mystères
 Notre œil épouvanté !

Lisons : le doigt divin menaçant et rapide
 Y traça le tableau de leur vie homicide
 Et de leurs attentats.
 Dans l'imbécillité d'une trop longue enfance
 Sous leur joug odieux rampèrent en silence
 Peuples et potentats.

« Lisons ! les Souverains, brûlant d'un saint délire,
 « Forçaient les nations à révéler l'empire
 « De nos injustes droits.
 « Eux-mêmes ils tremblaient enchaînés sur leurs trônes.
 Nos sacrilèges mains arrachaient des couronnes
 « De la tête des Rois.

« Des siècles écoulés interrogez l'histoire,
 Son inflexible arrêt charge notre mémoire
 « De hideuses fureurs ;
 « Et des bûchers, dressés par des prêtres infâmes,
 « Vers le ciel indigné montent avec les flammes
 Ses cris accusateurs.

« De la pitié plaintive étouffant les murmures,
 « Notre implacable rage inventa les tortures
 « Et fonda des cachots.
 « Les pages du passé sont pleines de nos crimes,
 « L'Espagne en frémissant fournissait les victimes ;
 « Nous donnions les bourreaux.

« Hélas ! aux jours heureux de l'antique ignorance,
 « Les tremblants Espagnols devant notre puissance
 « Fléchissaient les genoux.

« Nous étions tout pour eux, gloire, grandeurs, patrie ;
 « Nous ne sommes plus rien. Leur dignité flétrie
 « Leur a dit : levez-vous.

« Mais la Religion déployant sa bannière
 « Aux lugubres accents du tocsin funéraire,
 « Appelle ses soldats.
 « L'ange exterminateur parmi nous va descendre... »
 Insensés ! le tocsin que vous venez d'entendre,
 Sonne votre trépas.

Le fer de votre aspect délivrera le monde ;
 De la nuit du tombeau l'obscurité profonde
 Cachera votre nom.
 Et l'Eternel pour vous sera sourd, inflexible ;
 Ecoutez, écoutez, voici l'arrêt terrible ;
 Maudits : point de pardon.

Quel rayon, descendu de la voute étoilée,
 Eclaire d'un jour pur mon âme consolée ?
 Les ténèbres ont fui.
 Le soleil à flots d'or nous verse la lumière ;
 Le bonheur, loin de nous exilé par la guerre,
 Reparaît avec lui.

L'Espagne a relevé sa tête languissante ;
 Au soc du laboureur Cérès obéissante
 Vous livre ses trésors.
 Par cent canaux divers circule l'industrie,
 Et les tributs pompeux des arts et du génie
 Enrichissent nos bords.

Salut ! bords enchanteurs, délicieux rivages,
 Que ne viennent jamais les vents ni les orages
 Troubler votre horizon !
 Et du ciel protecteur éprouvant l'influence
 Puissiez-vous recueillir de gloire et d'abondance
 Une immense moisson !

(1) De la Russie. C'est l'idée formelle de l'Auteur.

L'Album, Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, tome VII, 1823, jeudi 5 décembre 1822, 114^e livraison, pp. 5-8.

Décembre 1822

LE CHANT DU DEPART

par DÉSAUGIERS

AIR : *Encore une Victoire.*

Soutiens du trône et de la foi,
 Une palme nouvelle
 Vous est offerte par un roi
 Dont on trahi la loi !...
 L'airain, le clairon, le beffroi
 Déjà partout sèment l'effroi...
 L'Espagne nous appelle !

Courons venger la loyauté
 De l'Espagnol fidèle,
 Et de l'espagnol révolté
 Punir l'impiété...
 Aux armes ! le gant est jeté...
 La blanche bannière a flotté
 Et l'honneur nous appelle !

Ce glaive dans nos mains remis
 Bientôt, troupe rebelle,
 Aux enfers qui les ont vomis
 Rendra nos ennemis...
 Soldats, nos serments l'ont promis...
 La gloire a revu ses amis ;
 La gloire nous appelle !

Oui ! poursuivons jusqu'au trépas
 La horde criminelle
 Dont la révolte armant le bras

Précède et suit les pas.
 Comment ne vaincrions-nous pas ?
 Un Bourbon nous mène aux combats,
 Un Bourbon nous appelle !

L'ange qui veille près d'Henri
 Sur nous étend son aile,
 Le roi-martyr nous a souri...
 Paix ! écoutez Berry !...
 Français, entendez-vous ce cri ?
 Au secours d'un frère chéri,
 Son ombre nous appelle !

Oui, défendons, ô mes amis,
 Cette tige immortelle ;
 Les étendards de Saint Louis
 Protégerons son fils ;
 Et si du combat entrepris
 La mort doit être le seul prix,
 Mourons, Dieu nous appelle !

Le Journal des débats politiques et littéraires, 30 décembre 1822 (Feuilleton),
 p. 1.

Le même poème fut publié sous le titre de « Chant de victoire » par *Le Réveil...*
 du 2 mars 1823 (n° 214), p. 4.

Décembre 1822

[QUATRAIN TROUVE
A LA PORTE DE L'ARCHEVEQUE DE TARRAGONE]

Réduits à l'extrémité
Sans pain, sans argent, sans pitance,
Les bandes *de la Foi* viennent chercher en France
L'espérance et la charité.

Le Constitutionnel, 26 décembre 1822, p. 2 (rubrique « Nouvelles d'Espagne » datées du 18).

Décembre 1822

AUX ROYALISTES
SUR LA PAIX OU LA GUERRE

par A. D....

L'un veut la paix, l'autre la guerre ;
Royalistes, rassurez-vous,
Laissez mesurer la carrière
Qui semble s'ouvrir devant nous.
D'un équivoque ministère,
Nous ne redoutons plus la voix.
Nous pouvons défendre nos Rois
Sans que d'ultra-bonapartistes
Nous nomment ultra-royalistes.
Au lieu de ces bras énervés
Dont nous connûmes l'impuissance
Des royalistes éprouvés
Sur nous agitent la balance.
Que de nobles *antécédents*
Leur donnent droit à nos hommages !
Plus ou moins vifs, plus ou moins lents,
Ils obtiendront tous les suffrages.
Notre gloire, notre repos,
Voilà leur but, leur espérance ;
Attendons avec confiance,
Car leur devise est dans ces mots :
Tout à mon Roi, tout à la France.

Le Journal des débats politiques et littéraires, 30 décembre 1822, p. 1,
(Feuilleton).

Janvier 1823

LETTRE

Renforcez bien dans vos culottes
Ce bout de chemise qui pend
Pour qu'on dise pas q'des patriotes
Ont arboré le drapeau blanc !

Le Réveil du 4 janvier 1823, p. 4.

Ces vers, cités dans article intitulé « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié ». étaient précédés de cet avertissement : « Le *Journal du Commerce* a gratifié le *vertueux Torijos* de plusieurs aulnes de drap tricolore et d'un grand nombre de paires de souliers par tout ce que la France a d'*honorable* et *industriels* ; le tout afin de vêtir proprement et décemment sa bande couverte des plus *héroïques* guenilles. Cet envoi était accompagné d'une lettre qui finissait ainsi [...] ».

Janvier 1823

LA JEUNE CATALANE
Elégie

par Alex. GUIRAUD

Sœur Camille, recevez-moi ;
Je veux vivre et mourir sous votre sainte loi.

Bien jeune et déjà seule, on me nomme Angéline ;
Je pleure mes parents que je n'ai pu sauver,
Et vous voyez une orpheline
Qui veut gagner le ciel, pour les y retrouver.

Esquif abandonné, je préviens le naufrage
A vos travaux sacrés je me voue à jamais.
Vous semblez redouter ma faiblesse et mon âge ?
Je suis forte... j'ai du courage :
J'ai vu mourir ma mère, et Gusman que j'aimais.

Avril se couronnait de ses fleurs les plus belles,
Quand ma mère me dit un jour :
Gusman doit aux autels te donner son amour
Lorsque le citronnier prendra ses fleurs nouvelles.

Elle ignorait, hélas ! qu'au sein de ces beaux lieux
Un horrible fléau s'amassait sur nos têtes.
Qu'il allait apparaître au milieu de nos fêtes
Et qu'il devait frapper ceux qu'on aimait le mieux.

Quel temps pour votre hymen, dit ma mère alarmée,
Lorsque la piété, la douleur et l'orgueil
Laissent passer la mort en silence et sans deuil,
Lorsque l'église sainte, aux fidèles fermée,
Repousse la prière, et même le cercueil.

C'en est fait, et la fièvre inégale et brûlante

Dans le même tombeau va nous ensevelir.
 Gusman la regardait ; il prend ma main tremblante,
 Et me dit : la vois-tu pâlir ?

Le mal l'avait saisie au sein de sa famille,
 Et son bras défaillant semblait nous repousser
 Et ses cris répétaient : qu'on écarte ma fille !
 Je veux mourir sans l'embrasser... !

Et moi, près de son lit, d'elle seule occupée,
 Profitant du désordre où flottait sa raison,
 Sur son front, sur ses mains, j'essuyais le poison ;
 C'est la première fois que je l'avais trompée.

Elle mourut sans moi... je la vis expirer,
 Et je l'aurais bientôt suivie
 Si Gusman ne m'eût dit : tu m'as donné ta vie,
 Conserve-la pour moi... C'était pour le pleurer !...

L'indomptable fléau nous atteignit ensemble !
 Je m'écriai soudain : Mon Dieu, je te bénis,
 Qu'au moins le tombeau nous rassemble !
 Mais Dieu ne voulut pas que nous fussions unis.

Quand le mal affaibli suspendit mon délire,
 Gusman n'était pas là pour mon premier sourire,
 Et je demeurai seule en ce lieu de douleurs !
 Nos citronniers pourtant avaient repris leurs fleurs.

Mon refuge est en vous, dans vos devoirs austères,
 O vous, que ma patrie accueille avec transport !
 Vous qui apportez, colombes salutaires,
 Le rameau consolant dans l'arche de la mort.

Des vierges sur mon front attachez la couronne,
 Et que vos saints travaux raniment ma langueur ;
 Seulement laissez-moi le nom de ma patronne
 Qui mit ce dessein dans mon cœur.

Annales de la Littérature et des Arts, Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
 118^e livraison [première semaine de 1823], tome X (1823), pp. 8-10.

1823 (janvier)

DON ANTONIO DE MARAGNON

par M^{me} Caroline de M.

Dieu le veut ! Dieu le veut ! tel est le cri de guerre
Du Trappiste inspiré qui s'arma pour son roi.
A l'appel de l'honneur viennent sous sa bannière
Se ranger aussitôt les soldats de la Foi.

Le noble Antonio, dans la fleur de son âge,
Aimait à signaler la force de son bras :
Souvent il apparut, comme un autre Pélage,
Superbe, et respirant l'audace des combats !

Il crut avoir payé sa dette à la patrie
Quand elle triompha du joug de l'étranger ;
Et jetant ses lauriers comme une herbe flétrie,
La gloire lui parut un rêve mensonger.

O Comminge ! O Rancé ! séduit par votre exemple,
Dans les murs d'un couvent il ne vit que le ciel ;
Et toujours prosterné sur le pavé du temple,
D'un cœur pur et soumis il priait l'Eternel.

Cependant, affaibli par une vie austère,
De ses jours languissants pâlisait le flambeau,
Quand la cloche ébranlée apprit au monastère
Que le moine héroïque approchait du tombeau.

Les frères éperdus suspendent leur prière ;
A leurs hymnes succède un silence pieux :
Le cénobite alors, étendu sur la pierre
D'une voix mourante profère ces adieux :

« Compagnons de l'exil ! je tombe au beau rivage

« Où le Ciel a placé le terme de mes maux.
 « A peine si j'entends au loin gronder l'orage
 « Ses bruits ne sauraient plus troubler mon doux repos.

« Pour la dernière fois l'image de Marie,
 « Dans toute sa splendeur se présente à mes yeux ;
 « Et quand je vais mourir, ma patronne chérie
 « Comme dans un port de salut me montre encor les cieux.

« Mais puisqu'avant le soir, fatigué je succombe,
 « Je n'ose réclamer le prix de mes labeurs :
 « Mes défaillantes mains n'ont point creusé la tombe
 « Où je vais déposer le poids de mes douleurs. »

Il a dit, et sa voix ne se fait plus entendre.
 Dans ces murs que remplit un calme solennel,
 Un doux rayon descend sur la tombe de cendre
 Et fait pâlir l'éclat des flambeaux de l'autel.

Un messager divin, penché sur la victime,
 Autour d'elle en priant promène un rameau d'or.
 A cet heureux signal le héros se ranime.
 « Ecoute, lui dit l'ange, il faut lutter encor.

« Le Ciel t'a refusé la palme du martyr ;
 « Mais de nouveaux lauriers vont naître sous tes pas.
 « Sauve de ses fureurs l'Espagnol en délire,
 « Et frappe le rebelle au milieu des combats.

« Déjà sont réunis tes frères d'armes ;
 « Un courage héroïque éclate dans leurs yeux :
 « Vas [sic] donc loin de ces murs repousser les alarmes. »
 A ces mots, il reprend son essor vers les cieux.

Antonio dédaigne une armure guerrière :
 La croix seule aujourd'hui sera son bouclier ;
 La croix, au sein des lys, brille sur sa bannière,
 Et dans les champs d'honneur précède son coursier.

On dit que sur le front du pieux solitaire
 N'étincelle jamais un casque protecteur :
 Un fouet est dans sa main, sa cuirasse est sa haire ;
 Son vêtement révèle un soldat du Seigneur.

Protégé par le Ciel, qu'a-t-il besoin du glaive
Pour semer devant lui l'épouvante et la mort ?
Peut-être en ce moment son triomphe s'achève,
Et le héros vainqueur proclame le dieu fort.

Lettres champenoises, 1823, 101^e lettre [janvier 1823], tome XII, pp. 60-66.

Janvier 1823

LE LION, LE SINGE ET LE RENARD

Un lion autrefois la terreur des forêts,
 Avait dans un combat reçu maintes morsures.
 Depuis lors il vivait en paix,
 Voulant guérir de ses blessures ;
 Quand un autre lion, son voisin, son parent,
 Vint troubler sa convalescence
 En réclamant son assistance
 Pour vider certain différent.
 Redoutant quelque'imprévoyance,
 Avant que de rien accorder,
 Des avis du conseil il voulut sans tarder
 Etayer son expérience.
 Le jour même il fut assemblé,
 Et bientôt chacun eut parlé
 Contre une pareille entreprise :
 Secourir autrui, c'est sottise,
 Quand soi-même on est accablé.
 Tout allait bien, lorsqu'en cette occurrence
 Le singe et le renard, animaux sans honneur,
 Apôtres fieffés d'impudence,
 Aux avis du conseil opposèrent le leur.
 Maîtres passés en fourberie,
 Nos coquins par de longs discours
 Prouvaient qu'en refusant un pareil secours,
 La gloire de l'état se trouverait flétrie.
 Bref, leur trahison prévalut
 Et la minorité conclut
 Que dès le lendemain on serait en campagne.
 On bâtissait déjà des châteaux en Espagne.
 Le méchant jouissait, le sage dépité
 Tremblant, mais sans reproche, attendait en silence
 L'inévitable conséquence

D'un parti qu'avec zèle il avait rejeté.
Qu'arriva-t-il ? ce qu'on devait attendre ;
Sans sauver son ami, le lion succomba ;
Mais en mourant il s'écria :
Avant d'aider autrui, songez à vous défendre.

Le Miroir des Spectacles, des Lettres, des Mœurs et des Arts, mardi 28 janvier
1823, pp. 3-4.

35

Février 1823

COUPLETS

Chantés à l'occasion du départ des gardes du corps pour l'Espagne

Air (de Roland) : Où vont tous ces preux chevaliers

Où vont ces fiers gardes du corps,
Des braves l'exemple et l'élite ?
Dans leurs yeux voyez ces transports,
Et ce fer que leur bras agite.
A l'appel du fils de Henri
Ils répondent par la victoire ;
De leurs rangs on entend ce cri,
Ce cri d'amour, ce cri de gloire :

CHŒUR

Tout à l'honneur, tout à Louis,
A nos serments toujours fidèles, (bis)
Jurons de mourir pour les lis.
Triomphe aux rois (bis), guerre aux rebelles (bis).

Des cris de la rebellion
Ont retenti les bords du Tage ;
Ils vont délivrer un Bourbon,
Un Bourbon guide leur courage.
En revoyant du Béarnais
Le berceau, riche en souvenance,
Ils sentiront leurs cœurs français
Battre d'amour et de vaillance.

Tout à l'honneur, etc.

Fiers Espagnols, valeureux Francs,
Ne formons plus qu'un peuple frère ;
Autour des lis serrons nos rangs,

Marchons sous la même bannière :
Vivent Louis et Ferdinand !
Tel sera notre cri de guerre ;
Ralliés au panache blanc,
Nous rendrons la paix à la terre.

Tout à l'honneur, etc.

A messieurs les capitaines des gardes.

Vous qui, plus près de notre Roi,
Pouvez lui peindre notre zèle,
Redites-lui bien qu'à sa foi
Tout garde sait mourir fidèle :
Lorsque nos frères vont venger
Et Ferdinand et sa couronne,
En France, comme à l'étranger,
Nous veillons tous auprès du trône.

Tout à l'honneur, etc.

Lettres champenoises, lettre 104 [février 1823], tome XII, pp. 151-152.

Février 1823

COMMENT ON S'IMMORTALISE

J'entends citer *Mina*, Ballesteros,
 Labisbal, Milans et Rorrijos,
 Battant, battus, toujours plein de courage,
 Sans qu'on me dise où sont, dans ce partage,
 Ces deux héros de l'île de Léon,
 Premiers fauteurs de la rebellion.
 Quoi ! Riégo, Quiroga sont tranquilles,
 Quand il s'agit de sabrer les *serviles* !...
 Certes ils sont pour le moins en défaut ;
 Serait-ce donc travailler comme il faut,
 Que de tirer les marrons de la braise
 Avec les mains des autres tout à l'aise,
 Puis se cacher ?... Le terme est un peu fort ;
 Mais prouvez-moi, s'il vous plaît, que j'ai tort,
 Quand nous voyons leur *valeur héroïque*
 Faire *faux bond* dans ce moment critique,
 Où bravement ces deux Guillaumes Tells
 Devraient gagner leurs brevets d'immortels.

Je m'exprimais ainsi sur ces *grands hommes*,
 Qui font honneur au grand siècle où nous sommes,
 Ayant, en vrais constitutionnels,
 Trahi leur roi, profané les autels.

Un libéral, témoin de ma colère :
 « Monsieur, dit-il, pour juger cette affaire
 « Avec sans froid, il faut examiner
 « Jusqu'à quel point on peut incriminer.
 « Or, apprenez le but que se propose
 « Un libéral, avant toute chose.
 « Il veut d'abord de l'argent, des honneurs,
 « En affectant le mépris des grandeurs.
 « Tant qu'il lui reste une fortune à faire,
 « Il doit toujours crier à l'arbitraire !

« A la révolte exciter les soldats.
 « Si ce moyen ne lui réussit point,
 « A son secours il invoque la dîme ;
 « *Pour parvenir, tout devient légitime ;*
 « Met en avant la *féodalité*,
 « Sans oublier le mot d'*égalité* ;
 « Jusqu'à ce que, grimpé sur tous les autres :
 « Messieurs, dit-il, *je ne suis plus des vôtres.*
 « Bein entendu que si, sur son chemin
 « Quelque danger se présente soudain,
 « A ce danger, pour peu qu'il le menace,
 « Très prudemment, il faut qu'il fasse place.
 « Cette tactique est un effet de l'art ;
 « *Riche, on ne doit plus courir de hasard.*
 «Voilà comment en ont usé nos maîtres,
 « Ces citoyens que vous appelez traîtres,
 « Et déloyaux dans leurs engagements,
 « Pour avoir fait trafic de leurs serments.
 « Eh quoi ! monsieur, le bonheur de la vie
 « Est-il ailleurs que dans notre industrie ?
 « Avez-vous vu des hommes libéraux
 « Se refuser à des serments nouveaux ?
 « Il faut croupir au sein de la matière
 « Pour méconnaître ainsi la lumière.
 « Mais vous ici, qui parlez sentiment,
 « Savez-vous bien ce que c'est qu'un serment ?
 « Vous aurez beau m'accuser de scandale,
 « Le serment n'est, en langue libérale,
 « Que du bras droit le simple mouvement,
 « Sans que le cœur s'y prête nullement.
 « Le côté *gauche*, sur ce point fort sévère,
 « Refusant net au *droit* son ministère.
 « Ce n'est qu'ainsi que nos représentants
 « Les plus connus par leurs rares talents,
 « Ont entassé richesse sur richesse,
 « Levant, baissant la main avec souplesse ;
 « Leur noble cœur s'est maintenu vacant,
 « Et de façon qu'au premier occupant,
 « Ils ont offert leurs services sans peine,
 « Pour s'exercer et rester en haleine,
 « Pour terminer, j'arrive à ces guerriers
 « Dont vous visez à ternir les lauriers,
 « A ces héros dont *l'heureuse patrie*

« Est, selon vous, en proie à l'anarchie.
 « En consommant leur insurrection,
 « Ils ont rempli leur saine mission ;
 « Peut-être eût-il fallu, pour vous complaire,
 « Que les auteurs uniques de la guerre
 « Imprudemment s'y fussent élancés,
 « Pour y périr aux postes avancés ?
 « Ou, ce qui mieux flatte votre caprice,
 « Qu'on les eût pris et traînés au supplice ?
 « Non, les héros de l'île de Léon
 « Ne suivront pas les trace de *Berton*.
 « Tel s'est sauvé d'une première chance
 « Qui s'est fait pendre en une autre occurrence.
 « Pour se soustraire à ce *désagrément*
 « Muni du prêt de chaque régiment,
 « Comme *Pépé*, chargés de l'escarcelle,
 « Ils se joindront à leur digne modèle.
 « Là, de plein droit, sans succès, sans remords,
 « Environnés de leurs braves consorts,
 « Dans un port sûr, à l'abri de l'orage,
 « Ils jouiront du fruit de leur *courage*.
 « En vain, *ailleurs* (1) les larmes couleront,
 « Peu leur importe, ils se divertiront.
 « Et puis, allez prêcher que la morale
 « Pour vous est tout, et que rien ne l'égale ;
 « Elle vous mène en poste à l'hôpital ;
 « Ce qui n'est pas du goût d'un libéral.
 « J'en suis fâché si je vous scandalise,
 « Voilà *pourtant comment on s'immortalise*. »

(1) En Espagne.

Lettres champenoises, 104^e lettre [février 1823], tome XII, pp. 179-182.

37

Février 1823

FABLE

par E. V.

Maître renard, las d'être roturier,
 Voulut aussi tâter de la noblesse ;
 C'est comme on sait un assez bon métier,
 Tout honorable et tout à la paresse.
 Au nouveau prince, il présenta une adresse,
 Lui vantant fort maint servie rendu,
 Au roi son père et maint trait de vertu,
 Dans le combats mainte et mainte prouesse ;
 Le tout fort joliment tourné
 En style adroit et fait pour plaire.
 Le Sire, homme assez débonnaire,
 En moins de rien eut ordonné
 Qu'au postulant il fut donné
 Le titre qui semblait devoir le satisfaire ;
 Et voilà mons renard marquis,
 Mais marquis de la Vulpinière.
 En un hôtel pompeux il change sa tanière,
 Il s'empresse à cacher sous de brillants habits
 Son poil qui commençait à tirer sur le gris.
 Mais que sont les quartiers, en eut-on même trente,
 S'ils ne sont point doublés de quelques bonnes rentes ?
 Comme l'ont dit Racine et Petitjean,
 Hélas ! qu'est l'honneur sans l'argent ?
 Nouvelle adresse au prince et nouvelle demande.
 Pour cette fois le modeste seigneur
 Tout simplement se recommande
 Aux bontés du monarque, et la seule faveur
 Qu'il ose désirer, pour combler son bonheur,
 Est d'avoir dans l'armée un poste assez honnête.
 Le moindre grade, un rien, la milice est son fait ;
 De tout enfin il sera satisfait,
 Pourvu qu'il porte l'épaulette.

Dupe encor d'un placet adroit
 A sa requête encor sa majesté fait droit.
 Vu qu'on ne peut, sans scandale
 Traiter un marquis en cadet,
 Le bon prince accordant plus qu'il ne demandait,
 Le nomme colonel dans sa garde royale.
 Quel bon métier en temps de paix,
 Que le métier d'homme de guerre !
 Il semblait être fait exprès
 Pour monsieur de la Vulpuinière,
 Aussi notre marquis le trouvait enchanteur.
 En effet, quoi de plus flatteur
 Que de passer l'année entière
 Très occupé à ne rien faire,
 Courir les champs dans la belle saison,
 Passer l'hiver en garnison,
 Des cercles et des bals faire en tous lieu les charmes ;
 Se voir chef de nombreux guerriers,
 Etre couronné de lauriers,
 Sans courir de dangers, sans les moindres alarmes,
 Et puis voir de vieux grenadiers
 Humblement vous porter les armes.

Jusque là tout allait au mieux,
 Mais voilà tout à coup, par un hasard fâcheux
 Que succédant à la paix bienfaisante,
 La guerre répand en tous lieux
 Son désordre et son épouvante.
 Le sultan des forets d'armer ses bataillons,
 Seigneur renard alors quitte la seigneurie,
 Abandonnant ses légions
 A quelque main plus aguerrie.
 « Excusez-moi, dit-il, mon âge est avancé,
 « De goutte, de douleurs, je suis embarrassé,
 « Je sens qu'il me faut ma retraite ;
 « Pour trancher net, je n'ai pas une tête
 « A courir les hasards en des pays lointains,
 « Et ces jeux ne me plaisent guère,
 « Je ne sais quant à moi, tuer que des lapins ;
 « J'aime la chasse, et point du tout la guerre. »

L'Album, Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, tome VII, 1823, mardi 25 février 1823, 130^e livraison, pp. 389-391.

Février 1823

AUX CENT MILLE FRANÇAIS
QUI VONT DELIVRER LE ROI D'ESPAGNE

[extrait]

par Alphonse FAYOL,
étudiant en droit

Que dis-je ? elle a sonné l'heure de la vengeance,
Sur l'Espagne se lève un jour libérateur ;
Louis, du haut du trône où règne sa puissance,
Fait entendre aux Français le vieux cri de l'honneur ;
L'Espagne à cette voix a frémi d'espérance :
Elle sera vengée, et ce glaive sauveur
Lui rendra les Bourbons qu'elle doit à la France.
Ainsi vont reverdir les palmes de Rocroi !
Jaloux d'unir leur gloire aux gloires d'un autre âge,
Nos lis redemanderont les jours de Fontenoi [sic] :
Saluez ces beaux jours, ô vous dont le courage
S'anime aux fiers accents de nos clairons guerriers ;
Jeunes, vos bras n'ont jamais cueilli de lauriers,
Le premier vous attend sur les rives du Tage.
Et vous dont l'héroïsme a consacré le nom,
Vieux soldats, fils aînés de la victoire,
Consolez-vous, ce dieu gardait à votre gloire
L'honneur de triompher sous les yeux d'un Bourbon.
Quand le dominateur de l'Europe asservie
Aux fidèles enfants de l'antique Ibérie
Jadis voulut ravir le sceptre de ses rois,
Il trouva des tombeaux aux pieds des Pyrénées,
Et devant le lion ses aigles étonnées
Semblèrent reculer pour la première fois.
Mais aujourd'hui, Français, des héros nous demandent,
Dans les champs de la Foi, des frères nous attendent ;
Défenseurs des Bourbons, nos drapeaux sont amis.

L'honneur doit triompher où succombe le crime ;
Pour ravir à la mort la royale victime,
Où l'aigle recula pénétreront les lis.
Que par vos seuls bienfaits le monde vous admire,
Soldats, allez longtemps il sut vous redouter,
Assez longtemps le glaive a frappé pour détruire,
 Qu'il frappe pour ressusciter.
Voyez-vous dans vos rangs s'avancer l'héroïne
 De la cité du douze mars ?
C'est l'ange protecteur de qui la main divine
Vient pour les saints combats bénir les étendards.
A vos côtés, je vois briller le blanc panache
Sur le front glorieux du héros du Midi ;
Je vois flotter encor ces cornettes sans tâche
Qui guidaient les Français dans les plaines d'Ivri [sic].
Digne fils d'un Bourbon, vole aux champs de la gloire,
Marchez sous ses drapeaux, magnanimes soldats :
J'entends, j'entends l'airain tonner dans les combats,
Bientôt nous l'entendront tonner pour la victoire...

Lettres champenoises, 106^e lettre [février 1823], tome XII, pp. 210-212.

39

Février 1823

LA BATAILLE
Fragment imité de Schiller

par A. BIGNAN

Emules du sombre nuage
Dont les flancs recèlent l'orage,
Voyez ces bataillons sanglants,
Messagers des destins du monde,
D'une plaine immense et féconde
Inonder les sillons sanglants
Leur regard immobile est baissé vers la terre,
Et leur silence affreux semble appeler la guerre,
Mais aux premiers flux du soleil,
Sur le sommet de la montagne,
Les drapeaux étrangers que la mort accompagne,
Tout à coup ont dressé leur flottant appareil.
Entendez-vous frémir dans l'armée ennemie
Ces drapeaux menaçants, ces clairons meurtriers ?
Combien leur sauvage harmonie
Agite le cœur des guerriers !
« Mes frères, disent-ils, quand le tonnerre gronde,
« Recommandons notre âme à la bonté de Dieu ;
« Que nos embrassements échangent leur adieu.
« Nous devons nous revoir, mais non plus dans ce monde. »
Partout les dés d'airain, arbitres des batailles,
Loin du bronze enflammé lancent les funérailles ;
On frappe, on est frappé ; le fer croise le fer.
Un soldat tombe, un autre se relève...
La nuit n'arrête pas les ravages du glaive ;
Le pied glisse en foulant les cadavres épars,
Et le sang à flots noirs jaillit de toutes parts...
La victoire plane incertaine...
De ces belliqueuses fureurs

Quand le soleil naissant éclairera la scène,
Liberté, seras-tu du parti du vainqueur ?

Le Miroir des spectacles, des mœurs et des arts, 17 février 1823, n° 753, pp. 3-4.

Février 1823

LE CHANT DES SOLDATS
OU LA CHAMPENOISE
[Fragments]

par S. M.

Bientôt les ARMEES de la foi
Qu'encourage notre présence, etc.

.....
Mais voyez donc les ennemis
Que la démence nous oppose
Comblant les crimes qu'ils ont commis, etc.

Le Miroir des spectacles, des mœurs et des arts, 17 février 1823, n° 753, p. 4.

Ce texte fut reproduit, en guise de raillerie, à partir du *Journal des Troyens* avec le commentaire suivant : « le premier vers nous rappelle une réponse assez plaisante. Un poète que le cœur seul faisait chanter, avait mis dans une chanson le vers suivant :

MARIE-Thérèse qu'on aimait, etc.

Quelqu'un lui ayant fait observer que *Marie-Thérèse* ne pouvait entrer dans un vers : Apprenez, répondit-il en se fâchant tout rouge, que Marie-Thérèse pouvait entrer partout ».

41

Février 1823

LE PAUVRE VIEILLARD
Elégie sur la guerre d'Espagne de 1809

par A. BIGNAN

Bella, horrida bella (VIRG.)

Quel est sur ce lit de douleur
Cet homme aux blancs cheveux qui descend vers la tombe ?
Il se plaint, il souffre, il succombe
Sous le double fardeau de l'âge et du malheur.
Cet homme aux blancs cheveux maudit le nom du père ;
Car il a vu son fils, s'arrachant à ses pleurs,
Marcher, bien jeune encor, aux plaines de la guerre
Sous l'étendard aux trois couleurs.
Dans quel triste abandon a gémi sa tendresse,
Depuis qu'au rivage espagnol
L'aigle du conquérant précipita son vol !
Déshérité du fils, appui de sa faiblesse
Il reste seul avec ses maux,
Comme un vieux chêne mis en poudre
Qui ne conserve sous la foudre
Qu'un front dépouillé de rameaux.
Le pâle désespoir, depuis près de sa couche,
Veille, et ces mots plaintifs s'exhalent de sa bouche :
« O Charles ! pour toujours m'as-tu fait tes adieux ?
« Avant de te revoir faudra-t-il que je meure ?
« Faudra-t-il qu'à ma suprême heure
« Ta main ne ferme pas tes yeux ?
« Tes soins consolateurs entouraient ma tendresse ;
« Tu versais le bonheur sur mes jours embellis ;

« Pauvre, je dédaignais une vaine richesse ;
 « La richesse d'un père est l'amour de son fils...
 « Je t'appelle, et l'écho répond seul à mes cris.
 « Où sont nos entretiens, charmes de la veillée,
 « Le travail du mati, la prière du soir,
 « Et le banc où tous deux sont l'épaisse feuillée
 « Devant les feux du jour nos venions nous asseoir ?
 « Charles ! qui me rendra ton zèle
 « Jeune soutien de mes vieux ans ?
 « Qui me rendra ta main fidèle,
 « Ferme appui de mes pas tremblants ?

 « Au pied du saule dont l'ombrage
 « Pleure encor ton départ, ton départ sans retour,
 « Un jeune homme à mes yeux apparut l'autre jour...
 « Ses traits m'offraient les tiens, son âge était ton âge,
 « De son vieux père aveugle il dirigeait les pas.
 « Jadis à ce tableau j'aurais trouvé des charmes ;
 « Je détournai les yeux, je répandis des larmes
 « Et vers mon toit désert, je revins seul, hélas !

« Depuis ce jour fatal, à mon lit de souffrance,
 « Pâle et mourant je languis enchaîné...
 « Tout périt dans mon cœur, tout jusqu'à l'espérance,...
 « Chaque matin pour moi se lève infortuné,
 « Mon réveil n'a plus ta présence !...

« Le jour où du départ le belliqueux signal
 « T'entraîna dans les camps loin du hameau natal,
 « Tu me dis en pleurant : « Séchez vos pleurs, mon père !
 « Quand le soleil de juin, versant ses rayons d'or,
 « De nos blés jaunissant murira le trésor,
 « Vous ne m'attendrez plus sous le toit solitaire ! »
 « Nos blés sont déjà murs et je t'attends encor !...
 « Nul écrit de ta main chérie
 « N'est venue dissiper mon paternel effroi !...
 « Sous les cieus brûlants d'Ibérie
 « Mon cœur épouvanté s'élance près de toi.

« Je vois tous les périls amassés sur ta tête,...
 « J'entends tonner de Mars la sanglante tempête ;
 « Tu voles, tu combats, tu péris en héros,
 « Et ton dernier regard salue encore la France...

« Faut-il donc, o mon fils, qu'un intervalle immense
 « S'élève entre nos deux tombeaux !

« Avant de te revoir, le Ciel veut que je meure ;
 « O Charles ! pour toujours j'ai reçu tes adieux
 « Et ta main, à ma suprême heure,
 « Ne me fermera pas les yeux. »

C'est ainsi qu'un malheureux père,
 Tout seul en présence du sort,
 Sur la couche de la misère
 Soupirait le chant de la mort.

Bientôt des bords du Tage aux rives de la Seine,
 Un bruit sinistre et sourd, messenger de revers,
 Annonce qu'un seul peuple a repoussé la chaîne
 Du soldat, roi de l'univers.

Les Français reviendront trahis parla victoire,
 Mais non trahis par la valeur ;
 Car toujours leur constance illustre le malheur,
 Et pour eux la défaite est encore la gloire.
 Instruit de leur retour, le vieillard gémissant,
 Tel qu'un spectre animé se lève languissant,
 Se traîne au devant d'eux, s'arrête et sa paupière
 De loin, malgré ses pleurs, reconnaît leur bannière...
 Dans leurs rangs incomplets il compte les soldats ;
 Il redemande Charles à sa troupe fidèle ;
 Il le cherche des yeux, de ses cris il l'appelle,
 Mais Charles ne lui répond pas.
 Pauvre vieillard, la mort, dans tes veines errante,
 Tout à coup vient frapper tes sens anéantis,
 Et les derniers soupirs de ta bouche expirante,
 Murmurent encore : O mon fils !...

Charles, jeune martyr d'un sublime courage...
 Tu ne péris pas seul... Combien d'autres guerriers,
 Exilés sur les bords du Tage,
 Ne reverront plus leurs foyers !
 Au salut de la France immolent-ils leur vie ?
 Ils meurent pour un homme et non pour la patrie...
 Cet homme n'est-il pas rassasié d'exploits ?
 Son front n'est-il pas ceint de palmes immortelles ?
 De la messagère aux cent voix

N'a-t-il pas fatigué les ailes ?
 De l'éclat de son nom l'univers est rempli.
 Vainqueur à Marengo, vainqueur à Rivoli,
 Il se crée en un jour une longue mémoire ;
 Dans leur royal cercueil l'ombre des Sesostris
 Se réveille au bruit de sa gloire,
 Et le beau soleil d'Austerlitz
 Escorte de ses feux le char de sa victoire.
 Son glaive lassé du repos
 A donc toujours besoin de triomphes nouveaux !...
 Mais voit-il l'Espagnol, amant de l'esclavage,
 Au devant de son joug lâchement accourir ?
 Le peuple de Cortès, l'héritier de Pélage
 Sur le tombeau du cid a-t-il peur de mourir ?
 Malheur à l'insensé qui prépare à la France
 Un immense avenir et de honte et de deuil !
 Bientôt, précipité du haut de son orgueil,
 Lui-même dans sa chute, expiera sa démente,
 Il croit bâtir un trône... il se creuse un cercueil...
 Sur un fragile appui l'ambitieux se fonde ;
 Le Ciel veut-il l'abattre ? il n'a qu'à le toucher.
 Ce géant, à l'étroit dans les bornes du monde,
 Où mourra-t-il ? Sur un rocher !...

L'Album, Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, tome VII, 1823, vendredi
 28 février 1823, 131^e livraison, pp. 413-417.

Février (?) 1823

PERE DES CIEUX

Père des Cieux
Donne au soldat ce valeureux courage
Qui fit jadis d'un héros un martyr,
Et que l'Espagne ait enfin l'avantage
De savoir vaincre, et s'il le faut mourir.
 Pour la patrie,
 Pour le seigneur,
 Donner sa vie,
N'est-ce pas un bonheur.

L'Album, Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, tome VII, 1823, mercredi
5 mars 1823, 132^e livraison, p. 23

Ces vers étaient repris du *Journal de Marseille*.

Février (?) 1823

AUX MÂNES DE MAZEL
Poème

par M. PICHALD

Dans un temple fameux, des savants visité,
Où les amis d'un art cher à l'humanité
Viennent interroger l'oracle d'Epidaure,
Sur les autels du dieu que son génie adore,
Un jeune homme apportait un encens préféré ;
Des vains plaisirs du monde il vivait séparé ;
Et dans l'ombre des nuits, sa vigilante étude
Du temple déserté troublait la solitude.
On eut dit que son cœur pressentait ses destins ;
Il admirait surtout, dans les siècles lointains,
Le périlleux voyage et le triomphe antique
D'Hippocrate , partant pour secourir l'Attique,
Et dans le Parthénon, auprès des immortels,
Héroïque sauveur, conquérant des autels.
De ce grand souvenir, troublé dans sa retraite,
Il pleurait ; et ses pleurs, que la gloire interprète,
Présageaient aux mortels, qui devaient le bénir,
Un nom français de plus, jeté dans l'avenir.

Quel long cri de douleur, du sein des Pyrénées
A frappé tout à coup nos villes consternées !
Quel désastre succède à ces tristes débats
Qui de l'Espagne, encor sanglante des combats,
Opprimaient les enfants ! – Parti du nouveau monde,
Un fléau redouté, contagieux, immonde,
Entrant, ô Barcelone, dans tes ports imprudents,
Vient de Montézuma venger les descendants.

Un sommeil convulsif, des visions funèbres,
D'involontaires cris, jetés dans les ténèbres,

Sont du mal dévorant les noirs avant-coureurs.
 Dans les flancs où bientôt s'allument ses fureurs,
 D'un sang empoisonné les flots ardents bouillonnent ;
 L'œil s'enflamme et s'éteint ; des pleurs sanglants sillonnent
 De sombres traits, couverts d'une horrible pâleur,
 Et la tombe est neuf jours fermée à la douleur.
 Quelquefois, rappelant son âme fugitive,
 Le malade, ô surprise ! au mal qui le captive
 Echappe, environné d'indices consolants ;
 De sa tombe trompée, il s'éloigne à pas lents,
 Sourit aux bois, aux champs, au jour qui vient d'éclorre,
 Et, séduit par l'éclat dont son front se colore,
 Au banquet du bonheur, convive inespéré,
 Revient s'asseoir !... Soudain le fléau déclaré
 Ressaisit la victime à sa fureur ravie,
 Et l'enlève au milieu des regrets de la vie.

 Tout s'isole, tout fuit à l'aspect du danger ;
 Au foyer domestique on se dit étranger.
 La Loi perd son pouvoir devant la mort prochaine ;
 L'Amour se glace et meurt ; l'Amitié rompt sa chaîne.

 Où sont, reine des mers, tes plaisirs si vantés,
 Et ton luxe orgueilleux, et tes cieux enchantés,
 Ta fortune, qu'on vit hier florissante,
 S'appuyer fièrement sur l'ancre commerçante,
 Ces jeux, enfants du Maure, en tes murs descendus
 Et ce peuple d'amants dans l'ombre répandus,
 Et ces chants que le soir des guitares amies
 Soupiraient sur le seuil des beautés endormies ?
 Tout à fui. Seul, troublant le silence des airs,
 Gémit l'airain funèbre, et de leurs toits déserts,
 Des mortels qu'ont proscrits de sinistres symptômes,
 S'échappent dans la nuit, homicides fantômes.
 L'enfant, cherchant un lait par le fléau tari,
 Dévore innocemment le sein qui l'a nourri ;
 Pou détourner du mal l'atteinte meurtrière,
 Au seuil du temple en vain se traîne la prière ;
 Le prêtre, en élevant l'holocauste immortel,
 Holocauste lui-même, est tombé sur l'autel.

 Tous allaient succomber, mais un cri d'espérance
 S'est élevé soudain du côté de la France ;

Le monstre a reconnu ce mortel que jadis
 Il n'osa pas attendre aux portes de Cadix*.
 Tros Français, sous ce chef de la sainte entreprise,
 Marchent vers la cité par le fléau surprise.
 L'un, dans nos jours récents de gloire et de malheurs,
 Ranimait, conservait à la patrie en pleurs
 Nos héros mutilés, débris de la victoire** ;
 L'autre, d'un art divin fier d'agrandir l'histoire,
 Sous les feux du tropique exilant son vaisseau,
 Avait étudié le monstre en son berceau***.
 Le dernier, ô destin, ô gloire périlleuse,
 Que célèbre en pleurant ma tendresse orgueilleuse !
 C'est toi, jeune Mazet ! dans l'âge du bonheur,
 De ce mortel danger tu viens chercher l'honneur.
 En vain s'offre à tes yeux une sœur en alarmes
 Le destin délaissé près de ta mère en larmes ;
 En vain d'un mal secret tes pas sont ralentis****.
 Les voilà, ces honneurs par ton cœur pressentis,
 Ce sublime avenir, dont tu rêvais l'image,
 Devant le dieu d'Athènes offerts à ton hommage !

Mais s'armant d'un courage à la terre étranger,
 Quelles femmes près d'eux accourent se ranger ?
 N'ai-je pas dans leurs mains vu briller la croix sainte ?
 O vous, qu'enlève au monde une pieuse enceinte,
 Le monde espère en vous, en vos soins, en vos pleurs,
 Et pour vous attirer vous montre ses douleurs.
 Partez, d'un peuple entier l'amour vous accompagne ;
 Intéressez le Ciel au salut d l'Espagne.

Déjà de nos guerriers le cercle rigoureux
 S'ouvre aux libérateurs, se referme sur eux ;
 Il marchent, et calmant l'effroi pusillanime,
 Font passer dans les cœurs l'espoir qui les anime.
 Le fléau devant eux signale son pouvoir ;
 De ses mortels débris s'empare leur savoir ;
 Déjà leurs yeux, frappés de clartés salutaires,
 Ont du mal exotique entrevu les mystères :
 Sous leur art triomphant le monstre se débat,
 Et deux héros frappés tombent dans le combat.
 Mais tous deux, méprisant des atteintes peu sûres,
 Méditent la victoire en leurs propres blessures,
 Et poursuivant bientôt d'un pas plus affermi,

Armé de ses secrets, l'invisible ennemi,
 On les voit des palais parcourir le silence,
 Passer sur les trésors jetés par l'opulence,
 Sous le chaume indigent prodiguer leurs bienfaits ;
 Et de leur art savant secondant les effets,
 Les compagnes du Christ, saintes auxiliaires,
 Avec tous les dangers se trouvent familières ;
 Près du lit du malade, au seuil religieux,
 Combattent tour à tour le mal contagieux,
 Consolent le mourant à l'heure suprême
 Et du désespoir sombre étouffent le blasphème.

L'un de ces malheureux, sur sa couche de mort,
 Mêlait au mal cruel les tourments du remord.
 O Delmance ! ô Français ! que ma fureur impie
 Massacra sans pitié, c'est ta mort que j'expie !
 Disait-il ; et ces mots, et ce nom répété,
 De la sœur qui le sert troublent la charité,
 Font trembler dans ses mains la coupe salutaire...
 Mais bientôt, de son Dieu baisant le signe austère,
 Elle poursuit sa tâche, et son zèle obstiné
 Veille pieusement près de l'infortuné ;
 Lui parle d'espérance et d'avenir prospère
 Lui dérobe ses pleurs... Delmance était son père.

Enfin renaît l'espoir, enfin de toutes parts
 L'aurore du salut brille dans ces remparts ;
 C'en est fait ; par degrés se referme la tombe ;
 Du fléau chaque jour s'appauvrit l'hécatombe ;
 Et respirant enfin de tant de maux soufferts,
 Aux penchants démentis les cœurs se sont rouverts.
 Mis le monstre vaincu tout à coup se ranime,
 Et demande en fuyant une grande victime.
 O muse, d'un ami suivons les derniers pas,
 Et retenons nos pleurs pour dire son trépas.

Lorsqu'abusant du sort un conquérant célèbre
 Vint imposer sa race aux fiers enfants de l'Ebre,
 L'intrépide Alvarès du glaive et de la croix
 S'arma pour la patrie et la cause des rois,
 Et Saragosse en pleurs le vit dans ses murailles
 Avec un peuple entier chanter ses funérailles.
 Alors sa veuve en pleurs, dans ce deuil solennel,

Ceignit son dernier fils du glaive paternel,
 Et le jeune Espagnol, fier de sa ville en cendre,
 Attestant le grand Cid dont on le fait descendre,
 Contre le nom Français, sur son glaive fumant,
 D'une haine éternelle inscrivit le serment.
 Aujourd'hui Barcelone, ô destinée amère !
 Le retient dans ses murs, captif avec sa mère ;
 Sa mère, succombant sous le mortel poison,
 Voit pour elle d'un fils se troubler la raison,
 Et deux fois du fléau croit sentir la colère.
 Dans ce double péril, quelle main tutélaire,
 Quels amis l'oseront secourir ? – Des Français !
 Le plus jeune d'entre eux aspire à ce succès ;
 A l'homicide asile il aborde sans crainte,
 Combat la mort, au front de la victime empreinte,
 En triomphe, et bientôt conduit un fils heureux
 Sur le sein maternel, qui n'est plus dangereux.
 O quel spectacle alors succède à tant d'alarmes !
 Et le jeune étranger laissait couler ses larmes :
 Une mère à ses pieds bénit son art vainqueur...
 Reverra-t-il la sienne ? Il s'excuse, et son cœur
 S'ouvre aux doux souvenirs, si chers à son enfance,
 Hélas ! et le fléau le trouve sans défense.
 Des heureux qu'il a faits le héros occupé,
 N'aperçoit qu'à leurs pleurs que lui-même est frappé,
 Et déguisant le mal qu'en son sein il recèle,
 Sur leur destin encore les rassure, et chancèle.
 Puisse-t-il sans retour n'être pas condamné,
 Et goûter un bonheur que son art a donné !
 Français, qu'avec amour Barcelone proclame,
 Saintes sœurs accourez ; un ami vous réclame.
 N'auriez-vous pour lui seul que des vœux superflus ?
 Mais la gloire, pour lui, n'attendait rien de plus.
 Sur des bords étrangers, victime auguste, il tombe :
 Tout un peuple sauvé s'incline sur sa tombe ;
 Le descendant du Cid, pleurant ce grand trépas,
 D'une mère encor faible y conduisit les pas,
 Bénit le nom Français, et sa voix solennelle
 Démentit le serment de la haine éternelle.

O vous qui de la France, un cyprès à la main
 Et d'honneurs entourez, reprenez le chemin,
 Vous, d'un jeune héros compagnons magnanimes,

Aux cris admirateurs des peuples unanimes,
 Venez ; la rance attend ses Belzunces nouveaux ;
 A sa double tribune, illustrant ses travaux,
 Déjà sa main suspend les palmes préparées
 Qui destinent vos fronts, héroïnes sacrées.
 Passant devant la gloire en détournant vos yeux,
 Vous semez sur la terre et recueillez aux cieux.

Et moi qui sur les bords de l'Isère attristée,
 Chercherai d'un ami la trace regrettée,
 Je jetterai des fleurs à ses mânes absents.
 O ma lyre, faut-il que tes premiers accents
 Soient un hymne funèbre offert à ta jeune ombre !
 Devant les monuments de nos exploits sans nombre,
 Je dirai, consacrant son immortalité :
 « Salut, jeune héros, mort pour l'humanité ;
 « La patrie, élevant sa voix reconnaissante,
 « Se pare avec orgueil de ta palme innocente.
 « Vois des fils d'Apollon le sénat immortel,
 « Près du grand Hippocrate, édifier l'autel
 « Où viendra de nos fils l'orgueil patriotique,
 « A ta gloire récente unir sa gloire antique.
 « Par ton exemple instruit, l'héroïsme français
 « Tentera sur tes pas de plus justes succès ;
 « Les mères, entourant l'autel qui nous rassemble,
 « Demanderont au Ciel un fils qui te ressemble,
 « Et diront, consacrant ton immortalité :
 « Salut, jeune héros, mort pour l'humanité ! »

* M. le docteur Pariset, qui en 1806 sur envoyé à Cadix où régnait la fièvre jaune, le fléau cessa à son arrivée.

** M. François, médecin des armées.

*** M. le docteur Bally, qui a longtemps habité Saint-Domingue.

**** Le jeune Mazet était malade en partant pour Barcelone.

La Muse française [2^{ème} livraison, février (?) 1823], tome 1, 1823, pp. 67- 76.
 Cf. supra, septembre 1822.

Mars 1823

EN AVANT
[Fragment]

par P. LEDOUX

Sous l'étendard d'Henri-Quatre,
Donnant l'exemple à son fils,
Avec orgueil va combattre,
Le vieux soldat d'Austerlitz

L'écho du Parnasse, 2^o année, n^o 3, mars 1823, p. 522

Mars 1823

LES BOURBONS SONT ENCOR LA !
*Couplets chantés dans un repas des gardes du corps
 la veille de leur départ pour l'armée.*

Air : La Garde royale est là !

Partez ; Dieu vous accompagne ;
 Partez, valeureux guerriers.
 Allez, en sauvant l'Espagne,
 Sauver vos propres foyers.
 Sur les saintes destinées
 Des Bourbons qu'on exila,
 En deçà des Pyrénées
 Toujours notre amour veilla :
 Au-delà,
 Des Bourbons sont encor là.

Quatre-vingt-treize est en route ;
 Courrez ; arrêtez son vol.
 Vous savez pourquoi sans doute
 Il veut se faire Espagnol :
 Trente ans, sur les droits de l'homme,
 Dans la France il sommeilla ;
 Mais, sortant d'un si long somme,
 Le dormeur se rappela
 Qu'au-delà,
 Un Bourbon règne encor là.

Près du berceau d'Henri Quatre
 Avant peu vous passerez :
 Vous sentirez vos cœurs battre ;
 C'est sentir que vous vaincrez.
 Il se réveille et vous crie :

Vous que l'honneur enrôla,
 Songez à votre patrie,
 Au captif qu'on immola ;
 Au-delà,
 Un captif est encor là.

Flottez, bannière sans tache ;
 Les destins sont accomplis :
 La victoire se rattache
 Au noble drapeau des lis.
 Amis, si quelqu'un demande
 Quel héros l'y fixera
 En montrant qui vous commande
 Chacun de vous répondra :
 Le voilà,
 Un Bourbon n'est-il pas là ?

Des Rois secourez la fille :
 Pour des jours plus fortunés
 Vers le trône de Castille
 Ses pas semblaient amenés.
 Comme il a flétri ses charmes
 Ce crêpe qui les voila !
 Dans ce sein trempé de larmes
 Il se pourrait... Sauvez là [sic] !
 Sauvez là [sic] !
 Qu'un Bourbon soit encor là.

Quand la paix au doux sourire
 Vous prescrira le repos,
 Qui de vous ne pourra dire
 Avec l'orgueil d'un héros :
 D'un Roi, par delà Bayonne,
 Tout l'empire s'ébranla ;
 Mais pour raffermir son trône,
 Un jour l'honneur m'appela,
 Et voilà,
 Qu'un Bourbon est toujours là.

Mars 1823

[QUATRAIN TRADUIT DU CHINOIS]

Peuple, qui ne m'écoutez guère,
Écoutez-moi, peuple..... (1),
Je viens vous roucouler la guerre,
Ne vociférez pas la paix.

(1) Il manque ici un mot qu'on ne peut dire, et qui cependant est français

Le Miroir des Spectacles, des Lettres, des Mœurs et des Arts, samedi 15 mars
1823, p. 4.

Mars 1823

LE REVEIL DES ROIS

par D'AVANNES

Réveillez-vous, maîtres du monde,
 Par de vils flatteurs endormis !
 Au bruit de la foule, qui gronde,
 Reconnaissez vos ennemis.
 De toutes parts j'entends l'impie
 Proclamer ses funestes lois ;
 Roi, vous dormez quand il s'écrie :
 « La guerre à Dieu ; la guerre aux Rois. »

Dans un roi, tous les rois ensemble
 Ont vu leurs sceptres avilis :
 Sur Ferdinand l'Europe tremble,
 Pour ne pas avoir vengé Louis.
 Un roi dans les fers vous supplie ;
 Réveillez-vous à cette voix.
 Réveillez-vous ! car on s'écrie :
 « La guerre à Dieu ; la guerre aux Rois. »

D'un trône, miné par le crime,
 La chute rompt votre sommeil :
 Vous étiez au bord de l'abîme,
 Frémissez, à votre réveil !
 Rois, qu'une longue léthargie
 A privés de vos plus beaux droits,
 Ne dormez plus quand on s'écrie :
 « La guerre à Dieu ; la guerre aux Rois. »

Français, un Bourbon vous appelle :
 Déployez vos nobles drapeaux !

Punissez la horde rebelle,
Qui veut troubler notre repos.
Marchez où l'honneur vous convie.
Qu'au bruit de vos vaillants exploits
Il tremble celui qui s'écrie :
« La guerre à Dieu ; la guerre aux Rois. »

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, 4 avril 1823
(n° 94), p. 3.

Mars 1823

LE BERCEAU

Hommage d'un soldat français au berceau d'Henri IV

Dans ce donjon, que de son vert feuillage,
 Avec respect, le lierre a couronné,
 Guidés mes pas blanchis par le voyage !
 Le Béarnais ici n'est-il pas né ?
 Pour ses enfants je sais aimer et battre :
 A leur santé je bois mon vin sans eau...
 Je suis Français, soldat, et d'Henri –Quatre,
 Je puis voir le berceau.

Le voyez-vous sous le pampre champêtre,
 Sous le laurier au rameau protecteur ?
 Le voyez-vous cet enfant qui doit être
 Un vert galant, un héros, un buveur ?
 L'amour sourit en voyant comme il tette [sic],
 Au lieu de lait, le jurançon nouveau ;
 La France attend, et la gloire en goguette
 Veille sur son berceau.

Auprès de lui son de son triste hyménée,
 La jeune mère oubliant le destin,
 Ici, peut-être, et moins infortunée,
 Elle épiait son sourire enfantin...
 Quels souvenirs naissent à cette image... !
 Nous avons vu, dans un temps plus nouveau,
 D'autres malheurs et le même courage
 Près d'un autre berceau.

O bon Henri, que sans crainte il sommeille
 L'enfant chéri qui nous rend ton beau nom !
 A ses côtés, la fidélité veille.
 Il est à nous, c'est notre nourrisson.

Sa blanche aigrette, avec ardeur suivie,
Un jour aussi sera notre drapeau...
En attendant, des palmes de l'Ibérie,
 Ombrageons le berceau.

L'Eclair... du 27 avril 1823 (n° 117), p. 2.

Ce poème est précédé de cette introduction : « C'est là [au château de Pau] qu'on répète le serment de fidélité à ses descendant [d'Henri IV]. Plusieurs de ces serments sont écrits et déposés dans l'écaille de la tortue qui fut le premier lit du bon roi. L'on y trouva, le 31 mars, après la visite que les gardes du corps ont aussi faite au berceau, cette pièce de vers, que j'ai retenue ».

Avril 1823

[EXTRAITS DU *COMTE JULIEN*

de GIRAUD]

Sa cause est sa patrie, et cette cause est sainte

...

Dans le péril commun, il n'est plus d'adversaires ;
Tous les bons citoyens ne sont plus que des frères.

[...]

La patrie envers nous est toujours innocente

[...]

Et le droit de punir est au Dieu qui pardonne.

Le Constitutionnel, 14 avril 1823, p. 4.

Ces vers furent cités dans le compte rendu que fit Evariste D... [Dumoulin] du
Comte Julien, tragédie en cinq actes de M. Giraud.

Avril 1823

MOLIERE N'EXISTE PLUS !

Air : *Rassurez-vous, mon cher Voltaire*

Eh quoi ! dans le siècle où nous sommes
 Si fécond en sots, en pervers,
 Devons-nous voir longtemps les hommes,
 Sans frein livrés à leurs travers ?
 Chez nous la secte *libérale*
 Aux vrais principes, aux vertus,
 Veut substituer sa *morale*...
 Et Molière n'existe plus !

Après avoir chanté les *guerres*
 Du *Néron corse*, et ses excès,
 Aujourd'hui nos folliculaires
 Ne *vocifèrent que la paix* ;
 Le champion du régicide,
 Poliment de la chambre exclus,
 Se croit un nouvel *Aristide*...
 Et Molière n'existe plus !

Maint *bon français*, de porte en porte,
 Prêchant contre l'invasion,
 Chaque matin broche et colporte
 La banale *pétition* ;
 Tel autre à certaine *puissance*
 Adressant des vœux superflus,
 Veut l'exciter contre *la France*...
 Et Molière n'existe plus !

La phalange républicaine
 Va boudier au quartier *d'Antin*,

Comme la canaille romaine,
Jadis sur le Mont-Aventin ;
Et pour combe de ridicule,
Pour un *bizet* d'effroi perclus
S'obstine à montrer un *Hercule*...
Et Molière n'existe plus !

Qui pourra, sur les bords du Tage,
Disent les prôneurs *libéraux*,
Jamais affronter le courage
Des vaillants *descamisados* ?
Mais à l'aspect d'une vedette,
Tous ces braves, déjà vaincus,
Prennent la poudre d'*escampette*...
Et Molière n'existe plus !

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, du 12 avril
1823 (n° 102), p. 2.

51

Avril 1823

LE TRAPPISTE
 Elégie héroïque, lue à la Société des Bonnes-Lettres,
 dans sa séance du 18 avril 1823

par Ernest de BLOSSEVILLE

« Généreux Espagnols, volez sous mes drapeaux !
 Vous que n'éblouit point un fantôme de gloire !
 Si le Ciel à vos bras refuse la victoire,
 Que des lauriers du moins ombragent vos tombeaux !

Il vous souvient encore de ces jours pleins d'alarmes,
 De ces jours pleins de gloire, où, veuve de ses Rois,
 L'Espagne, défendant et son culte et ses lois,
 D'un conquérant farouche a repoussé les armes.

Frères, il faut mourir : bénissez votre sort ;
 Bénissez votre sort, il est digne d'envie.
 Quel guerrier, quel chrétien peut regretter la vie ?
 Les anges du Seigneur doivent chanter sa mort.

Eh ! qu'importe la vie à celui qu'on opprime ?
 De lâches factieux courbent vos nobles fronts ;
 Venez, fiers Espagnols, venez, vengeurs du crime !
 Pourriez-vous plus longtemps dévorer tant d'affronts ?

Vous que n'éblouit pas un fantôme de gloire,
 Défenseur de vos Rois, volez sous mes drapeaux !
 Si le Ciel à vos bras refuse la victoire,
 Que des lauriers du moins ombragent vos tombeaux ! »

Ainsi dit le Trappiste, et la révolte tremble :
 Et soudain, des enfants des preux

L'héroïque tribu s'assemble,
 Avide de mourir pour un Roi malheureux !
 Armé du Crucifix le Trappiste les guide ;
 Une flamme divine a brillé dans ses yeux :
 Et tous, en leur chef intrépide,
 Révèrent l'envoyé des Cieux.

Sur ces bords dévastés par un fléau funeste,
 Naguère encore planait l'ange exterminateur ;
 Leurs vœux ont cru fléchir la colère céleste ;
 Malheureux, ils n'ont fait que changer de malheur.

Le bronze tonne, et le sang coule ;
 Pour les vrais Espagnols, le Ciel s'est prononcé ;
 Des ennemis des Rois, l'orgueil est abaissé ;
 Les guerriers se pressent en foule
 Près du trappiste triomphant :
 Quand tout retentit de sa gloire,
 D'où vient qu'à ces chants de victoire
 Le vainqueur reste indifférent ?

On dit qu'aux jours de sa jeunesse,
 Abusé par de vains appas,
 Il a connu l'amour. Expiant son ivresse,
 Dans les rangs des guerriers, il brave le trépas.
 Que la gloire plaisait à son âme ravie !
 Il en connut bientôt toute la vanité.
 Honteux de ses lauriers, il a caché sa vie
 Loin d'un monde désenchanté.

Aujourd'hui s'il combat, c'est le Ciel qui l'ordonne
 Le Ciel qu'ont irrité de féroces clameurs,
 Et qui ne peut souffrir qu'on brise la couronne
 Sur le front d'un monarque épuisé de douleurs.
 Que pour l'éclat d'un nom d'autres cherchent la guerre !
 A son cœur plein de Dieu la guerre est un devoir :
 Eh ! que lui font à lui les honneurs de la terre ?
 La terre n'a pas son espoir.

Si, dans les hasards des batailles,
 Le Ciel n'a point encor marqué ses funérailles,
 Le Trappiste victorieux,
 Au milieu des transports de l'Espagne enivrée,
 Jusqu'au trône de leurs aïeux

Conduira des Bourbons la famille adorée.
 Alors, quand Ferdinand, ceint du bandeau royal,
 Comblera ses vengeurs des plus nobles largesses ;
 Quand les flatteurs viendront au vieil Escorial
 Vanter leurs douteuses prouesses,
 Se déroband à tous les yeux,
 Il ira retrouver cet asile pieux
 Que son cœur regrettait même au sein de la gloire ;
 Et là, de ses hauts faits abjurant la mémoire,
 Au pied du saint autel trop longtemps délaissé,
 Il priera l'Éternel pour ses compagnons d'armes ;
 Et, triste, il tâchera d'effacer par ses larmes
 Le sang que leurs mains ont versé.

Mais il voudrait en vain cacher sa renommée
 Celui qui combattit pour son Dieu, pour ses Rois !
 Les belliqueux soldats de sa fidèle armée
 Aux fils de leurs enfants rediront ses exploits.

Annales de la Littérature et des Arts, Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
 138^e livraison, tome XI (1823), pp. 241-243.

Avril 1823

[COUPLET]

par le marquis Maxime de RÉDOU

Du noble chef que Louis vous destine
La Drôme a vu flotter les blancs drapeaux ;
Il est époux de l'illustre orpheline,
Victime au Temple, héroïne à Bordeaux !
C'est le soutien, l'espoir de nos provinces,
Pour le défendre, affrontez le trépas.
On vit toujours, en mourant pour ses princes !
Soldats français, vous ne l'oublierez [sic] pas.

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts du 22 avril 1823
(n° 110), p. 2.

Avril 1823

ODE SUR LA GUERRE D'ESPAGNE
DEDIEE AU ROI

par H. GARNIER

Cette vengeance est légitime,
Hâte-toi de punir, leurs forfaits sont trop grands !
La justice, Louis, prévient toujours le crime,
L'impunité fait les méchants.

[...]

Si vous immolez votre vie,
Si vous mourez, vos noms deviendront immortels :
Le trépas des héros est bien digne d'envie,
Car leurs tombeaux sont des autels.
Que votre invincible courage
Arrache Ferdinand à son joug odieux ;
En défendant les rois qui des dieux sont l'image
Soldats, vous défendez les dieux.

L'Eclair ... du 29 avril 1823 (n° 119), p. 3.

Cette Ode avait été annoncée dans la *Bibliographie de la France*..., n° 16 du samedi 19 avril 1823 et se vendait chez Ledentu, libraire à Paris, au prix de 60 centimes. Les fragments publiés dans *L'Eclair* étaient ainsi présentés : « Parmi les nombreux auteurs qui ont monté leur lyre pour chanter la guerre d'Espagne, les triomphes de notre armée et l'auguste prince qui les commande, il faut distinguer M. L. Garnier. Ce jeune littérateur a fait imprimer une ode qui prouve, pour le présent, des sentiments honorables, et, pour l'avenir, un poète distingué. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en citant quelques morceaux de ce poème tout français. M. Garnier approuve fort la guerre d'Espagne, et après avoir dévoilé les odieux projets des révolutionnaires de la Péninsule, il s'adresse au Roi de France et lui dit :.... »

Avril 1823

LES ON DIT DES LIBERAUX

par J. R. T.

Air : *va-t-en voir s'ils viennent, Jean ?*

On dit que pour les cortès
Arme l'Angleterre ;
Qu'avant peu cent mille Anglais
Nous feront la guerre.
Qu'ils amèn'ront un enfant
Qu'ils prendront à Vienne ;
Attendons qu'il vienne, Jean,
Attendons qu'il vienne.

On dit qu'on mourra de faim
Une fois en campagne ;
Qu'il n'est pas un'bott' de foin
Dans toute l'Espagne ;
Que nos soldats mécontents déjà s'en reviennent ;
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent ?

Un corsaire nous a pris
Un vaisseau de ligne,
Dit le *Pilote*, à Paris,
Quel malheur insigne !
Dans nos ports tous nos marchands
De frayeur se prennent ;
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent ?

On dit qu'un corps allemand
Avec le roi d'Prusse,
Va venir incessamment
Ainsi qu'un corps russe ;

Que nos femmes, notre argent,
 Chez nous les ramènent ;
 Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t'en voir s'ils viennent ?

En attendant nos soldats,
 Avec leur bon prince,
 A Madrid, vont l'arme au bras ;
 Et dans la province,
 Sans doute que vaillamment
 Les libéraux *tiennent* !...
 Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t'en voir s'ils viennent ?

Où donc est-il ce Mina
 Qu'on vantait naguère ?
 Verra-t-on quelle mine a
 Ce foudre de guerre ?
 Les cortès apparemment
 Ailleurs le retiennent ?
 Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t'en voir s'ils viennent ?

Les Riégo, les Mina,
 Ont fait leurs valises,
 L'Abisbal et Quiroga
 Et tous les sans-ch'mises :
 Ne croyez pas qu'à présent
 Nos soldats les prennent...
 Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
 Va-t'en voir s'ils viennent ?

Du *Courrier* l'urbanité,
 L'esprit du *Pilote*,
 La bravoure et la bonté
 De tout sans-culotte,
 La constance d'un C...,
 L'courag' d'un E...
 Attendons qu'ça vienne, Jean,
 Attendons qu'ça vienne

La Foudre, Journal de la Littérature, des Spectacles et des Arts, 30 avril 1823,
 (n° 120), p. 3.

Mai 1823

LA CROIX D'ARGENT
Anecdote militaire, lue à la Société des Bonnes-Lettres,
dans sa séance du 30 mai 1823

par Ed. MECHENNET

Déjà de nos Français, au sein de ses remparts,
Vittoria voyait flotter les étendards ;
Et des murs, où la joie accueillait nos cohortes,
La hache des combats n'a point brisé les portes.
L'Espagnol, affranchi du joug de ses tyrans,
Pour voir notre héros, se mêle dans nos rangs ;
Et, tandis que l'airain dans les airs se balance,
Au devant de ses pas tout un peuple s'élançe,
 De cris de joie entoure nos guerriers,
Et les couvre à la fois de fleurs et de lauriers.
Un soldat, dont le front paré de cicatrices,
 La croix d'honneur et le double chevron
 Attestait les anciens services,
S'étonnait des transports qu'excitaient d'un Bourbon
 Les phalanges libératrices.
« Quoi ! disait-il, tout cède au pouvoir de son nom !
 « Est-ce là l'Espagne , où naguère
 « Notre sang coula par torrents ;
 « Où le Ciel apprit à la terre
 « Que le glaive des conquérants
 « est plus fragile que le verre ;
 « Et que les vains droits de la guerre
 « Ne sont que les droits des tyrans ?
« Est-ce là cette Espagne aux combats aguerrie,
 « Où, pour affranchir sa patrie,
« Tout homme était soldat, et tout soldat héros ?
« Dans ces champs belliqueux qui furent nos tombeaux,

« Nous revenons armés, et, loin de nous combattre,
 « Ces mêmes Espagnols, que rien ne put abattre,
 « Viennent avec amour saluer nos drapeaux ! »
 Il disait ; et les rangs se pressaient pour l'entendre :
 Un espagnol, un soldat de la Foi,
 Qui, malgré l'ordre de son Roi,
 Osa s'armer pour le défendre,
 S'approche du soldat, le regarde et lui dit :
 « Quoi, Français, vous étiez de ces vastes armées,
 « Dont la guerre inonda vos villes alarmées !
 « De nos glaives vengeurs, quel bras vous défendit ? »
 - A ces mots le soldat, découvrant sa poitrine,
 Montre une croix d'argent attachée à son sein :
 « Voilà, s'écria-t-il, de la faveur divine
 « Le gage impérissable et le garant certain !
 « C'est elle, c'est la croix chérie
 « Qu'en pleurant me donna Marie !
 « Par elle délivré du plus affreux destin,
 « Je puis encor mourir dans un jour de victoire !
 « O, mes amis ! écoutez mon histoire ! »
 - Ses compagnons l'entourent à ces mots ;
 Leur foule, attentive et charmée,
 Pour l'écouter, dépose, en glorieux faisceaux,
 Les instruments de mort dont leur main est armée.
 « Il m'en souvient, dit-il : amis, c'était le jour
 « Où l'ordre impérieux d'un maître
 « M'arrachait, au bruit du tambour,
 « De l'humble toit qui me vit naître.
 « Au moment de nous séparer,
 « Ma mère et moi nous répandions des larmes ;
 « Mais, je l'avoue, à l'aspect de mes armes,
 « Je sentis mon cœur battre et cessai de pleurer.
 « Je ne sais quelle ardeur guerrière
 « Vint étouffer en moi la douleur des adieux ;
 « Et, quand le toit de ma chaumière
 « Dans l'horizon lointain disparut à mes yeux,
 « Mes compagnons chantaient, et je chantais comme eux !

 « Il est, au sortir du village,
 « Une sainte chapelle, où la mère de Dieu
 « Reçoit des laboureurs le simple et pur hommage.
 « Le pauvre pèlerin, lassé d'un long voyage,
 « S'arrête toujours en ce lieu,

« Certain d'y retrouver sa force et son courage.
 « A son aspect, nos chants avaient cessé ;
 « Mes compagnons s'inclinaient sur la pierre ;
 « Et moi je m'étais avancé
 « Vers le modeste cimetière
 « Où, de mes chants peut-être courroucé,
 « Mon père, dans la tombe, attendait ma prière ;
 « Quand je vis s'approcher de moi
 « Une femme... C'était Marie...
 « Marie, à qui j'avais donné ma foi,
 « Qui serait de mes jours la compagne chérie
 « Si mes jours n'étaient à mon Roi ! »

- « Mon ami, tu pars, me dit-elle,
 « Tu pars ! tu vas bientôt sur des bords étrangers,
 « Sans crainte, affronter des dangers
 « Dont j'apprendrai de loin l'effrayante nouvelle.
 « J'apprends toujours qu'on parle de combats ;
 « On dit que nous marchons de victoire en victoire ;
 « Mais ceux qui sont partis... ils ne reviennent pas
 « Nous raconter ici leur gloire.
 « Si tu devais... ! mais non : Dieu veillera sur toi.
 « Pour la dernière fois peut-être écoute-moi :
 « Ce matin, j'ai franchi cette pieuse enceinte ;
 « Pour toi, la mère du Sauveur
 « M'a vue, à genoux, prier avec ferveur ;
 « Ma main religieuse a trois fois, d'une eau sainte,
 « Arrosé cette croix que tu m'offris un jour,
 « Et qui longtemps fut un gage d'amour.
 « Prends ; conserve à jamais cette croix tutélaire ;
 « Porte-la sur ton cœur, au milieu des combats ;
 « Dans les plus grands périls, ne t'en sépare pas ;
 « La foi dans l'Eternel désarme sa colère.
 « Contre le glaive meurtrier
 « Cette humble croix sera ton bouclier.
 « Du guerrier qui combat et prie
 « Dieu fut toujours l'invisible soutien ;
 « Et s'il meurt, il meurt en chrétien
 « Et retrouve aux Cieux sa patrie !...
 « A ces mots, sur mon sein, elle attache, en pleurant
 « Ce gage heureux de sa tendresse ;
 « De le porter toujours je lui gis la promesse,

« Et j'allai reprendre mon rang.

« Alors vers ces lointains rivages,
« Un chef audacieux entraînaît les Français ;
« Et, partout, d'horribles ravages
« Signalaient, à sa voix, nos coupables succès.
« Mais, sous les coups de la tempête,
« Ce peuple, un instant abattu,
« Osa briser le joug qui pesait sur sa tête :
« L'excès de son malheur lui rendit sa vertu.
« O que de sang alors inonda ces contrées !
« Contre nos drapeaux triomphants
« Des prêtres, des vieillards, des femmes, des enfants
« Armaient d'un fer vengeur leurs mains désespérées.
« L'Espagne était un camp, où nos soldats épars
« Rencontraient la faine au sein des champs fertiles,
« Où, dans l'enceinte des remparts,
« L'implacable vengeance aiguisait ses poignards
« Contre nos glaives inutiles.
« Amis, de ces temps désastreux
« Faut-il vous retracer l'histoire ?
« Dirai-je les crimes affreux
« Qui déshonoraient la victoire ?
« Malheur à tout Français, sans défense surpris !
« L'Espagnol restait sourd à sa voix suppliante,
« Et de sa valeur impudente
« Le châtement du crime était l'horrible prix.
« Tel dut être mon sort : contre une mort sans gloire,
« Mes amis, vous pouvez m'en croire,
« Le plus brave soldat n'est jamais affermi ;
« J'étais tombé vivant aux mains de l'ennemi.
« Un Espagnol ordonna mon supplice,
« Mais il parut plaindre mon sort ;
« Et de ceux qui voulaient ma mort
« Il semblait être moins le chef que le complice.
« Déjà, prêt à mourir, j'offrais au Ciel des vœux
« Pour ma mère et pour ma patrie :
« Je leur adressais mes adieux.
« Lorsque la croix d'argent, doux présent de Marie,
« Vint tout à coup frapper mes yeux.
« Je la prends : je l'embrasse en regardant les cieux...
« L'Espagnol s'étonne et s'écrie :
« Quoi ! tu chéris ton Dieu ! quoi, tu serais chrétien !

« J'abjure une vengeance à notre Foi contraire.
 « Le Dieu que je sers est le tien :
 « En te sauvant, je sauve un frère !
 « Sois libre ! » - A ce récit, au milieu des soldats,
 Dont la foule attendrie écoutait en silence,
 Un Espagnol soudain s'élance ;
 Le Français le regarde et se jette dans ses bras :
 « O bonheur ! ô surprise extrême !
 « Cet Espagnol qui m'a sauvé
 « Je le cherchais partout ; enfin, je l'ai trouvé ;
 « Ami, le voilà ! c'est lui-même !
 « Ah ! puisque l'Éternel permet que, sous ses lois,
 « Le même étendard nous rassemble,
 « Espagnols et Français, jurons, sur cette croix,
 « Jurons de vaincre ou de mourir ensemble,
 « Pour notre patrie et nos Rois ! »

Il dit ; à ce serment toutes les voix répondent ;
 Un saint enthousiasme enflamme tous les cœurs ;
 Et, dans les rangs qui se confondent,
 On n'entend que ces mots : jurons d'être vainqueurs !

Annales de la Littérature et des Arts, Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
 139^e livraison, tome XI (1823), pp. 273-277.

Mai 1823

LA NYMPHE PYRENE,
AUX FRANÇAIS

par P. DENNE-BARON
de plusieurs académies

Pyrène voit aux pieds de ses roches altières,
Colonne antiques des cieux,
Cent jeunes bataillons s'indigner des barrières
Qu'en vain posa la main des dieux.
« Où courez-vous, dit-elle, aveugles que vous êtes,
« Est-ce la soif du sang, ou la soif des conquêtes
« Qui précipite ici vos rangs ?
« Justes dieux ! pour le glaive encore,
« Tendre moisson, viens-tu d'éclore ?
« O Rois ! épargnez nos enfants !

Le Miroir des Spectacles, des Lettres, des Mœurs et des Arts 29 mai 1823
(n° 854), p. 3.

Ces vers constituent la deuxième strophe de *La Nymphé Pyrène aux Français, Ode suivie de la Nymphé Europe, du Couvent, poème, de Zéphire et Flore, du Léopard et du mameluck mourant* par P. Denne-Baron, de plusieurs académies, à Paris, chez Emerie, libraire rue Mazarine, n° 30, Ladvocat, Coréard, Chaumerot jeune, au Palais Royal, 1823 qui fut annoncé dans la *Bibliographie de la France...*, n° 20, samedi 17 mai 1823, p. 298 (n° 2161). Ils furent publiés dans le compte rendu de l'ouvrage avec ce commentaire: « l'auteur qui se déclare royaliste et fidèle et dévoué, se montre cependant opposé à cette guerre. [...] Cette strophe est belle ; l'ode entière en contient 14, où l'on voit étinceler un assez grand nombre de beautés poétiques ».

Juin 1823

ODE SUR LA GUERRE ACTUELLE
[Fragments]

par JULES-RENÉ GUÉRIN

.....
Tu devais oublier, ô France ! tes malheurs.
La Seine en s'exilant vers des plages lointaines
Roulait nos derniers pleurs.

Après un siècle entier de brouilles et de tempêtes,
Una aurore paisible annonçait un beau jour.
Déjà l'astre au front d'or éclairait dans nos fêtes
Le bonheur et l'amour.

Mais qu'entends-je ? les airs de clameurs retentissent.
Que vois-je ? des soldats, des armes, des drapeaux !
Les démons du carnage à cet aspect mugissent
Et quittent leurs tombeaux.

Où courrez-vous, Français ? la patrie alarmée
A-t-elle réclamé le bras de ses enfants ?
Volez-vous pour venger sa puissance opprimée
Sous les mains des tyrans ?

Quels sont vos ennemis ? ceux dont les âmes fières
S'affranchissent d'un joug trop longtemps respecté,
Un peuple qui, brisant ses chaînes meurtrières,
Meurt pour la liberté.

Le Miroir des Spectacles, des Lettres, des Mœurs et des Arts du 10 juin 1823
(n° 866), p. 3.

Cette ode avait été annoncée par la *Bibliographie de la France*... n° 23 – samedi 7 juin 1823 (n° 2348) et se trouvait en vente chez les libraires du Palais-Royal. Les fragments publiés par *Le Miroir* étaient ainsi présentés : « Malgré le superbe dédain que certaines gens affectent pour la langue poétique, la jeunesse studieuse et libérale n'abandonne point le culte des neuf sœurs ; l'amour de la patrie inspire encore les jeunes nourrissons des muses. M. Jules-René [sic] déjà connu par quelques vers insérés dans cette feuille, vient de publier une ode nouvelle. Si cette composition manque de mouvement et d'images, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître de la correction et de la pensée. Les strophes suivantes justifieront les encouragements que mérite le jeune poète... »

Juin – août 1823

SUR L'ENTREE DE Mgr. LE DUC D'ANGOULEME
EN ESPAGNE

par Alphonse FAYOL

S'il cherche des combats, c'est pour donner la paix
VOLTAIRE (*Henriade*).

L'Aube a blanchi les Pyrénées :
La valeur attendait ces moments solennels ;
Et nos phalanges prosternées
Invoquent la victoire au pied des saints autels (1).
Du haut des sphères éternelles,
Louis de ses guerriers fidèles
Est venu consacrer l'étendard glorieux ;
Et la croix, signe d'espérance
Labarum sauveur de la France,
Comme aux jours du triomphe a brillé dans les cieux.

Au bruit de la foudre qui tonne,
L'habitant des hameaux s'enfuit épouvanté ;
De l'impitoyable Bellone
L'Espagne a cru revoir le char ensanglanté.
Ne crains rien, peuple magnanime !
Bourbon triomphera sans crime,
Les vaincus béniront leurs généreux sauveurs,
Mars n'a gardé que son courage
Et le sang des fils de Pélage
Ne sert plus d'hécatombe à de cruels vainqueurs.

Chantez, peuples, Bourbon s'avance ;
De cent mille Français je le vois escorté :
Je vois marcher pour sa défense

Les restes des tribus de la fidélité.
 Jadis aux rives étrangères,
 Ils fuyaient avec leurs vieux pères,
 Les souvenirs, la gloire et les dieux d'Ilion ;
 Loin de tes bords, France chérie,
 Ils trouvèrent une patrie
 Dans les camps où flottait un drapeau des Bourbons.

A ses côtés je vois encore
 Ces soldats conquérants, vainqueurs de tant de rois,
 Et qui, du couchant à l'aurore
 Réveillèrent le monde au bruit de leurs exploits
 Dieu les arrêta dans leur course ;
 Son bras, du bord glacé de l'ourse
 Les rendit au climat qu'habitaient leurs aïeux :
 Ainsi, lorsqu'a grondé l'orage,
 Il refoule vers le rivage
 D'un fleuve débordé les flots tumultueux.

Déjà leur noble orgueil murmure :
 O France, ils ont juré de défendre tes lis !
 Les vieux compagnons de Lescure
 Se mêlent dans les rangs des vainqueurs d'Austerlitz.
 Aux champs où l'honneur doit combattre,
 Un petit fils de Henri Quatre
 Appelle en ce beau jour deux peuples de héros.
 Ralliés à sa voix puissante,
 Ils dorment sous la même tente,
 Et marchent au combat sous les mêmes drapeaux.

Fier de les guider, d'Angoulême
 Porte, avant d'être Roi, le glaive des guerriers ;
 Il veut offrir au diadème
 Un front que la victoire aura ceint de lauriers.
 Appui d'une auguste vieillesse,
 Héros choisi par la sagesse
 Du père des Bourbons et du Nestor des Rois,
 L'Espagne a béni ta présence !
 Ange de la nouvelle France,
 Va chercher le pardon des Français d'autrefois !

O jour de triomphe et de larmes
 Où le laurier se mêle aux cyprès d'un cercueil !...

Vaillants guerriers, baissez vos armes ;
 Muses, de nos malheur chantez l'hymne du deuil.
 Bourbon nous redemande un frère ;
 Hélas dans les champs de l'Ibère
 Bourbon ne verra point Berri victorieux ...
 Silence aux plaintes de ma lyre !
 Il a vaincu dans son martyre ;
 Le héros a cueilli la palme dans les cieux.

Près de la royale victime,
 La France dans ce jour pleure encore un martyr ;
 C'est toi d'Enghien, toi que le crime
 Déshérita jadis d'un illustre avenir.
 Mais sous nos vaillantes bannières,
 S'il le fallait, comme ses pères,
 Ton père inconsolé combattrait pour son Roi :
 Dans la tombe avant de descendre,
 Un Condé saurait nous apprendre
 Comment le grand Condé triomphait à Rocroi.

Parais donc, phalange ennemie,
 Dans nos rangs éperdus viens semer la terreur...
 Les Décius de l'anarchie
 Précipitent leurs pas devant Bourbon vainqueur ;
 A travers l'Espagne tremblante
 La révolte encore triomphante
 Traîne un Roi prisonnier suivi de ses bourreaux (2) ;
 Mais en vain le monstre recule,
 Et c'est aux colonnes d'Hercule
 Qu'il doit être immolé de la main d'un héros.

(1) Allusion à la messe célébrée avant le passage de la Bidassoa.

(2) Allusion au voyage des cortès, de Madrid à Séville, et de Séville à Cadix.

Annales de la Littérature et des Arts, Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
 152^e livraison, tome XII (1823), pp. 361-364.

Ce poème était accompagné de la note suivante : « Cette pièce de vers avait été adressée à la Société d'Emulation de Cambrai, mais elle n'est parvenue qu'après la clôture du concours. »

Août 1823

DU HEROS DU MIDI CELEBRONS LA NAISSANCE

par le sergent-major DAUMONT

De héros du Midi, célébrons la naissance.
Soldats, unissons-nous et répétons en chœur :
Honneur au fils des Rois, dont la noble vaillance
Rend la France à la gloire et l'Espagne au bonheur.

Journal des débats politiques et littéraires, 11 août 1823, p. 2.

Ces vers étaient ainsi présentés : « On écrit de Bordeaux, 6 août : ‘ S. A. R. MADAME, revenant hier soir de sa promenade, passa devant la caserne Saint-Raphaël [...] Comme la voiture de Madame allait fort vite, l’auguste princesse n’a pu lire les vers suivants, placés dans un transparent et composés par le sergent-major Daumont ; mais S. A. R., à peine rentrée au château, a eu l’extrême bonté d’envoyer chercher aussitôt une copie de ces vers [...] Les nobles sentiments exprimés par le sergent-major Daumont sont unanimement partagés dans le 55^e par tous les officiers et tous les soldats qui nous prouvent chaque jour que le Roi n’a pas de régiment plus fidèle. »

Août 1823

STANCES NOUVELLES POUR LA FÊTE DU ROI

par POUPINET

Depuis que des Bourbons le trône héréditaire
S'est relevé, brillant de la gloire des lis,
Pour la dixième fois, quel beau jour nous éclaire !
C'est le jour de ta fête, ô bon prince ! ô LOUIS !

Tandis que, rayonnant de joie et d'espérance,
Dans le groupe immortel de tes nobles aïeux,
Le plus saint des héros, protecteur de la France,
Contemple ce jour pur qu'il voit du haut des cieux ;

Vois toi-même, ô LOUIS ! quels transports d'allégresse
De tes enfants, pour toi, font palpiter les cœurs :
Sois sensible à leur vœux, jouis de leur tendresse ;
Et, père triomphant, sois couronné de fleurs !

Dans nos champs fortunés, vois la riche Abondance
Répandre, à pleines mains, les fruits et les moissons ;
Sur nos riants coteaux, vois éclater d'avance
L'écharpe de l'automne au milieu de ses dons.

Mais quel brillant prodige à nos yeux se découvre ?
La Nature et les Arts triomphent sur ces bords :
Vois encore, ô LOUIS ! dans ton superbe Louvre
Le luxe et l'industrie étalant leurs trésors.

Qu'il est puissant le Roi qui gouverne la France,
La France, où croît la palme, à côté des lauriers ;
La France, dont les Arts, l'Honneur et la Vaillance
Illustrent les enfants, citoyens et guerriers !

Salut, auguste Chef d'une heureuse patrie !
Ah ! quand la douce paix va fleurir de nouveau,
Qu'un faisceau glorieux des lauriers d'Ibérie
Soit, avec l'olivier, ton bouquet le plus beau !

Annales de la Littérature et des Arts, Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
150^e livraison, tome XII (1823), pp. 281-282.

61

Août 1823

A MON PERE

par Victor HUGO

I

Quoi ! toujours une lyre et jamais une épée !
Toujours d'un voile obscur ma vie enveloppée !
Point d'arène guerrière à mes pas éperdus ! –
Mais jeter ma colère en strophes cadencées !
Consumer tous mes jours en stériles pensées,
Toute mon âme en chants perdus !

Et cependant, livrée aux tyrans qu'elle brave,
La Grèce aux rois chrétiens montre sa croix esclave !
Et l'Espagne à grands cris appelle nos exploits !
Car elle a de l'erreur connu l'ivresse amère ;
Et, comme un orphelin qu'on arrache à sa mère,
Son vieux trône a perdu l'appui des vieilles lois.

Je rêve quelquefois que je saisis ton glaive,
O mon père ! et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève,
Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats,
Ou faire dire aux fils de Sparte révoltée
Qu'un français, s'il ne put rendre aux grecs un Tyrtée,
Leur sut rendre un Léonidas.

Songes vains ! Mais du moins ne crois pas que ma muse

Ait pour tes compagnons des chants qu'elle refuse,
 Mon père : le poète est fidèle aux guerriers.
 Des honneurs immortels il revêt la victoire ;
 Il chante sur leur vie ; et l'amant de la gloire
 Comme toutes les fleurs aime tous les lauriers.

II

O français ! des combats la palme vous décore ;
 Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
 Ce chef prodigieux par vous s'est élevé ;
 Son immortalité sur vos gloires se fonde,
 Et rien n'effacera des annales du monde
 Son nom, par vos glaives gravé.

Ajoutant une page à toutes les histoires,
 Il attelait des rois au char de ses victoires ;
 Dieu dans sa droite aveugle avait mis le trépas ;
 L'univers haletait sous son poids formidable ;
 Comme ce qu'un enfant a tracé sur le sable,
 Les empires confus s'effaçaient sous ses pas.

Flatté par la fortune, il fut puni par elle.
 L'imprudent confiait son destin vaste et frêle
 A cet orgueil, toujours sur la terre expié.
 Où donc, en sa folie, aspirait ta pensée,
 Malheureux ! qui voulais, dans ta route insensée,
 Tous les trônes pour marchepied ?

Son jour vint : on le vit, vers la France alarmée,
 Fuir, traînant après lui comme un lambeau d'armée,
 Chars, coursiers et soldats, pressés de toutes parts.
 Tel, en son vol immense atteint du plomb funeste,
 Le grand aigle, tombant de l'empire céleste,
 Sème sa trace au loin de son plumage épars.

Qu'il dorme maintenant dans son lit de poussière !

On ne voit plus, autour de sa couche guerrière,
 Vingt courtisans royaux épier son réveil ;
 L'Europe, si longtemps sous son bras palpitante,
 Ne compte plus, assise aux portes de sa tente,
 Les heures de son noir sommeil.

Reprenez, ô français ! votre gloire usurpée.
 Assez dans tant d'exploits on n'a vu qu'une épée !
 Assez de la louange il fatigua la voix !
 Mesurez la hauteur du géant sur la poudre.
 Quel aigle ne vaincrait, armé de votre foudre ?
 Et qui ne serait grand, du haut de vos pavois ?

L'étoile de Brennus luit encor sur vos têtes.
 La Victoire eut toujours des français à ses fêtes.
 La paix du monde entier dépend de leur repos.
 Sur les pas des Moreau, des Condé, des Xaintrailles,
 Ce peuple glorieux dans les champs de batailles
 A toujours usé ses drapeaux.

III

Toi, mon père, ployant ta tente voyageuse,
 Conte-nous les écueils de ta route orageuse,
 Le soir, d'un cercle étroit en silence entouré.
 Si d'opulents trésors ne sont plus ton partage,
 Va, tes fils sont contents de ton noble héritage :
 Le plus beau patrimoine est un nom révééré.

Pour moi, puisqu'il faut voir, et mon cœur en murmure,
 Pendre aux lambris poudreux ta vénérable armure ;
 Puisque ton étendard dort près de ton foyer,
 Et que, sous l'humble abri de quelques vieux portiques,
 Le coursier, qui m'emporte aux luttes poétiques,
 Laisse rouiller ton char guerrier ;

Lègue à mon luth obscur l'éclat de ton épée ;

Et du moins qu'à ma voix, de ta vie occupée,
Ce beau souvenir prête un charme solennel.
Je dirai tes combats aux muses attentives,
Comme un enfant joyeux, parmi ses sœurs craintives,
Traîne, débile et fier, le glaive paternel.

La Muse française, 1823, [volume 1, 3^e livraison], pp. 141-145.

Août 1823

LE ROI DES BONNES GENS

par J. A. JACQUELIN
chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur.

AIR : Du Dieu des bonnes gens.

Il est un Roi qu'on envie à la France,
Du Béarnais rejeton adoré,
Dont le retour finit notre souffrance :
C'est, mes amis, LOUIS-LE-DÉSIRÉ.
A nous chérir son âme est toujours prête,
A le chanter montrons-nous diligents ;
Heureux Français, célébrons tous la fête
 Du Roi des bonnes gens.

La politique est un triste délire,
Elle a chez nous produit plus d'un danger ;
Pourquoi vouloir gouverner le navire,
Quand sur son bord on n'est que passager ?
De nos rêveurs toujours je me méfie ;
Et, pour trouver des destins moins changeants,
En vrai Français gaîment je me confie
 Au Roi des bonnes gens.

Peu satisfait du bonheur qu'il nous donne,
Des Espagnols c'est le père aujourd'hui ;
De Ferdinand il soutient la couronne,
Et des Bourbons, c'est le plus ferme appui.
Sur les beaux-arts qu'il cultive et qu'il aime,
LOUIS répand ses dons encourageants ;
C'est à la fois l'honneur du diadème,
 Le Roi des bonnes gens.

Comme LOUIS, au sein de sa famille,
 Mérite bien d'exercer nos pinceaux !
 Sur ses genoux, Berri, je vois ta fille
 Et sur son cœur notre Duc de Bordeaux.
 Du souverain qui lui tient lieu de père,
 L'enfant prendra les avis indulgents,
 Et comme lui deviendra, je l'espère,
 Le Roi des bonnes gens.

Dans tous les cœurs que l'allégresse brille,
 De ce bon Roi c'est la fête aujourd'hui ;
 Ne formons tous qu'une seule famille,
 C'est un bouquet vraiment digne de lui !
 Buvons, trinquons à son règne prospère ;
 Fuyez, fuyez, souvenirs affligeants,
 Le verre en main, fêtons notre bon Père
 Le Roi des bonnes gens.

Annales de la Littérature et des Arts, Journal de la Société des Bonnes-Lettres,
 150^e livraison, tome XII (1823), pp. 283-284.

63

Septembre 1823

STANCES

[Extraits]

par AUGIÉ
garde du corps

L'auteur commence par célébrer l'héroïque résistance de l'Espagne à l'usurpateur, puis il peint la discorde semant ses funestes poisons dans l'île de Léon :

Ainsi le rapide incendie
S'étend au loin dans les forêts,
Ainsi la révolte hardie
Sur l'Espagne étend ses progrès.
Mais Louis a parlé... Silence !
A sa voix cent mille Français ,
D'un roi captif et sans défense
Courent briser les fers, et conquérir la paix.

Après avoir peint les exploits de nos héros et la reddition de Cadix, l'auteur continue ainsi :

Honneur et gloire à d'Angoulême,
Par lui triomphent nos drapeaux ;
Idole des soldats qu'il aime,
Il fait des prodiges nouveaux ;
Sa main replace la couronne
Sur l'auguste front du malheur.
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne ;
Il est, comme Bayard, sans reproche et sans peur.

Cependant que la Renommée
Proclame en tous lieux nos exploits,
A la France heureuse et charmée
Louis fait entendre sa voix ;

L'industrie accourt ; auprès d'elle
Marchent le Génie et les Arts.
La Gloire ancienne et la nouvelle,
Sur un arc triomphal vont frapper les regards.

Rempli du plus noble délire,
Apelles saisis tes pinceaux ;
Aux mâles accents de ta lyre,
Poète, chante nos héros ;
Nous, de la France amis sincères,
Célébrons ces glorieux jours,
Répétons le cri de nos pères :
Vive le Roi longtemps !! et les Bourbons toujours !

Lettres champenoises, 124^e lettre [septembre 1823], tome XIV, pp. 211-212.

Septembre 1823

LE CHANT DU DEPART

Par A. de GÉRONVAL

Compagnons si chers,
Calmez vos regrets ;
Adieu tendres mères ,
Les braves sont prêts.
Marchons à la gloire,
Plus de vains désirs ;
Après la victoire
Viendront les plaisirs.

Un roi qu'on outrage
Est dans la douleur ;
Conjurons l'orage
Par notre valeur.
Marchons à la gloire,
Courons le sauver,
Bientôt la Victoire
Va le couronner.

Des traits de la foudre
Nos bras vont s'armer,
Ingrats, dans la poudre
Vous allez rentrer.
Marchons à la gloire ;
Traîtres, frémissez ;
Craignez la victoire,
En vain vous fuyez.

Qui peut de la guerre
Plaindre la rigueur ?

Nous purgeons la terre
Et vengeons l'honneur.
Cher à la victoire,
Terrible et clément,
Un prince à la gloire
Nous mène en courant.

Sous ta noble égide,
Fiers de nous ranger,
O chef intrépide !
Viens nous protéger
Comme la victoire
Daigne nous chérir,
Toujours pour la gloire
Nous saurons périr.

O sainte vaillance,
Enflamme nos cœurs.
Aux rives de France,
Retournons vainqueurs ;
A la seule gloire
Bornons nos désirs,
Après la victoire,
Viendront les plaisirs.

Lettres champenoises, 126^e lettre [septembre 1823], tome XIV, pp. 271-272.

Octobre 1823

ODE SUR LA DELIVRANCE DE S. M. LE ROI D'ESPAGNE
ET DE LA FAMILLE ROYALE

Par le marquis de VALORI

PARLEZ, doux échos de ma joie,
O Nymphes du Guadalquivir !
Notre âme, à la douleur en proie
Se sentait par elle asservir ;
Mais quoi : votre course est moins lente ;
La paix, déité consolante,
Déploie une iris dans les cieux,
Et l'Alhambra, cher au courage,
Redit du fier Abencerrage (1)
Le repentir victorieux.

Que l'antique Ibérie est belle
D'honneur, d'espérance et d'amour !
D'où naît cette force nouvelle
Qui finit son deuil en un jour ?
Devant un loyal capitaine,
Une cité, prison lointaine,
Au roi captif rend sa grandeur ;
Et tout à coup l'Océanide,
Aux pieds des colonnes d'Alcide,
Chante l'esprit libérateur.

« Salut Français, race aguerrie ;
Un Bourbon aime à vous guider :
Ce qu'il voulut pour sa patrie,
L'honneur le lui vient accorder.
Sa justice jamais trompée,
Son noble usage de l'épée,

Ont confondu ses ennemis ;
 Et le pasteur des Pyrénées,
 Dans leurs cavernes étonnées,
 N'ont vu que des lions soumis.

« Le Castillan aux preux fidèles
 Offrit son glaive avec transport ;
 Que de peuples, de citadelles,
 Ont salué ce noble accord !
 On vit sur les monts de Pyrène
 Un Rodrigue près d'un Turenne,
 Unissant de nouveaux lauriers ;
 Quand le triomphateur modeste
 Partageait sur leur couche agreste
 Le repos des humbles guerriers.

« L'Ibérie est sœur de la France,
 Et se plaît au jeu des combats ;
 Là, jamais l'honneur en souffrance
 N'a désavoué ses soldats.
 Pourquoi le sort fut-il sévère
 Pour un grand peuple qui révère
 Son autel, son trône et ses lois,
 Et se réfugie en silence
 Sous l'olivier de la clémence
 Echappé de la main des rois ?

« Mais cette vierge magnanime
 Qui toujours suivit nos drapeaux,
 Sur le front obstiné du crime
 Doit-elle étendre ses rameaux ?
 Quand un remord put les absoudre,
 N'ont-ils pas défié la foudre,
 Ces geôliers, ces rois plébéiens,
 Ceux-là qui dans Cadix en flamme,
 Ont marchandé leur vie infâme
 Sur la tombe des citoyens ?

« Lisbonne a vu le précipice
 Où courrait son peuple éperdu,
 Et des arrêts d'un ciel propice
 L'ordre ne fut que suspendu.
 Pour elle une auguste héroïne,

Seule debout sur la ruine,
 Brisa l'étendard criminel ;
 Et bravant l'exil et les chaînes,
 Ranima son sang dans des veines
 Où vivait l'honneur maternel.

« C'en est fait : au loin dans nos villes,
 Que d'hymnes saints, d'élangs joyeux !
 Le démon des fureurs civiles
 Sous Gibraltar tombe à mes yeux.
 J'apprends par les fêtes publiques
 Qu'un fils des princes catholiques
 Cesse de régner dans les fers.
 Déjà les foudres de Neptune
 Disent la fin d'une infortune
 Qui fatiguait tout l'univers.

« Quel est donc le pouvoir suprême
 Qui soudain console nos cœurs ?
 A quel front, à quel diadème
 Mon rivage doit-il ses fleurs ?
 Sans doute au Désiré du Louvre,
 Qui, du trop long deuil qui le couvre,
 Relève ce trône abattu,
 Nous tire d'une nuit profonde,
 Et consacre au bonheur du monde
 Le monument de sa vertu ».

Ainsi chantait l'Océanide :
 La joie a fait couler ses pleurs ;
 Des plis de son écharpe humide
 S'échappe un nuage de fleurs ;
 Dans la conque où Triton s'éveille,
 S'épanche une riche corbeille
 Des trésors qu'enfante la paix.
 Elle chantait avec ivresse,
 Et les sœurs de l'enchanteresse
 Couronnent les vaisseaux français.

Résonnez, clairons pacifiques !
 Silence, bronzes meurtriers !
 Elevons d'odorants portiques
 A l'élite de nos guerriers !

Peuple, de ton nouveau Vendôme,
Suspend les armes sous le dôme
Du temple où Mars a son autel !
J'imite ce noble délire,
Et dépose humblement ma lyre
Sous son bouclier immortel.

(1) Ballesteros, commandant de Grenade.

Le Mois littéraire et historique. Littérature, Beaux Arts, Voyages, octobre 1823,
tome III, pp. 195-198.

Octobre 1823

LA GUERRE D'ESPAGNE
Ode à S.A.R. M^{gr} le duc d'Angoulême

par MÉLY-JANIN

A toi, héros des Pyrénées !
A toi ! noble guerrier, salut !
Pour chanter ces nobles journées
De tant de palmes couronnées,
O Muse, prête-moi ton luth !

« Arrête, dit la Muse, arrête !
« Sais-tu que pour oser toucher
« Les lauriers qui ceignent sa tête
« Il faut qu'il soit pur, le poète
« Comme l'eau pure du rocher ?

« Qu'un soldat au trône s'élève ;
« Qu'au monde il impose ses lois ;
« La foule des bardes s'élève
« Et vient défier le glaive
« Qui renverse et brise les rois.

« Dans une insolente épopée,
« N'ont-ils pas, prodiguant leurs vers,
« Consacré l'homme dont l'épée,
« Dans le sang d'un Condé trempée,
« Quinze ans laboura l'univers !

« de leurs transports, tout fut complice ;
« Un seul tint captive sa voix (1) ;
« Car toi-même, entrant dans la lice,

« Aux bannières de leur milice,
« Vins UN JOUR mêler tes pavots.

« Au vieil étendard tricolore
« Ont succédé les blancs drapeaux :
« Il faut qu'une voix vierge encore
« Dise l'éclat qui les décore,
« Et chante les exploits nouveaux. »

Alors sur la corde brillante
Roule l'archet mélodieux ;
La Muse d'une main savante
Sur la lyre sonore enfante
Des chants réservés pour les dieux.

Ah ! de la vierge d'Aonie
Si je redisais les transports !
Si la flamme de son génie,
De ma lyre, ivre d'harmonie,
Venait échauffer les accords !

Plein d'un délire prophétique,
J'enfanterais de plus beaux vers
Que ceux que l'Italie antique
Et que la Grèce poétique
Ont fait redire à l'univers.

Quoique ma muse s'en effraie,
Je tenterai ces chants hardis.
Ainsi le jeune enfant s'essaie,
Et d'une faible voix bégaie
Les mots que sa mère a redits.

Malheureuse Ibérie ! ô reine infortunée !
Te faut-il tour à tour subir tous les fléaux ?
Quand tu traînes encor ta robe empoisonnée,
Faut-il que la révolte agite ses drapeaux ?

La vois-tu qui parcourt les villes alarmées ;
Tes soldats, à grands cris, se pressent sur ses pas,
Et ton œil inquiet cherche dans ses armées
Un chef qui soit fidèle et ne le trouve pas.

Qui dont arrêtera ses fureurs sacrilèges ?
 Elle n'a point tremblé devant l'Escorial ;
 Les trônes désormais sont-ils sans privilèges ?
 Fera-t-elle trois fois couler le sang royal ?

Non, non, sèche tes pleurs, renais à l'espérance,
 Tu ne courberas pas la tête sous ses lois ;
 Pour te défendre, ô Reine, il te reste la France,
 La France qui toujours fut l'asile des rois.

Louis a dans son cœur ressenti tes alarmes,
 LOUIS dont la sagesse embrasse l'avenir ;
 Les rives du Boetis vont voir briller ses armes ;
 Aux drapeaux castillans ses drapeaux vont s'unir.

« Partez, dit-il, mon fils, que rien ne vous arrête ;
 « C'est la cause des rois que vous allez venger,
 « Les lauriers seront purs qui ceindront votre tête ;
 « La paix, non la conquête, est le prix du danger.

« Déployez l'oriflamme et le drapeau sans tache ;
 « Que le glaive des preux brille dans vos mains,
 Et du vainqueur d'Ivry montrez que le panache,
 « De l'honneur n'a jamais oublié le chemin.

« La gloire vous appelle : allez, suivent sa trace ;
 « La Drôme me répond de vos futurs succès ;
 « Faites voir ce que peut un héros de ma race,
 « Quand la valeur commande à des soldats français.

« D'une épouse adorée, ah ! les frayeurs sont vaines,
 « Vous courez aux périls, moi, je m'en réjouis ;
 « Oui, je m'en réjouis, car je sais qu'en vos veines,
 « Coule le noble sang, la sang de saint Louis. »

La Victoire descend des voûtes éternelles,
 Et de ses feux sacrés elle vient l'embraser,
 A son char elle-même elle attache ses ailes
 Et lui donne en partant le céleste baiser.

De ce baiser divin la noble et haste flamme
 Circule dans son sang et passe dans son cœur ;
 Non, ce n'est point en vain que l'honneur le réclame,

J'en jure nos drapeaux, il reviendra vainqueur !

Il part : le roi des monts qui couronnent la France
E dont les hauts sommets se cachent dans les cieux,
Sur son rapide char, que la gloire devance,
Abaisse avec respect son front audacieux.

Où sont ces défenseurs de la cause rebelle ?
Ils devraient contre nous marcher de toutes parts.
Notre armée à grands cris vainement les appelle ;
Partout ils ont cherché l'ombre de leurs remparts.

Tels devant le lion qui de ses bois s'élance
Se dispersent, tremblants, de timides troupeaux,
Tels les vieux étendards, de Léon, de Valence,
Ont fui tous à l'aspect de nos jeunes drapeaux.

Devant notre héros, leur audace recule ;
Voyez-les, emportés par un rapide effroi.
Mais il faut s'arrêter aux colonnes d'Hercule ;
C'est là qu'il leur faudra rendre à la fin leur roi.

En vain, pleins de terreur, ils ont caché leur proie
Sous de triples rochers que protègent les flots ;
En vain de tous côtés l'airain tonne et foudroie,
Qui pourrait dans leur course arrêter nos héros ?

D'Angoulême a parlé ; leur courage intrépide
Brave les flots, les feux lancés de toutes parts,
Et sous les yeux du chef qui lui-même les guide,
Ils ont au haut des murs planté ses étendards.

Tout a fui devant eux : c'en est fait : la Victoire
Vole des mers d'Alcide aux murs de Perpignan ;
Et parmi les vainqueurs qui vivront dans l'histoire,
Elle inscrit de sa main le nom de Carignan.

Madrid enfin revoit la royale famille ;
De quels cris son retour est partout accueilli !
Trois fois s'est incliné le lion de Castille,
Et le vieil Alhambra trois fois a tressailli.

O noble chef ! entend de quels touchants hommages

On entoure à l'envi ton char triomphateur :
 Vois l'Ibérie entière, adoptant tes images,
 Te saluer du nom de ton libérateur.
 Près du tombeau du Cid la colonne s'élève
 Où va du lis français briller la triple fleur,
 Et de mille rubis Madrid orne le glaive
 Dont sa reconnaissance honore ta valeur.

Quand les lauriers sont purs, que belle est la victoire !
 Qu'il est beau d'entraîner les peuples sur ses pas,
 Quand au milieu des chants et des hymnes de gloire
 Une voix qui maudit ne se rencontre pas !

Tu ne dois plus mourir ! aux rives de la Seine
 Par delà tous les temps ton laurier va fleurir :
 Et dans leurs nobles vers les enfants de Chimène
 Consacreront ton nom. Tu ne dois plus mourir.

Mais de tant de splendeurs dont l'éclat t'entourne
 Prince auguste ! tes yeux ne sont point éblouis,
 Et le triomphateur, détachant sa couronne
 La pose avec respect aux genoux de LOUIS.

(1) Monsieur le vicomte de Chateaubriand.

Lettres champenoises, 128^e lettre [octobre 1823], tome XV, pp. 57-62.

Octobre 1823

LE RETOUR D'UN VIEUX GRENADIER
Chanson grivoise

par Armand GOUFFÉ

AIR : *Malgré la bataille*

Bonjour, La Tulipe !
T'as l'air ben en train ;
Fich'donc là ta pipe ;
Et jâse un p'tit brin !
Moi, qui n'mévouv'guère,
Tiens, j'sens à mon cœur
Que d'larmé d'la guerre
Tu r'viens en vainqueur.

Oui, j'apport'd'Espagne,
Dans mes vieux foyers,
D'eune nouvelle campagne
De nouveaux lauriers ;
Sans m'en faire accroire,
J'pensais ben que j's'rais
Fidèle à la gloire
Comme à tes attraits !

J'ai servi, foi d'homme !
Je n'sais pas jusqu'ouï,
J'ai vu Berlin, Rome,
Le Caire et Moscou ;
Ma lame ennuyée
S'rouillait dans l'fourreau,
All s'est dérouillée

D'avant l'Trocadéro.

Mossieu d'Angoulême,
Digne de ses aïeux,
A l'assaut, tout d'même,
S'lançait sous nos yeux ;
Son âme attendrie
C'quest eun' gloire de plus,
D'leux propre furie
Sauvait les vaincus.

C'bon princ' qu'on adore
Aujourd'hui prouv' bien
Qu'pour tout vaincre encore
Y n'nous manque rien !
Qu'est c'qui s'flatrait d'battre
Le Français plein d'ardeur
Qu'un fils d'Henri IV
Guide au champ d'honneur ?

C'monument qu'la gloire
Commença près d'Chaillot
La main de la Victoire
Va l'finir bientôt ;
Si sa base atteste
Nos anciens combats,
La Franc' doit ben l'reste
A nos jeun's soldats !

Sous l'ombre chérie
D'nos glorieux drapeaux
Le Roi, la patrie
Peuvent dormir en repos ;
Jeun'et vieill'moustache,
Au premier signal,
Suivront l'blanc panache
D'leur brav'général !

Lettres champenoises, 129^e lettre [octobre 1823], tome XV, pp. 90-92.

Octobre 1823

ODE SACRÉE

Tirée du premier cantique de Moïses (Exod. XV, 1), appliquée à la délivrance de Sa Majesté le roi Ferdinand VII, et aux exploits de S.A.R. le Duc d'Angoulême et de l'armée française en Espagne.

Par le comte de MARCELLUS
Député de la Gironde

Chantons du Roi des rois la grandeur et la gloire,
La révolte enchaînée au char de la Victoire,
Et par un Dieu vengeurs nos tyrans foudroyés.
Sur leur puissance en vain leur orgueil se confie :
Le coursier indompté, le cavalier impie,
Tout fléchit, tout tombe à ses pieds.

Sa louange est l'objet de nos humbles cantiques.
Il accomplit en nous ses promesses antiques,
Il anime, il bénit nos efforts triomphants.
Dans le feu des combats, ses regards tutélaires
Nous donnent la victoire, et le Dieu de nos pères
Est le père de leurs enfants.

Il foule sous ses pieds l'impie et son armée ;
De la fraude en secret par le crime tramée,
Sa profonde sagesse a sauvé l'innocent.
Le Seigneur s'est montré comme un guerrier terrible :
C'est le Dieu trois fois saint, son bras est invincible,
Et son nom est le Tout-Puissant.

De la rébellion les héros formidables,
De troubles, d'attentats instigateurs coupables,
Rentrent dans les enfers dont le gouffre gémit.
Tel, quand l'Etna s'émeut sous ses voûtes brûlantes,

Un roc au loin lancé dans les mers bouillonnantes
Retombe, et le volcan frémit (1).

Grand Dieu, tu confondis leurs complots sanguinaires :
Ta main seule a frappé ces mortels téméraires
Qui des sociétés brisent tous les liens.
Quand d'un front couronné tu punis les outrages,
Tu venges ton saint nom, les rois sont tes images,
Et leurs ennemis sont les tiens.

Prompte à les dévorer, ta colère étincelle.
Que devient, sous tes coups, leur troupe criminelle ?
Leur chef, saisi d'effroi, se dérobe et s'enfuit.
Ton souffle anéantit cette orgueilleuse armée :
Telle, au feu d'un brasier, la paille consumée
Se dissipe et s'évanouit.

La terreur dans leur bouche a glacé le blasphème.
La nature les trompe, et ton ordre suprême
Soumet les éléments aux vœux de ton héros :
Ta voix, en sa faveur, fait taire les tempêtes ;
Pour hâter sa victoire, assurer ses conquêtes,
La mer a suspendu les flots.

L'impie a dit, épris d'une barbare joie :
« J'irai, je poursuivrai, je saisirai ma proie,
« Ma main dépouillera nos ennemis vaincus.
« Ils fuiront consternés à l'approche du glaive :
« Je suis leur maître. » Il dit ; mais le Seigneur se lève ;
Je cherche l'impie : il n'est plus !

Le crime, dont l'audace épouvantait le monde,
Ainsi qu'un plomb massif au sein d'une eau profonde,
Tombe dans un abîme et de honte et d'effroi.
C'est par de tels exploits que ton bras se signale ;
Grand Dieu ! quelle puissance à la tienne est égale !
Qui fut jamais semblable à toi ?

Ta main sait dispenser avec magnificence
Les dons de ta bonté, les coups de ta vengeance,
Les trésors de colère, et les trésors d'amour.
Arbitre souverain de la mort, de la vie,
Tu sauves le fidèle, et tu frappes l'impie,

Doux et terrible tour à tour.

Ainsi, lorsqu'au méchant tu declares la guerre,
 Qu'au signal de ton doigt, les gouffres de la terre
 S'ouvrent pour l'engloutir, creusés par la fureur,
 Tu veilles sur ton peuple : et ta main paternelle
 Le conduit pas à pas à la source éternelle
 De l'allégresse et du bonheur.

Par ces revers soudains, tes jugements augustes,
 En perdant les pécheurs, en délivrant les justes,
 Frappent d'un saint respect tous les peuples divers.
 La vertu triomphante a fait pâlir le vice :
 Elle règne par toi ; ce coup de ta justice
 Retentit dans tout l'univers.

La révolte, vaincue en son dernier asile,
 Comme un roc foudroyé, sous les coups immobile
 Tremble devant un Dieu par son crime irrité.
 Mais ton peuple, à ta loi, comme à son roi fidèle,
 Verra de jour en jour s'accroître, avec son zèle,
 Sa gloire et sa félicité.

Sur nos princes, grand Dieu ! fais éclater ta grâce ;
 Des saints et des héros bénis l'illustre race :
 Ils sont tes humbles fils : daigne être leur soutien.
 Tu vois dans leur vertu reluire ton image.
 Affermis leur pouvoir : leur trône est ton ouvrage,
 Seigneur, et leur peuple est le tien.

Les dons de ton amour ornent leur sanctuaire.
 Ils savent qu'un bon roi doit régner pour te plaire ;
 Que sa plus grande gloire est d'observer ta loi.
 Oui, tout nom doit fléchir devant ton nom suprême ;
 Le Monde, l'Univers et l'Eternité même,
 Seigneur, tout n'est rien devant toi.

(1) Pindare I, Pyth. a v. 38 ad 45.

Journal des débats politiques et littéraires, 23 octobre 1823, p. 4.
 Cette composition parut avec la lettre d'envoi du comte de Marcellus au
 Rédacteur du *Journal*... :

« Au Rédacteur

Marcellus, par Marmande (Lot et Garonne)

16 octobre 1823.

Monsieur,

L'éclatant succès qui a couronné les exploits héroïques d'un digne fils de Saint-Louis, et de la noble armée qu'il commande, , remplit tous les cœurs français d'enthousiasme, d'orgueil et de joie. J'ai essayé de chanter ce merveilleux événement en rendant un juste hommage de reconnaissance à celui dont la puissante main élève si haut la gloire de la France et de son Roi. J'ai cru trouver dans le célèbre cantique de Moïse le modèle des sentiments qui devaient animer nos cœurs et j'ai entrepris de le paraphraser librement en l'appliquant à la gloire de nos armes. Je m'empresse de vous envoyer cette paraphrase, ou ode sacrée, au moment même où, le cœur plein de l'allégresse générale, je viens presque en même temps de la commencer et de la terminer. Si vous ne la trouvez pas indigne de vos lecteurs, veuillez, Monsieur, l'insérer dans le *Journal des Débats*. J'ai peut-être quelque droit à chanter des victoires que j'avais annoncées et prédites à la tribune de la chambre dans la séance du 6 janvier dernier.

J'ai l'honneur d'être, avec une considération bien distinguée,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Le comte de Marcellus

Député de la Gironde.

Cette ode fut également publiée dans les *Tablettes du clergé et des amis de la religion*, novembre 1823, à Paris, chez Rivals aîné et Demonville, Editeurs, rue Christine, n° 23, tome quatrième, 1823, p. 285-288, avec l'introduction suivante (p. 285-286): « L'enthousiasme et la joie ont exalté tous les cœurs français, à la nouvelle de l'étonnant succès dont furent couronnés les exploits de Mgr. Le duc d'Angoulême, et des vaillants soldats qui combattaient sous ses ordres. Déjà toute la France, d'une extrémité à l'autre, a retenti de l'hymne d'action de grâce. Les poètes, à l'envi, ont monté leurs lyres pour célébrer tant de hauts faits ; et dans ce concert unanime de louanges, nous nous estimons heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une production d'un de nos députés les plus célèbres par leur dévouement à Dieu et au Roi, et qui a sans doute quelque droit de chanter des victoires qu'il avait annoncées et prédites à la tribune de la Chambre dans la séance du 6 mars dernier. L'auteur, monsieur le comte de Marcellus, rend un juste hommage de reconnaissance à celui dont la main puissante élève si haut la main de la France et de son Roi. Le célèbre cantique de Moïse lui a fourni le modèle des sentiments qui doivent animer notre cœur ; il l'a paraphrasé librement à l'appliquant à la gloire de nos armes. »

Octobre 1823

ODE
[Extrait]

par M. DUPLESSIS

Ce prince, de son origine
Digne par sa haute valeur,
A qui la royale orpheline
S'unit à l'hôtel du malheur ;
Que la Drôme a vu, sur sa rive,
Montrer à la France attentive
L'émule de Léonidas,
L'héritier des rois, D'ANGOULÊME,
Au chemin de l'honneur lui-même,
Indigne guide nos soldats.

Une périlleuse conquête
Est plus belle aux yeux des Français.
Quand un Bourbon marche à leur tête,
Savent-ils douter du succès ?
Sa garde intrépide s'élance,
Et du milieu des flots s'élance
Sur le cratère du volcan.
Déjà, l'île qui la première
Tomba sous la révolte altière,
A vu flotter le drapeau blanc.

Du prince s'accomplit l'oracle ;
Les cortès fuyant sur les mers
Vont cacher, après le miracle,
Leur honte et leurs remords amers.
Soudain Cadix ouvre ses portes ;

Du traître Valdès les cohortes
Ne la remplissent plus d'effroi.
Aux cent coups de l'airain qui tonne
L'Espagne apprend que sa couronne
Vient d'être rendu à son roi.

Lettres champenoises, 130^e lettre [octobre 1823], tome XV, pp. 116-117.

Novembre 1823

POUR UN PORTRAIT DU DUC D'ANGOULÊME

par Auguste de SAINT-CRICQ

Gloire, de ton laurier que la Victoire effeuille,
Louis a détaché la plus brillante feuille.

Lettres champenoises, 131^e lettre [novembre 1823], tome V, p. 152.

Novembre 1823

AU HEROS DE LA FRANCE

par Auguste de SAINT-CRICQ

Au char de la valeur enchaînant le trépas,
Henri du haut des cieux couronne ta vaillance,
Et pour ceindre ses fils qui marchent sur tes pas
La palme dans la main la Victoire s'avance.

Lettres champenoises, 132^e lettre [novembre 1823], tome V, p. 182.

Décembre 1823

VERS TIRES D'UNE CHANSON

de CAPELLE

La peur qui mina Mina
A fuir le détermina.

Le Constitutionnel, 2 décembre 1823, p. 2..

Ces vers sont accompagnés du commentaire suivant : « *L'Etoile* contient ce soir une chanson signée Capelle, qui ne nous paraît ni d'un très bon esprit, ni d'un très bon goût. [...] Est-ce par de pareilles fadaïses que l'on prétend célébrer une fête donnée à l'armée française, et peut-elle accepter comme un hommage des injures à un ennemi qui a capitulé honorablement ? »

Décembre 1823

LA GUERRE DESPAGNE
Ode à S.A.R. M^{gr} le duc d'Angoulême

par Alexandre SOUMET

Du génie et des arts, ô belliqueuse amante !
Noble France ! guerrière intrépide et charmante,
La gloire de ton nom se perd dans les vieux temps :
« Un sceptre de lauriers atteste ta puissance.
 « La nuit qui couvre ta naissance
« Rayonne d'héroïsme et d'espoir éclatants.

« Pharamond te créa pour plaire à la victoire,
« Ses regards, devançant les regards de l'histoire,
« Entrevit quels honneurs tu devais obtenir :
Comme le fondateur de la ville éternelle (1),
 « Sur ton sort, sa voix solennelle,
« Consulta tous les dieux qui donnent l'avenir.

« Bientôt un Dieu plus grand te toucha de sa flamme ;
« Il t'envoya du Ciel le Lys et l'Oriflamme ;
« Sa colonne de feu passa sur ton berceau.
« Pour chasser loin de toi les hordes étrangères,
 « N'as-tu pas de saintes bergères
« Qui lèvent en son nom la lance ou le roseau ?

« Oh ! si quelques honneurs manquaient à ton épée !
« S'il était une palme à tes mains échappée,
« J'irais, j'invoquerais la grande ombre d'Henri ;
« Et ce Roi, mon aïeul, dont je suivrais la trace,
 « Dont le nom protège ma race,
« Recevrait sur mon front le panache d'Ivry

« Mais le fer reste oisif entre mes mains guerrières.
 « Quels empires n'ont vu s'abaisser leurs barrières
 « Devant tes étendards chargés de tant d'exploits ?
 « Ta gloire, au premier rang, brille parmi les gloires
 « A la trace de tes victoires
 « Les pas du voyageur visitent tous les Rois.

« D'aucun beau souvenir ta splendeur n'est absente.
 « On vit à tes genoux l'Europe obéissante
 « Deux fois du nom de reine en tremblant te nommer.
 « Le lointain Capitole aux colonnes altières,
 « Dans l'enceinte de tes frontières,
 « S'est étonné deux fois de se voir renfermer. »

C'est ainsi que parlait, dans les murs de Lutèce,
 D'un fils de saint Louis l'héroïque tristesse,
 Loin des nobles sentiers qu'il brûlait de s'ouvrir,
 Comme sur les débris des royaumes en cendre,
 Soupirait jadis Alexandre,
 Parce qu'il n'avait plus la terre à conquérir.

Aux armes !!! la révolte impie et souveraine
 Descend vers nos cités des hauteurs de Pyrène ;
 Aux armes !!! la faiblesse implore un défenseur
 Des révolutions qui souillèrent le monde,
 Pour remplacer la peste immonde,
 Se lève dans Madrid l'épouvantable sœur.

L'humanité nous offre une palme sublime ;
 Partons, comme ces preux, ces vainqueurs de Solime
 Que la foi ralliait au feu de son flambeau ;
 De la gloire avec eux partageons la couronne ;
 Hâtons-nous de sauver un trône
 Ou nous n'irons comme eux délivrer qu'un tombeau.

Vengeons des royautés l'antique privilège :
 Malheur aux nations dont la main sacrilège
 Se lève contre un Roi que Dieu lui-même a fait !
 Le monde avec horreur les a désavouées,
 Et sur leurs têtes dévouées
 Une marque brûlante imprime leur forfait :

Telle en des jours de deuil, du sang royal baignée,

A ses affreux destins la France résignée,
 Conduisait ses enfants sous le couteau mortel,
 Comme si tout un peuple, effrayé de son crime,
 Pour satisfaire à la victime,
 Devait tomber comme elle au pied du même autel ;

Ou telle de Judas la race criminelle
 Traîne dans tous les lieux sa sentence éternelle.
 Sur son front réprouvé l'anathème est écrit
 Et s'abusant toujours d'espérances prochaines,
 Elle livre à toutes les chaînes
 Des bras qu'elle a trempés au sang de Jésus-Christ.

Peuples, rassurez-vous... un long cri d'espérance
 Annonce aux Espagnols le héros de la France !!!
 Mais tout à coup la terre a tremblé sous ses pas...
 Dans les bois, sur les monts, sous les plages brûlantes
 Se rouvrent des tombes sanglantes...
 Quels spectres vont sortir de la nuit du trépas ?

Ce sont nos vieux guerriers, vainqueurs dans cent batailles,
 Et dont on vit sept ans les tristes funérailles,
 De ces champs envahis, féconder les sillons.
 Ils se lèvent du sein des ténébreux royaumes :
 De leurs six cent mille fantômes,
 Apparaissent debout les pâles bataillons.

L'œil plonge avec effroi dans leur sépulcre vide ;
 Quelques lauriers brisés pressent leur front livide,
 Doutant, s'épouvantant du glorieux dessein :
 « Arrête ! disent-ils, quelle est donc ta démence ?
 « Contemple l'hécatombe immense
 « Que la terrible Espagne accomplit en son sein.

« Sais-tu dans quelle arène, hélas ! tu vas descendre ?
 « Tu n'y peux faire un pas sans fouler notre cendre.
 Elle est sur le chemin de toutes les cités.
 « Quand la terre tremblait sous le guerrier célèbre,
 « Sais-tu que les enfants de l'Ebre
 « Du joug universel furent seuls exceptés ?

« Sais-tu que l'œil tourné vers la douce patrie,
 « Nous avons épuisé leur lente barbarie !

« Qu'ils ont brûlé nos mains à d'horribles flambeaux (2),
 « Et que nous sillonnant de hideuses blessures,
 « L'acier aux profondes morsures,
 « A de nos corps souffrants séparé les lambeaux.

« Tu ne leur livreras que des batailles vaines.
 « Des Maures leurs vainqueurs, leur sang coule en leurs veines,
 « Au soleil africain s'embrasent leurs fureurs.
 « Crains les pièges cachés, les poisons, l'incendie
 « De ces lions de Numidie
 « Les antres sont gardés par toutes les terreurs.

« Fuis le laurier trompeur que ton bras veut atteindre :
 « Tu rallumeras des feux qui ne pourront s'éteindre ;
 « Ils consomment l'Espagne ; ils dévorent ton camp.
 « Des bourreaux demi-nus, vois l'ivresse homicide ;
 « De leur liberté régicide,
 « Le spectre, au chant féroce, erre autour du volcan.

« La France lui répond et retourne aux abîmes,
 « Parthénope avec lui fraternise de crimes,
 « Des antiques Etats les appuis sont brisés.
 « Le fléau grandit, vole, et traversant les ondes,
 « Court féconder dans les deux mondes
 « Les germes de révolte en leur sein déposés.

« Tel le feu souterrain dans sa course électrique,
 « Tonne des Appennins aux rochers d'Amérique,
 « Et des monts du Taurus aux campagnes d'Enna,
 « Le monde entier ressent la terrible étincelle,
 « Quand le Ténérife chancelle,
 « Se réveillent soudain les fureurs de l'Etna.

« Vois les hauteurs des cieux se pencher vers l'Espagne !
 « Un martyr, qu'un enfant, qu'une épouse accompagne,
 « Tremble que ton espoir ne se change en remords,
 « Tremble... » Mais des Français l'élite généreuse,
 A cette image douloureuse
 S'élançe et livre aux vents la menace des morts.

Déjà du haut des monts et des tours crénelées
 Volent le plomb mortel et les foudres ailées,
 Tandis que tout un peuple, échappé du trépas,

Courbe sur le héros les arches de feuillages,
 Qui, de villages en villages
 Des sœurs de saint-Camille ombragèrent les pas.

Il protège et combat... l'agile Renommée
 Suit à peine le vol de sa brillante armée ;
 Il brise les remparts, franchit les escadrons.
 La révolte troublée, au milieu de sa joie,
 Fuit, traînant sa royale proie
 De cités en cités et d'affronts en affronts.

Un cercle foudroyant de bronzes infidèles [sic],
 De vastes flots, d'écueils, de murs, de citadelles,
 D'imprenables rochers la reçoit en son sein.
 Tel la fable nous montre un géant homicide,
 Pour échapper au grand Alcide,
 Sous un mont caverneux enfermant son larcin.

Mais d'un tel ennemi comment fuir les approches !
 La montagne assiégée entend ses larges roches,
 Sous la rude massue éclater en débris ;
 Ses flancs s'ouvrent... du haut des cimes ébranlées
 Ses forêts de pins écroulées
 Tombent, avec le dieu, sur le monstre surpris.

Il frémit de fureur et se dresse... il espère
 Triompher en s'armant des armes de son père,
 Mais du tremblant orage il s'enveloppe en vain.
 Plongeant jusques au fond de l'impure caverne
 A travers les feux de l'Averne
 Le fils de Jupiter étend son bras divin.

Il y saisit le monstre aux flammes dévorantes :
 Ses stériles éclairs, ses foudres expirantes,
 Disparaissent éteints dans les flots de son sang.
 Tel au sein des rochers où son effroi recule
 Expire aux colonnes d'Hercule
 Des révolutions le monstre rugissant.

De ses derniers poisons la terre est délivrée.
 Toujours des Rois français la puissance adorée
 Défendit, releva les trônes et l'autel.
 N'a-t-on pas vu s'enfuir de l'Europe sauvée

Attila devant Mérovée,
Abdérane devant le glaive de Martel ?

Monarques, du vainqueur saluez le cortège.
L'exilé de Hartwel à son tour vous protège :
Semblable à ces héros bannis par les Romains,
Qui de Rome bientôt redevenait l'idole,
Et de l'exil au Capitole
Passaient, pour triompher, des Parthes ou des Germains.

Dieu vous avait livré l'élus de sa colère ;
Un prince, en vous sauvant de l'hydre populaire,
Achève d'affermir vos sceptres dans vos mains :
Sainte-Hélène et Cadix sur les flots se regardent ;
Un trophée, un tombeau qu'ils gardent,
Répondent à Louis du repos des humains.

Dans l'avenir serein nos regards peuvent lire.
France, enorgueillis-toi... Muse, reprends la lyre.
Grandis, arc belliqueux, cher au triomphateur (3),
Interrompu par la défaite
La Victoire aujourd'hui t'a rendu ta hauteur.

Suspend sur nos guerriers leurs palmes en hommage ;
Porte jusques aux cieux la gloire et les images
De tant d'exploits nouveaux par l'Europe applaudis ;
Montre-nous, comme aux jours des victoires antiques,
Sous l'orgueil de tes grands portiques,
Un Bourbon conduisant les vainqueurs de Cadix.

Et toi, fléau sacré, guerre terrible et sainte !
De tes temples souillés purifiant l'enceinte,
Dieu t'a remis son glaive et consacre tes droits :
Dans tes hymnes brûlants, que son nom retentisse,
Deviens sa seconde justice,
Sois toujours innocente entre les mains des Rois.

- (1) Romulus, savant dans l'art des Augures, fixa le jour de la fondation de Rome d'après l'observation des signes célestes.
- (2) Dans cette guerre désastreuse, des prisonniers français furent sciés entre deux planches, après avoir eu les mains et les pieds brûlés.
- (3) L'arc de triomphe de l'Etoile.

Le Journal des Débats politiques et littéraires, 2 décembre 1823, pp. 1-4 (feuilleton) et 3 décembre 1824, p. 4 (feuilleton).

Cette ode fut publiée in extenso dans le numéro du 2 décembre. Mais la précipitation avec laquelle elle fut composée entraîna, outre des errata que nous avons corrigés, une confusion dans l'ordre des strophes 25 à 29, qui fut rétabli dans l'édition du 3.

Décembre 1823

LA DELIVRANCE DE L'ESPAGNE
Vers à Son Altesse Royale M^{gr} le duc d'Angoulême

par M^{me}***, auteur de plusieurs pièces de vers
en l'honneur de S.A.R. M^{gr} le duc de Bordeaux,
insérées à diverses époques dans ce Journal.

Unir à l'olivier le laurier du vainqueur,
Dompter les factieux, pardonner à l'erreur,
Rétablir l'union, réprimer la licence,
Délivrer l'Ibérie et lui rendre à la fois
Son culte, son monarque et ses antiques lois,
Du fils de saint Louis, tel est le caractère ;
En héros il combat, mais il triomphe en père.
Si l'Espagnol connaît des jours moins orageux,
S'il respire, il le doit à ses soins généreux :
Défenseur de ce peuple, il met encore sa gloire
A réparer les maux qu'entraîne la victoire.
Sa douceur, sa bonté captivent les esprits.
A son auguste aspect, tous les cœurs sont soumis ;
Son égide est l'honneur, son appui la justice ;
A ses nobles desseins, l'Eternel est propice :
Déjà, dans ces climats, l'abondance et la paix
Attestent sa vaillance et ses nombreux bienfaits.

O vous qui haïssez le pouvoir légitime,
Qui voulez le désordre et respirez le crime,
Votre empire est détruit ; votre aveugle fureur
A semé trop longtemps le trouble et la terreur.
L'Europe, lasse enfin de tant de perfidies,
Repousse avec horreur vos maximes impies ;
Et, bénissant des Rois la légitimité,
Recouvre le repos et la félicité.
Des traîtres cependant, des guerriers infidèles,

Offraient à nos soldats l'étendard des rebelles ;
 Les Français indignés, pleins d'un juste courroux
 Lancent sur eux la foudre... ils disparaissent tous...
 Nos braves tout à coup dans les airs font entendre
 Ces mots qu'ils ont appris dès l'âge le plus tendre ;
 Biscayens et Français, et soldats de la Foi,
 Tous n'ont qu'un sentiment, qu'un cri : *Vive le Roi !*
 Au même cri jadis triomphaient nos ancêtres.
 Guerriers, soutiens du trône et gloire de vos maîtres,
 Erole, Molitor, Bordesouille et Valin,
 Vous nous rendrez le Cid, Bayard et Duguesclin.
 Enfin, il renaîtra, ce siècle où la vaillance
 Trouvait dans l'honneur seul sa digne récompense,
 Où ces dignes chevaliers, sans reproche et sans peur,
 Ne demandaient au ciel, pour prix de leur valeur,
 Que de voir de l'Etat la puissance affermie,
 Et de vivre et mourir en servant la patrie.
 Modèles de vertu et de fidélité,
 Vos noms seront sacrés pour la postérité.
 La fortune parfois a trahi le courage ;
 Mais l'âme d'un héros sait affronter l'orage
 Et de François premier le magnanime cœur
 Triompha du destin en conservant l'honneur.
 L'honneur seul le soutint au milieu des alarmes,
 Et lui fit supporter le malheur de ses armes,
 La tige des Bourbons console les Valois,
 A la France, à l'Espagne, elle donne des droits.
 Ces peuples généreux, si longtemps adversaires,
 Sous les fils de Henri ne sont plus que des frères.
 Espagnols et Français, votre heureuse union
 Ferme l'abîme ouvert pour la rébellion.
 Nous ne reverrons plus désormais l'anarchie
 Ensanglanter l'autel, le trône et la patrie.
 L'Europe est délivrée ; et des fronts couronnés,
 Au mépris, à l'insulte ne sont plus condamnés.
 Cruels ! des souverains ont souffert l'esclavage,
 Croyant par leurs bontés désarmer votre rage.
 Mais que peut la vertu sur le cœur des méchants ?
 Traîtres, vous affichez de nobles sentiments ;
 Votre bouche toujours vante l'indépendance,
 Et vos avides mains saisissent la puissance.
 Rien n'est sacré pour vous, et votre autorité
 Se fonde sur le crime et sur l'impunité.

Cette soif des grandeurs et du pouvoir suprême,
 Vous fit anéantir les droits du diadème ;
 Elle seule guida les infâmes arrêts
 Qui révoltent l'Europe et comblent vos forfaits.
Ferdinand n'est plus Roi !... Décret épouvantable !
 Eloignez-vous, fuyez, famille déplorable ;
 A l'Espagne épargnez de nouveaux attentats !...
 Tigres, de votre Roi, vous arrêtez les pas ;
 SQa jeune épouse en vain s'abaisse à la prière,
 Et, par grâce, à Madrid, veut rester prisonnière.
 Accordez-lui, du moins, cette triste faveur !...
 Un refus outrageant insulte à sa douleur.
 L'aspect de votre Roi, le sang qui le fit naître,
 Ce sentiment secret qu'on ressent pour son maître,
 Rien n'adoucirait donc votre férocité,
 Et Cadix doit frémir de sa captivité.
 Fidèles Espagnols, bannissez vos alarmes ;
 Bourbon (1) saura tarir la source de vos larmes.
 La vertu le conduit, et ses braves Français
 Vous rendront Ferdinand, le bonheur et la paix.
 En vain Trocadéro, que défend la nature,
 Est l'espoir du rebelle et l'appui du parjure.
 Ce rempart à Bourbon pourrait-il résister ?
 Est-il quelque péril qui puisse l'arrêter ?
 Le Français de ce fort connaît tout l'avantage,
 Et brûle de montrer de nouveau son courage.
 Mais, soumis au héros qui guide sa valeur,
 Il attend qu'il commande, et contient son ardeur.
 Bourbon veut consulter la prudence et la gloire,
 Préparer ses moyens, assurer sa victoire.
 Bientôt, ne doutant plus de ses heureux succès,
 Il ordonne l'attaque... et tout cède aux Français.
 Ils tombent ces remparts ! aussitôt la vaillance
 Place sur leurs débris l'étendard de la France.
 Ferdinand est sauvé ! Trocadéro soumis
 A confondu l'orgueil de ses fiers ennemis.
 Le vainqueur, emporté par son bouillant courage,
 Déjà livrait ce fort aux horreurs du carnage.
 Bourbon, dont la valeur égale la bonté,
 Accourt en s'écriant : « Soldats, humanité !
 « Ah ! soyons généreux ! Ne souillons point nos armes !
 « La gloire du Français est de sécher les larmes.
 « Que la douce pitié succède à la fureur ;

Ramenons dans ce lieu le calme et la douceur ;
 « Ramenons dans ces lieux le calme et le bonheur. »
 A peine a-t-il parlé que le désordre cesse :
 Le sang ne coule plus, le malheur intéresse,
 Les vainqueurs des vaincus préviennent les besoins,
 Et l'art prodigue à tous ses bienfaits et ses soins.
 Héros consolateur, contemple ton ouvrage !
 A tes rares vertus l'ennemi rend hommage.
 Si tes brillants exploits domptent les factions,
 Ta générosité fait bénir les Bourbons.
 De tes braves soldats vois s'accroître la gloire,
 Et d'un nouveau laurier s'embellir la victoire.
 Saint-Petri reconnaît le pouvoir souverain,
 Et déjà notre escadre a fixé son destin ;
 Les ondes et les vents secondent la vaillance
 Pour hâter de Cadix l'heureuse délivrance.
 Ce port va succomber : pressé de toutes parts,
 Il ne peut qu'opposer d'inutiles remparts.
 Oui, Cadix recevra le prix de son audace ;
 Nos bataillons sont prêts : la foudre le menace ;
 Il voudrait résister... Inutiles efforts !
 La victoire a conduit les Français sur ces bords !
 L'heure enfin est venue où ce port doit se rendre ;
 Un seul moment suffit pour le réduire en cendre.
 Déjà tonne l'airain... Cédant à la terreur,
 Le rebelle éperdu tombe aux pieds du vainqueur
 Ferdinand rompt ses fers... Quelle vive allégresse
 Succède en un instant au deuil, à la tristesse !
 Bourbon est triomphant ! Il n'est plus d'ennemi ;
 Ferdinand règnera sur des peuples soumis.
 L'Espagnol voit son Roi, bénit la Providence ;
 Et rend grâce à Louis (2), à Bourbon, à la France.
 O céleste justice ! ô suprême bonheur !
 Ferdinand, dans les bras de son libérateur,
 Oublie et ses tourments et trois ans de misère,
 Et veut de l'Ibérie être à jamais le père.
 Et vous, vaillants guerriers, vous, l'honneur de nos jours,
 La paix, de vos exploits, a suspendu le cours.
 Louis est satisfait : son amour vous rappelle,
 Jouissez près de lui d'une gloire immortelle.
 L'anarchie est détruite, et la rébellion
 Abhorrant ses excès implore son pardon.
 Le monde est libre enfin, ce n'est point un prestige ;

L'Eternel aux Bourbons réservait ce prodige !
Louis a terrassé cet esprit novateur
Qui fit des nations l'opprobre et le malheur.
Ses touchantes vertus et son cœur magnanime
Font sentir la douceur du pouvoir légitime.
La France lui devra sa gloire et son repos,
Et l'univers entier l'oubli de tous ses maux.

(1) Le duc d'Angoulême.

(2) Louis XVIII ;

Journal des Débats politiques et littéraires, 3 décembre 1823, pp. 1-4
(feuilleton)

Décembre 1823

CADIX, OU LA DELIVRANCE DE L'ESPAGNE
Ode, lue le 4 décembre,
à la séance d'ouverture de la Société royale des Bonnes Lettres

par Alex. GUIRAUD

Il est une cité dont les bases puissantes
Rompent incessamment les vagues rugissantes,
Et qui, parant son front des plus riches couleurs,
Comme un géant des mers qui sourit aux tempêtes,
 Pour d'éternelles fêtes,
Semble, à chaque soleil, se couronner de fleurs.

C'est Cadix... On dirait que la terre attentive,
Par un léger lieu la retient à la rive,
Comme, au bout d'une chaîne, un saphir éclatant,
De peur qu'en l'effleurant, une vague amoureuse,
 Vers quelque plage heureuse,
Ne l'entraîne le soir comme un jardin flottant.

Mais que lui serviront les trésors qu'elle étale,
Et de ses toits fleuris la pompe orientale ?
Un double airain l'assiège en ses palais déserts,
Et ses fils descendus en ses roches profondes,
 Frémissent sous les ondes
Au double bruit prochain des assauts et des mers.

Le bronze foudroyant qui sur eux tonne et tombe,
Sous les toits embrasés, creuse une vaste tombe,
Où ses débris mortels éclatent tour à tour ;
Et d'une étroite brèche, ouvrant ces voutes sombres,
 Montrent de pâles ombres
Qu'au fond de leur retraite, épouvante le jour.

Sauve, reine des mers, ta brillante couronne
 Du déluge de feux qui déjà t'environne :
 Que ton Roi prisonnier soit libre en ta faveur ;
 Et surtout rends les airs à la douce colombe
 Qui gémit et succombe
 Et sous l'aile, pourtant, tient le rameau sauveur.

Oh ! du vieux roi saxon auguste et jeune fille !
 Du monarque espagnol la royale famille
 Pâle de ton effroi te regarde en tremblant :
 Et toi, d'un sein pieux, leur cachant tes alarmes,
 Ton œil noyé de larmes
 A l'horizon lointain salue un drapeau blanc.

Saint drapeau de nos Rois, ta couleur est sacrée,
 Des monts de Lombardie aux murs de Césarée ;
 Chaste et dernier linceul de nos Bayards mourants,
 Gage de délivrance à l'Europe asservie,
 Même aux champs de Pavie,
 Longtemps resté debout, tu tombas dans nos rangs.

Et lorsqu'on t'imposa des couleurs infidèles,
 La Victoire aussitôt te voila de ses ailes,
 Et de nouveaux lauriers te couvrit à dessein :
 Comme une jeune mère, en ses vives tendresses,
 Punit par ses caresses
 L'enfant qui d'une erreur va rougir dans son sein.

Que dis-je, les Français sur la tente guerrière,
 N'ont jamais vu flotter qu'une seule bannière,
 Celle que la Victoire agita sans repos...
 Aux plaines de Wagram, comme aux champs de Bouvines,
 Ceints de palmes divines,
 Ils n'ont jamais changé de cœur ni de drapeaux.

Oui, le noble étendard, où s'attacha naguère
 La cendre de Moscou, sur les sables du Caire
 Dans leurs vaillantes mains fut toujours affermi :
 Et l'honneur consacrant sa couleur solennelle
 Ne vit jamais en elle,
 Que la poudre des camps et le sang ennemi.

Roncevaux a revu les preux de Charlemagne :
 Le soleil d'Austerlitz s'est levé sur l'Espagne ;
 Le glaive de Rocroi s'agite, encore sanglant,
 Et le cœur d'un Bourbon, ouvert à toute gloire,
 Bat, aux cris de victoire
 Que le Tage a reçu des échos de Friedland.

Il restait une palme à vos mains échappée,
 Qui lassa d'un vainqueur l'infatigable épée ;
 Français, un fils de France, à la brèche monté,
 De ce dernier trophée a paré votre tête :
 Et par cette conquête
 L'Europe n'a plus rien que vous n'ayez dompté.

Quels sont-ils ces vainqueurs que des fêtes attendent ?
 Que par ambassadeurs les villes se demandent
 Et dont le bras protège et combat tour à tour ?
 L'Espagne a cru renaître aux temps chevaleresques
 Et des balcons moresques
 Jette sur eux des fleurs et des regards d'amour.

L'Espagne avait naguère, en ses rangs unanimes,
 Des pièges, des poignards, des forfaits magnanimes,
 Alors que s'abattit, sur ses bords ébranlés,
 Cet homme qui, marchant plus loin que sa fortune,
 De sa gloire importune
 Tourmentait son empire et son camp dépeuplé.

Longtemps, pour imprimer une leçon austère,
 Dieu, comme un sceau d'airain, l'appuya sur la terre :
 Puis, un souffle abattit ce colosse d'orgueil,
 Et rejeté d'en haut, tout chargé de couronnes,
 Par delà tous ses trônes,
 Il alla se briser, sans bruit contre un écueil.

Ainsi de l'éternel la justice profonde,
 Alors qu'elle intervient aux affaires du monde,
 S'y révèle soudain par des coups éclatants ;
 Et s'attachant toujours aux plus hautes victimes,
 Ses fureurs légitimes
 Aux yeux épouvantés les exposent longtemps.

Et pour les renverser, quand son bras les soulève,

Tous ces grands insensés que sa vengeance élève,
 S'applaudissent du cœur, et ne soupçonnent pas
 Qu'il les porte si haut pour qu'à l'heure fatale,
 Leur chute triomphale
 Dans l'immense avenir jette un plus long fracas.

Ainsi, des factions sur l'Espagne étendues,
 Dieu ramasse à Cadix les fureurs éperdues,
 Pour y frapper enfin le coup qu'il retenait...
 Eh ! quel est le vengeur qu'arme sa main puissante ?
 Leur victime récente
 Qui s'en va consoler des malheurs qu'il connaît.

Bourbon fait de l'honneur le seul prix du courage ;
 Aussi dans sa conquête affermi d'âge en âge,
 Riche de ce qu'il rend, fort du glaive et des lois,
 Voyez-le remonter aux vertus de sa race,
 Dont lui marquent la trace
 Soixante Rois d'aïeux et huit cents ans d'exploits.

Cadix a reconnu le vainqueur digne d'elle ;
 Cadix l'a salué du premier cri fidèle,
 Et l'Europe attentive a béni nos succès.
 Elle a des envoyés auprès de notre gloire ;
 Et dans notre victoire,
 Des fils nés loin de nous, dont l'honneur est français.

O du rang le plus noble auguste déférence !
 Le prince de Savoie est grenadier de France :
 C'est son rang de valeur surtout qu'il veut garder.
 Peuples, dont Carignan doit occuper le trône,
 Préparez sa couronne :
 Qui sert avec nous, ailleurs doit commander.

Triomphe à nos guerriers, qui des vastes Espagnes
 Comme un fleuve propice inondant les campagnes,
 Ont rendu leurs exploits si féconds en bienfaits !
 Et que du Trocadère et des champs de Galice
 Leur gloire rejaillisse
 Sur ceux dont la pensée enfanta ces hauts faits !

Déjà, sur tous les points de l'Europe affranchie,
 Avec ses mille bras renaissait l'anarchie,

De ses derniers lambeaux au hasard rassemblés ;
 Et d'un trop faible poids foulant sa masse immonde,
 Tous les trônes du Monde,
 Quand elle respirait se sentaient ébranlés.

Mais Bourbon a saisi son armure sacrée !
 Il vole, atteint, surprend le nouveau Briarée,
 Se jette tout armé dans ses bras impuissants ;
 Et frappant droit au cœur le géant qui recule,
 Aux colonnes d'Hercule
 Montre un autre vainqueur de monstres renaissants.

Telle aux temps merveilleux, d'une tombe récente
 S'échappait quelque fois une ombre menaçante,
 Qui traînant la terreur sous ses longs voiles blancs,
 Comme un épais nuage, enfant de l'incendie,
 Par la peur grandie,
 Passait toute la nuit sur les hameaux tremblants.

Mais dès qu'un chevalier, d'aventures avide,
 Courant sur le fantôme, et frappant dans le vide,
 Tentait avec le fer l'enchantement fatal,
 Le Paladin bientôt voyait l'ombre en furie,
 Sous ses coups amoindrie,
 Décroître et s'abîmer dans le tombeau natal...

Il vient le Paladin de nos temps héroïques :
 L'Europe a salué ses lauriers pacifiques ;
 Tous les cœurs ont volé sur ses pas immortels :
 Il passe le premier, sans peur, sans Rois esclaves,
 Sous l'étoile des braves,
 Et sa gloire française a de nouveaux autels.

Journal des Débats politiques et littéraires, 5 décembre 1823, pp. 1-3
 (feuilleton).

76

Décembre 1823

STANCES

récitées au banquet de MM. les officiers de la Garde Royale (1)

Des murs de Parthénope en fuyant avec rage,
Un poignard à la main, s'écriant *liberté* !
Un monstre impur encore, tout souillé de carnage,
Sillonnait dans les airs son vol ensanglanté.

Il fuit en rugissant de la triste Italie
Qu'il voulait affranchir en la couvrant de morts.
Une main paternelle a sauvé la patrie,
Et le sang des Bourbons règne encore sur ses bords.

Aux rives de la Seine il suit son vol rapide,
Veut encor dans le sang y tremper ses poignards ;
Il voit autour d'un trône une garde intrépide,
Jette un cri de fureur et fuit de nos remparts.

Vers les murs de Madrid avec joie il s'élance,
Sur un peuple insensé, secouant ses flambeaux,
Criant : de l'or, du sang, liberté, tolérance,
Elevez une pierre, et creusez des tombeaux !

Oui ! de la liberté voilà l'auguste fête :
Egorgez le pontife, et ses lambeaux épars,
Ses membres palpitants, sa vénérable tête,
En triomphe portés seront nos étendards.

Mais quel héros auguste a franchi la montagne,
Abattant le superbe, épargnant le vaincu !
 Console-toi, trop malheureuse Espagne,
Alcide vient, bientôt le monstre aura vécu.

Quoi ! vous avez perdu votre audace insolente !

Vous deviez dévorer les bataillons français !
Vous semiez la révolte et cueillez l'épouvante,
Et vous êtes encore à compter un succès !

Le monstre, en frémissant, aux colonnes d'Alcide
Fuit, espérant pour nous y trouver un écueil.
Le héros le renverse, et dit au régicide :
Tu n'iras pas plus loin, et voilà ton cercueil.

(1) Ces stances sont d'un jeune officier qui porte un nom cher aux amis des lettres et d'une *invariable* fidélité (*Note du Rédacteur*).

Le Journal des Débats politiques et littéraires, 5 décembre 1823, pp. 3-4 (feuilleton).

Décembre 1823

VENDÔME EN ESPAGNE
[Fragments]

par MENNECHET et EMPIS

Madrid a vu tomber ses portes,
Et libre enfin d'un injuste pouvoir
Le fidèle Espagnol, dans ses transports de joie,
Redemande Philippe et le nomme son roi

[...]

Pour soutenir votre querelle
Et venger la cause des Rois,
Louis de Vendôme a fait un choix.
Vendôme est triomphant, et l'Espagnol fidèle
De son libérateur a béni les exploits.

[...]

Honneur au drapeau sans tache !
Il a guidé les Français
Comme autrefois le panache
Que portait le Béarnais.

Journal des Débats politiques et littéraires, 7 décembre 1823, pp. 3 et 4 (feuilleton).

Ces vers furent publiés dans le compte rendu de la première représentation de *Vendôme en Espagne* « en présence de LL/ AA. RR. Monsieur, Madame, et M^{gr} le duc d'Angoulême. »

Décembre 1823

LE DUC D'AQUITAINE
[extrait]

par DARTOIS, THEAULOU, et de RANCE

Mes soldats au champ de la gloire
Sont les garants de mes succès ;
C'est commander à la victoire
Que commander à des Français.
Au milieu d'eux, en exposant ma vie,
D'un beau trépas j'enviais le bonheur ;
Je serais mort en bonne compagnie
Pour notre Roi, la patrie et l'honneur.

Journal des Débats politiques et littéraires, 14 décembre 1823, p. 2 (feuilleton).

Ces vers furent publiés dans le compte rendu de la première représentation du *Duc d'Aquitaine*, qui eut lieu en présence de LL. AA. RR. Monsieur, Madame, M^{gr} le duc d'Angoulême et la duchesse de Berry.

Décembre 1823

LES PYRENEES, CADIX ET LES CHAMPS-ELYSEES
[extrait]

par DESAUGIERS, GENTIL, GERSIN, BRAZIER, MERLE, OURRY,
DARTOIS, CUVELIZER, BOIRIE, LEOPOLD, PIXERECOURT et
JACQUELIN

Les jeunes soldats de la France
A nos vieux guerriers vont s'unir,
Et maintenant c'est l'espérance
Qui marche auprès du souvenir.
Après tant de courses rapides
On trouve, grâce à nos soldats,
Dans les jardins des Invalides,
Des lauriers de tous les climats.

Le Diable boiteux, 13 décembre 1823, n° 113, p. 2 dans un article intitulé
« Asmodée au Cirque Olympique » à l'occasion du compte rendu d'une
« représentation extraordinaire » de la pièce à grand spectacle intitulée *Les
Pyrénées, Cadix et les Champs-Elysées* composée par une société d'auteurs.

Décembre 1823

ET COMMENT NE PAS CELEBRER

Et comment ne pas célébrer
 Nos utiles travaux et nos faits héroïques ?
 Qui pourrait ne pas admirer
 Tant de conquêtes pacifiques ?
 Au secours d'un monarque, un prince est accouru ;
 Il tient en ses mains la balance et l'épée,
 De la rapidité d'un bonheur imprévu
 L'imagination est tellement frappée,
 Qu'à peine nous croyons ce que nous avons vu.
 Par de sages calculs de la révolte impie
 Déconcerter l'audace, éteindre le flambeau,
 Poursuivre en Hercule nouveau
 Des révolutions l'implacable génie
 Et l'étouffer dans son berceau
 De la vertu fidèle honorer la mémoire,
 Et réconcilier, pour la première fois,
 La justice avec la victoire ;
 Joindre les bienfaits aux exploits,
 Terrasser l'affreuse anarchie ;
 Sauver du Castillan l'antique monarchie
 Et briser les fers de son Roi ;
 Réunir à jamais, au nom de la vaillance,
 Et la vieille, et la jeune France
 Sous les drapeaux de Fontenoi ;
 Trouver dans l'honneur seul la véritable gloire
 Du trône légitime éterniser les droits ;
 Voilà, voilà, dira l'impartiale histoire
 Ce qu'un prince, un Bourbon a su faire en six mois.

Journal des Débats politiques et littéraires, 17 décembre 1823, p. 2 (article « Fêtes de Paris » données en l'honneur du duc d'Angoulême. Le nom de l'auteur n'est pas indiqué).

Décembre 1823

HONNEUR AU COURAGE ECLATANT

par PLANCHE

Honneur au courage éclatant,
Au bras de l'Alcide moderne,
Qui détruit en un seul instant
Une nouvelle hydre de Lerne !
Devant notre héros en vain
De fleuve en fleuve elle recule ;
Sa tête entière tombe enfin
Au pied des colonnes d'Hercule.

Journal des Débats politiques et littéraires, 18 décembre 1823, p. 4.

Ces vers furent publiés dans le compte rendu de la célébration de la Sainte-Barbe dans le collège du même nom.